Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Voltaire

Histoire De Charles XII Roi De Suede

Nouvelle Edition Revue, Corrigée Et Considerablement Augmentée Par L'Auteur, A Dresde: Chez George Conrad Walther Libraire Du Roi, 1752

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN


Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1800463758/phys_0001
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0002
DFG

228, a. b.

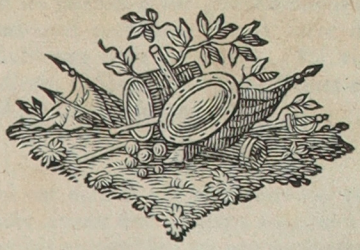
Carl. xii.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0003
DFG

I s II
900 ii

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0004
DFG

HISTOIRE
DE
CHARLES XII
ROI DE SUEDE
PAR
Mr. DE VOLTAIRE.
NOUVELLE EDITION
REVUE, CORRIGE'E ET CONSIDERABLEMENT
AUGMENTE'E PAR L'AUTEUR.



A DRESDE 1752.
CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER
LIBRAIRE DU ROI.
AVEC PRIVILEGE.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0005
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0006
DFG

PENSÉES
SUR
LE GOUVERNEMENT.

1.

J'ai eû bien raiſon d'avancer il y a vingt ans qu'il faut dire d'un peuple, non pas quelle eſt la nature de ſon gouvernement & de ſes intérêts, mais ce que ſont ſes intérêts & ſon gouvernement en telle année. Machiavel prétendait que la force des rois de France, était dans leurs parlemens. S'il vivait de nos jours, il dirait, la force des rois de France eſt dans une armée de deux-cent-mille hommes.

2.

Ceux qui ont écrit il y a cinquante ans que la maiſon de Pruſſe devait être toujours attachée à celle d'Autriche, ſeraient aujourd'hui un peu confondus.

3.

Qui eût dit dans le ſiécle paſſé que les Ruſſes feraient trembler l'empire ottoman, & qu'il enverraient une armée de quarante-mille hommes contre la France? Ils étaient ſoumis aux Tartares il y a trois ſiécles; & ſi

jamais l'empire de Conſtantinople tombe, ce ſera par leurs mains. Les Ruſſes diſciplinés vaincront les janiſſaires indiſciplinables, qui les mépriſent.

4.

Lorſqu'en Ruſſie des czars effraïaient la nature par tant de ſuplices épouvantables, dont ils étaient quelquefois les éxécuteurs, prévoiait-on qu'il viendrait une impératrice qui ferait vœu de ne condamner perſonne à la mort, & qui ſerait fidéle à ce ſerment?

5.

La liberté conſiſte à ne dependre que des loix.

Sur ce piéd chaque homme eſt libre aujourd'hui en Suéde, en Angleterre, en Hollande, en Suiſſe, à Généve, à Hambourg, on l'eſt même à Veniſe & à Gênes, quoique ce qui n'eſt pas du corps des ſouverains y ſoit avili. On eſt libre dans quelques villes impériales d'allemagne. Mais il y a encor des provinces & de vaſtes royaumes chrétiens où la plus grande partie des hommes, eſt eſclave.

6.

Un tems viendra dans ces païs où quelque prince plus habile que les autres, fera comprendre aux cultivateurs des terres, qu'il n'eſt pas tout à fait à leur avantage qu'un homme qui a un cheval ou pluſieurs chevaux, c'eſt à dire un noble, ait le droit de tuer un païſan en mettant dix écus ſur ſa foſſe. Il eſt vrai que dix écus ſont beaucoup pour un homme né dans un certain climat; mais ils démêleront dans la ſuite des ſiécles, que c'eſt fort peu pour un mort. Alors il poura ſe faire que les communes aient part au gouvernement, & que l'adminiſtration anglaiſe & ſuédoiſe s'établiſſe dans le voiſinage de la Turquie.

7. Un

7.

Un citoien d'Amsterdam est un homme ; un citoien à quelques degrés de longitude par delà est un animal de service.

8.

Tous les hommes sont nés égaux, mais un bourgeois de Maroc ne soupçonne pas que cette vérité éxiste.

9.

On demande toujours quel gouvernement est préférable ? Si on fait cette question à un ministre ou à son commis, ils seront sans doute pour le pouvoir absolu; si à un baron, il voudra que le baronage partage le pouvoir législatif. Les évêques en diront autant, le citoien voudra comme de raison être consulté, & le cultivateur ne voudra pas être oublié. Le meilleur gouvernement semble être celui où toutes les conditions sont également protégées par les loix.

10.

Tout ce qu'on a écrit pour & contre dans cent volumes, se réduit à ceci, que dans les états mixtes la confusion est à craindre, dans les états monarchiques l'abus du pouvoir.

11.

Un républicain est toujours plus attaché à sa patrie, qu'un sujet à la sienne, par la raison qu'on aime mieux son bien que celui de son maître.

12.

Qu'est-ce que l'amour de la patrie ? un composé d'amour propre & de préjugés, dont le bien de la so-

ciété fait la plus grande des vertus. Il importe que ce mot vague le *public*, faſſe une impreſſion profonde.

13.

Quand le ſeigneur d'un chateau ou l'habitant d'une ville accuſent le pouvoir abſolu, & plaignent le païſan accablé, ne les croiez pas. On ne plaint guéres les maux qu'on ne ſent point : les citoiens, les gentilshommes haïſſent encor très rarement la perſonne du ſouverain, à moins que ce ne ſoit dans les guerres civiles. Ce qu'on hait, c'eſt le pouvoir abſolu dans la quatriéme ou cinquiéme main, c'eſt l'antichambre d'un commis ou d'un ſécretaire d'un intendant qui cauſe les murmures ; c'eſt parce qu'on a reçu dans un palais la rebufade d'un valet inſolent, qu'on gémit ſur les campagnes déſolées.

14.

Les Anglais reprochent aux Français de ſervir leurs maîtres gaiement. Voici ce qu'on a écrit en Angleterre de plus beau ſur cette matiére.

A nation here y pity and admire.
Whom nobleſt ſentiments of glory fire;
Yet tought by cuſtoms force, and bigot fear
To ſerve with pride and boaſt the yoke, they bear:
Whoſe nobles borns to cringe and to comand,
In courts a mean, in camps a generous band,
From prieſts and ſtok-jobbers content receive
Thoſe laws their dreaded arms to l'Europe give;
Whoſe people vain in want, in bondage bleſt
Tho plundered guai, induſtrious tho oppreſsd,
With happy follies riſe above their fate,
Thé jeſt and envy of a wiſer ſtate:

On

On pourait rendre ainſi le ſens de ces vers:

Tel eſt l'eſprit français, je l'admire & le plains.
Dans ſon abaiſſement quel excès de courage!
La tête ſous le joug, les lauriers dans les mains
Il chérit à la fois la gloire & l'eſclavage.
Ses exploits & ſa honte ont rempli l'univers.
Vainqueur dans les combats, enchainé par ſes maîtres,
Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres.
Dans la diſette il chante, il danſe avec ſes fers.
Fier dans la ſervitude, heureux dans ſa folie,
De l'Anglais libre & ſage il eſt encor l'envie.

Voici la réponſe à toutes ces déclamations dont les poëſies anglaiſes, les brochures & les ſermons ſont remplis. Il eſt très naturel d'aimer une maiſon qui régne depuis près de huit-cent années. Les Français ſont doux aujourd'hui, & le gouvernement l'eſt auſſi. Pluſieurs étrangers & même des Anglais ſont venus s'établir en France, uniquement pour y vivre heureux.

15.

Un roi qui n'eſt point contredit ne peut guéres être méchant.

16.

Quelques Anglais de province qui n'ont voiagé qu'à Londres, s'imaginent que le roi de France quand il eſt de loiſir, envoie chercher un préſident, & pour s'amuſer donne ſon bien à un valet de garderobe.

17.

Il n'y a point de païs au monde où les fortunes des particuliers ſoient plus aſſurées qu'en France. Le comte

Maurice de Naſſau en partant de la Haie pour aller commander l'infanterie hollandaiſe, me demanda ſi on lui confiſquerait les rentes qu'il avait ſur l'hôtel de ville de Paris. On vous paiera, lui dis-je, préciſément le même jour que le comte Maurice de Saxe qui commande l'armée françaiſe ; & cela était vrai à la lettre.

18.

Louis XI. pendant ſon régne fit paſſer par la main du boureau environ quatre-mille citoiens, c'eſt qu'il n'était pas abſolu & qu'il voulait l'être. Louis XIV. depuis l'avanture du marquis de Vardes, n'éxila pas ſeulement une ſeule perſonne de ſa cour ; c'eſt qu'il était abſolu. Sous Charles ſecond il y eut plus de cinquante têtes conſidérables coupées à Londres.

19.

Du tems de Louis XIII. il n'y eut pas une année ſans faction. Louis le juſte était cruel. Il avait commencé à ſeize ans par faire aſſaſſiner ſon premier miniſtre. Il ſouffrit que le cardinal de Richelieu plus cruel que lui, fit couler le ſang ſur les échafauds.

Le cardinal Mazarin dans les mêmes circonſtances ne fit périr perſonne. Etranger qu'il était, il n'eût pû ſe ſoutenir par la cruauté. Il était fourbe & non méchant. Si Richelieu n'eût pas eû de factions à combattre, il eût mis le roiaume au plus haut point de ſplendeur, parce que ſa cruauté qui tenait à la hauteur de ſon caractére, n'aiant pas de quoi s'éxercer, eût laiſſé agir la nobleſſe de ſon génie dans toute ſon étendue.

20.

Dans un livre rempli d'idées neuves & de ſaillies ingénieuſes, on a compté le déſpotiſme parmi les formes natu-

naturelles de gouvernement. L'auteur qui eſt fort bon plaiſant, à voulu railler.

Il n'y a point d'état déſpotique par ſa nature. Il n'y a point de païs où une nation ait dit à un homme. *Sire, nous donnons à votre gracieuſe majeſté le pouvoir de prendre nos femmes, nos enfans, nos biens & nos vies, & de nous faire empaler ſelon votre bon plaiſir & votre adorable caprice.*

Le grand Turc jure ſur l'alcoran d'obſerver les loix. Il ne peut faire mourir perſonne ſans un arrêt du divan & un fetfa du muphti. Il eſt ſi peu déſpotique, qu'il ne peut ni changer le prix des monoies, ni caſſer les janiſſaires. Il eſt faux qu'il ſoit le maître du bien de ſes ſujets. Il donne des terres qu'on appelle des *timariots*, comme on donnait anciennement les fiéfs.

21.

Le deſpotiſme eſt l'abus de la roiauté, comme l'anarchie eſt l'abus de la république. Un prince qui ſans forme de juſtice, & ſans juſtice empriſonne ou fait perir des citoiens eſt un voleur de grand chemin, qu'on apelle votre majeſté.

22.

Un auteur moderne a dit qu'il y a plus de vertu dans les républiques & plus d'honneur dans les monarchies.

L'honneur eſt le déſir d'être honoré ; avoir de l'honneur, c'eſt ne rien faire qui ſoit indigne des honneurs. On ne dira point qu'un ſolitaire a de l'honneur. Cela eſt réſervé pour ce dégré d'eſtime que dans la ſociété chacun veut attacher à ſa perſonne. Il eſt bon de convenir

venir des termes, sans quoi bientôt on ne s'entendra plus.

Or du tems de la république romaine, ce désir d'être honoré par des statues, des couronnes de laurier & des triomphes, rendit les romains vainqueurs d'une grande partie du monde. L'honneur subsistait d'une cérémonie ou d'une feuille de laurier ou de persil.

Dès-qu'il n'y eut plus de république, il n'y eut plus de cette espece d'honneur.

23.

Le gouvernement républicain subsistera-t-il en Suéde? Oui, oui, jusqu'à ce qu'il naisse un Gustave Adolphe.

24.

La religion luthérienne y subsistera plus longtems, parce que personne n'a intérêt à la changer.

25.

Le calvinisme & le luthéranisme sont plus en danger dans l'Allemagne que dans le nord. L'Allemagne est pleine de grands évêchés, d'abbaies souveraines, de canonicats, tous propres à faire des conversions.

26.

Si la religion romaine reprend le dessus, ce sera par l'appas des gros bénéfices, & par le moien des moines. Les moines sont des troupes qui combattent sans cesse; les protestans n'ont point de troupes.

27.

Dans le livre si bien intitulé *de l'esprit sur les loix*, on

on prétend que les religions ſont faites pour les climats. Mais le chriſtianiſme a régné longtems dans l'Aſie. Il commença dans la Paleſtine ; & il eſt venu en Norvége. L'Anglais qui a dit que les religions étaient nées en Aſie, & trouvaient leur tombeau en Angleterre, aurait plus raiſon.

28.

Il faut avouer qu'il y a des cérémonies, des miſtéres qui ne peuvent avoir lieu que dans certains climats. On ſe baigne dans le Gange aux nouvelles lunes : s'il falait ſe baigner en Janvier dans la Viſtule, cet acte de religion ne ſerait pas longtems en vigueur, &c.

29.

On a prétendu que la loi de Mahomet qui défend de boire du vin, eſt la loi du climat d'Arabie, parce que le vin y coagulerait le ſang, & que l'eau eſt rafraichiſſante. J'aimerais autant qu'on eut fait un onziéme commandement en Eſpagne & en Italie de boire à la glace.

Mahomet ne défendit pas le vin parce que les Arabes aiment l'eau. Il eſt dit dans la Sonna, qu'il le défendit parce qu'il fut témoin des excès que l'ivrognerie fit commettre.

30.

Toutes les loix religieuſes ne ſont pas une ſuite de la nature du climat.

Manger debout un agneau cuit avec des laitues, jetter ce qui en reſte dans le feu, ne point manger de lapin, parce qu'il eſt dit qu'il n'a pas le pié fendu & qu'il rumine, ſe mettre du ſang d'un animal à l'oreille gauche ;

toutes

toutes ces cérémonies n'ont guéres de rapport avec la température d'un païs.

31.

Les grands changemens dans les gouvernemens, dans les religions tiennent d'ordinaire à peu de choſes : combien peu s'en eſt-il fallu que l'Angleterre ne ſoit reſtée ſoumiſe au pape ? que l'Eſpagne n'ait été toute arienne & enſuite toute mahométane ? A quoi a-t'il tenu que Carthage n'ait détruit Rome ?

32.

D'un événement donné déduire tous les événemens de l'univers, eſt un beau probléme à réſoudre ; mais c'eſt au maître de l'univers qu'il apartient de le faire.

LETTRE
A MONSIEUR
LE MARECHAL
DE SCHULLEMBOURG,
GENERAL DES VENITIENS *).

MONSIEUR,

J'ai reçu par un courier de monsieur l'ambassadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703. & 1704. dont V. E. a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de César: *Eodem animo scripsit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, MONSIEUR, qu'un tel bienfait me rendra très-intéressé & attirera de nouvelles demandes. Je vous suplie de me communiquer tout ce qui poura m'instruire sur les autres événemens de la guerre de Charles XII. J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille de Pultava inclusivement; il est d'un officier Suédois, nommé Mr. Adlerfeld; l'auteur me paraît très-instruit & aussi exact qu'on peut l'être; ce n'est pas une histoire, il s'en faut beaucoup, mais ce sont d'excellens mate-

*) A la Haye ce 15. Septembre 1740.

materiaux pour en composer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choses sur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, Monsieur, que j'ai vû avec plaisir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les instructions sur lesquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & sur-tout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avais avancés: par exemple, je n'osais plus croire que Mr. de Guiscard, ambassadeur de France, eût été dans le vaisseau de Charles XII. à l'expédition de Coppenhague; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui servit tant à la déposition du roi Auguste, s'opposa en secret à l'election du roi Stanislas; j'étais presque honteux d'avoir avancé que le duc de Marlborough s'adressa d'abord au baron de Gœrts avant de voir le comte Piper, lorsqu'il alla conférer avec le roi Charles XII. Le Sieur de la Motraye m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance, qui me persuadait qu'il avait raison; cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de Mr. Adlerfeld.

J'y trouve aussi que le roi de Suéde mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi Auguste, qu'il avait détrôné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi Auguste & le roi Stanislas se rencontrérent à sa cour & se saluérent sans se parler; la visite extraordinaire que Charles rendit à Auguste à Dresde en quittant ses états, n'y est pas omise. Le bon mot même du baron de Stralheim y est cité mot pour mot, comme je l'avais raporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de Mr. Adlerfeld.

„Quant au Sieur de la Motraye, qui s'est ingéré de criti-
„quer Mr. de Voltaire, la lecture de ces mémoires ne ser-
„vira qu'à le confondre & à lui faire remarquer ses propres
„erreurs, qui sont en bien plus grand nombre que celles
„qu'il attribue à son adversaire.

Il

Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens militaires; j'avais à la vérité accusé juste le nombre des troupes suédoises & moscovites à la célèbre bataille de Narva; mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le tems, comme vous savez, est le pere de la vérité; je ne sçai même si on peut jamais espérer de la savoir entiérement. Vous verrez que dans certains points M. Adlerfeld n'est point d'accord avec vous, Monsieur, au sujet de votre admirable passage de l'Oder; mais j'en croirai plus le général allemand qui a dû tout savoir, que l'officier suédois qui n'en a pû savoir qu'une partie.

Je réformerai mon histoire sur les mémoires de Votre Excellence & sur ceux de cet officier; j'attends encore un extrait de l'histoire suédoise de Charles XII. écrite par Mr. Norberg, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vû les choses avec d'autres yeux que les ministres qui m'ont fourni mes matériaux: j'estimerai son zèle pour son maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar; moi qui n'ai songé qu'à dire vrai, j'avouerai toûjours que l'opiniâtreté de Charles XII. à Bender, son obstination à rester dix mois au lit, & beaucoup de ses démarches après la malheureuse bataille de Pultava, me paraissent des avantures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si on peut rendre l'histoire utile; c'est, ce me semble, en faisant remarquer le bien & le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que si Charles XII. après avoir vaincu le Dannemark, battu les Moscovites, détrôné son ennemi Auguste, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au czar, qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du nord, s'il s'était aplique à faire fleurir les arts & le commerce dans sa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme, au-lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas. Il eût été à souhai-

ter pour le bonheur des hommes, que Pierre le Grand eût été quelquefois moins cruel, & Charles XII. moins opiniâtre.

Je préfére infiniment à l'un & à l'autre un prince qui régarde l'humanité comme la premiére des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix, parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être, en un mot, un sage sur le trône : voilà mon héros, MONSIEUR, ne croïez pas que ce soit un être de raison. Ce héros existe réellement dans la personne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bien-tôt jusqu'à vous ; vous verrez si elle me démentira ; il mérite des généraux tels que vous. C'est de tels rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire ; car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de Mr. Adlerfeld, qu'y trouverez-vous autre chose ? sinon, lundi 3. Avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent consumées par les flâmes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles : le vendredi, quinze ou seize cens prisonniers périrent de fraid & de faim. Voilà à peu près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, Mr. le Maréchal, que votre illustre métier est encore plus affreux que nécessaire ? Je vois que Mr. Adlerfeld déguise quelquefois des cruautés, qui en effet dévraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Fravenstad le maréchal Renschild fit massacrer de sang fraid douze ou quinze cent Moscovites qui demandaient la vie à genoux six heures après la bataille ; il prétend qu'il n'y en eut que six cent, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, MONSIEUR, vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même à cette journée malheureuse ; ayez donc

donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attends avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer: permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de Charles XII. en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort de Patkul; vous pouvez dicter à un secrétaire bien des choses, qui serviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'est à vous, MONSIEUR, à lui donner des instructions, en récompense de l'admiration qu'il a pour vous.

Je suis avec les sentimens de la plus respectueuse estime, & avec des vœux sincéres pour la conservation d'une vie que vous avez si souvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, V.

*En finissant ma lettre, j'apprens qu'on imprime à la Haye la traduction française de l'histoire de Charles XII. écrite en suédois par Mr. Norberg; ce sera pour moi une nouvelle palette *) dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

*) La palette n'a pû servir. On sçait que l'histoire de Charles XII. par Norberg, n'est jusqu'en 1709. qu'un amas indigeste de faits mal rapportés, & depuis 1709. qu'une copie de l'histoire composée par M. de V. . .

LETTRE
A MONSIEUR
NORBERG,

Chapelain du roi de Suéde Charles XII. & auteur d'une hiſtoire de ce monarque.

Souffrez, Monſieur, qu'aiant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déja publié de votre hiſtoire de Charles XII, on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe, *Toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſur-tout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de Mr. de Voltaire. *L'hiſtoire d'un prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à Charles XII, & qui aprendront avec plaiſir *a*) qu'en 1693. le docteur Pierre Rudbekius donna le bonnet de docteur au maître-ès-arts Aquinus, à Samuel Virenius, à Ennegius, à Herlandus, à Stukius & autres perſonnages, très eſtimables ſans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ſes triomphes & à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe, qu'on ſache que la chapelle du château de Stokolm, qui fut brulée il y a cinquante ans, *(idem)* était dans la nouvelle

a) P. 9. de l'hiſtoire de Charles XII. par Norberg, édition de Cuſſon.

velle aîle du côté du nord, & qu'il y avait deux tableaux de l'intendant Kloker, qui ſont à préſent à l'égliſe St. Nicolas; que les ſiéges étaient couverts de bleu les jours de ſermon; qu'ils étaient, les uns de chêne, & les autres de noyer *b*); & qu'au-lieu de grands luſtres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laiſſaient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croire encore *c*) qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être inſtruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans les dais qui ſervit au couronnement de Charles XII; de ſavoir quelle était la largeur du baldaquin; ſi c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'egliſe était tendue; & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir ſon mérite pour ceux qui veulent s'inſtruire des intérêts des Princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure Charles XII. fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge préſcrit par la loi; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère; comment le fameux Piper eut la confiance du roi; quelles étaient alors les forces de la Suéde; quel nombre de citoyens elle avait; quels étaient ſes alliés, ſon gouvernement, ſes défauts & ſes reſſources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de Mr. Adlerfeld; mais, Monſieur, un journal n'eſt pas plus une hiſtoire, que des matériaux ne ſont une maiſon. Souffrez qu'on vous diſe que l'hiſtoire ne conſiſte point à détailler de petits faits, à produire des manifeſtes, des dupliques, des repliques. Ce n'eſt point ainſi que Quinte-Cource à compoſé l'hiſtoire d'Alexandre, ce n'eſt point ainſi que Tite-Live & Tacite ont écrit l'hiſtoire romaine. Il y a mille journaliſtes, à peine avons-nous deux ou trois hiſtoriens modernes. Nous ſouhaiterions

b) P. 24. *c*) P. 31, 32.

que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que Mr. de Voltaire avait publié cette déclaration que votre traducteur raporte.

„ *d)* J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but & d'autre „intérêt que de la connoître. Les endroits de mon hi„stoire de Charles XII. où je me serai trompé, seront „changés. Il est très naturel que Mr. Norberg Suédois, „& témoin oculaire, ait été mieux instruit que moi, „étranger. Je me réformerai sur ses mémoires, & j'au„rai le plaisir de me corriger.

Voilà, Monsieur, avec quelle politesse Mr. de Voltaire parlait de vous, & avec quelle déference il attendait votre ouvrage, quoiqu'il eût des mémoires sur le sien, des mains de beaucoup d'ambassadeurs, avec lesquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette politesse française, d'une manière qui paraît dans un goût un peu gotique.

Vous dites dans votre préface *e)*, que l'histoire donnée par Mr. de Voltaire, ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction anglaise. Vous ajoutez ensuite très poliment, qu'un Puffendorf le traiterait, comme Varillas, *d'archi-menteur*.

Pour donner des preuves de cette supposition si flateuse, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il est tombé.

Vous marquez expressément que le major-général Stuard ne reçut point une petite blessure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand; mais, dites-vous, une contusion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Mr. de Voltaire n'ait fidè-

d) P. 13. de l'édition in 4. de Cusson. *e)* P. 13.

fidèlement raporté la bataille de Narva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul écrivain qui ait oſé affirmer que Charles XII. donna cette bataille de Narva avec huit-mille hommes ſeulement. Tous les autres hiſtoriens lui en donnaient vingt-mille: ils diſaient ce qui était vraiſemblable, & Mr. de Voltaire a dit le prémier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au général Liewen un habit rouge galonné au ſiège de Thorn; & vous relevez cette erreur énorme, en aſſurant poſitivement que le galon n'était pas ſur un fond rouge.

Mais, Monſieur, vous qui prodiguez ſur des choſes ſi graves le beau nom *d'archi-menteur*, non ſeulement à un homme très amateur de la vérité, mais à tous les autres hiſtoriens qui ont écrit l'hiſtoire de Charles XII, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous raportez du grand-ſeigneur à ce monarque. Voici le commencement de cette lettre.

f) Nous Sultan Baſſa, au roi Charles XII. par la grace de dieu, roi de Suéde & des Gots. SALUT, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui ſemblez avoir apris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur ſtile? Quel empereur turc s'eſt jamais intitulé *Sultan Baſſa?* Quelle lettre du divan a jamais ainſi commencé? Quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambaſſadeurs plénipotentiaires à la prémière occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille? Quelle lettre du grand-ſeigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de Dieu?* Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la création, & non pas de l'année de l'Hégire? L'iman de l'auguſte ſultan, qui écrira l'hiſtoire de ce grand empereur & de ſes ſublimes vizirs, poura bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe turque le permet.

f) P. 137.

Vous ſied-il bien, après la production d'une piece pareille, qui ferait tant de peine à ce Mr. le baron de Puffendorf, de crier au menſonge ſur un habit rouge?

Etes-vous bien d'ailleurs un zèlé partiſan de la vérité, quand vous ſuprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations ſous Charles XI; quand vous feignez d'oublier, en parlant de Patkul, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé; de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre Sémiramis du nord? Ce n'eſt pas-là ſeulement trahir la vérité, Monſieur; c'eſt trahir la cauſe du genre-humain; c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'opreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes vandales & herules, à ceux qui doivent écrire l'hiſtoire: ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce Puffendorf.

Savez-vous que ce Puffendorf eſt un auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue? Savez-vous qu'il eſt lu, parce qu'il eſt le ſeul de ſon genre qui fut ſuportable en ſon tems? Savez-vous que ceux que vous apellez *archi-menteurs*, auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du monde que votre Puffendorf? Savez-vous que Mr. de la Martinière a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de ſon livre?

Ouvrons au hazard ce livre ſi connu. Je tombe ſur l'article des papes. Il dit, en parlant de Jules II. *qu'il avait laiſſé, ainſi qu'Alexandre VI. une réputation honteuſe.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de Jules II! ils voient en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, & avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jetta le fondement de cette égliſe, qui eſt le plus beau monument de l'univers; il encourageait la pein-

peinture, la sculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la manière ridicule dont la plupart des Ultramontains écrivent l'hiſtoire des papes. Il faut ſavoir diſtinguer le pontife du ſouverain: il faut ſavoir eſtimer beaucoup de papes, quoiqu'on ſoit né à Stokholm: il faut ſe ſouvenir de ce que diſait le grand Côme de Médicis, *qu'on ne gouverne point des états avec des patenôtres.* Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'hiſtoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de Puffendorf, à l'article de la reine Marie d'Angleterre, fille de Henri VIII. *qu'elle ne put être reconnue, pour fille légitime, ſans l'autorité du pape.* Que de bévues dans ces mots! Elle avait été reconnue par le parlement; & comment d'ailleurs aurait-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée, puiſque jamais Rome n'avait, ni dû, ni voulu caſſer le mariage de ſa mère?

Je lis l'article de Charles-Quint. J'y vois *que dès avant l'an 1516. Charles-Quint avait toujours devant les yeux ſon NEC PLUS ULTRA;* mais alors il avait quinze ans, & cette deviſe ne fut faite que longtems après.

Dirons-nous pour cela que Puffendorf eſt un *archimenteur?* Non: nous dirons que, dans un ouvrage d'une ſi grande étendue, il lui eſt pardonnable d'avoir erré; & nous vous prierons, Monſieur, d'être plus exact que lui; mieux inſtruit que vous n'êtes du ſtile des Turcs; plus poli avec les Français; & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des pièces que vous raportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles:

belles : ces misérables ouvrages, nés souvent en France, passent dans le nord, ainsi que nos mauvais vins y sont vendus pour du Bourgogne & du Champagne. On boit les uns, on lit les autres, souvent avec aussi peu de goût ; mais les hommes qui ont une vraie connaissance, savent rejetter ce que la France rebute.

Vous citez, Monsieur, des piéces bien indignes d'être connues du chapelain de Charles XII. Votre traducteur, Mr. Walmoth, a eu l'équité d'avertir dans ses notes, que ce sont de ces mauvaises & ténébreuses satyres, qu'il n'est pas permis à un honnête-homme de citer.

Un historien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rapeller ici deux qui sont de quelque considération, celui de ne point calomnier, & celui de ne point ennuyer. Je peux vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage sera peu lu, mais je ne puis vous pardonner le second, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je suis d'ailleurs autant que je peux votre très-humble & très-obéïssant serviteur.

PIRRO.

PIRRONISME DE L'HISTOIRE.

L'incredulité, souvenons nous en, est le fondement de toute sagesse, selon Aristote. Cette maxime est fort bonne pour qui lit l'histoire, & surtout l'histoire ancienne.

Que de faits absurdes, quel amas de fables, qui choquent le sens commun ! eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des rois à Rome, des consuls, des decemvirs. Le peuple romain a detruit Cartage, César a vaincu Pompée ; tout cela est vrai. Mais quand on vous dit, que Castor & Pollux ont combattu pour ce peuple, qu'une Vestale avec sa ceinture a mis à flot un vaisseau engravé, qu'un goufre s'est refermé quand Curtius s'y est jetté ; n'en croyez rien. Vous lisez partout des prodiges, des prédictions accomplies, des guerisons miraculeuses operées dans les temples d'Esculape, n'en croyez rien ; mais cent témoins ont signé le procès verbal de ces miracles sur des tables d'airain ; mais les temples étaient remplis *d'ex voto*, qui attestaient les guerisons. Croyez, qu'il y a eu des imbeciles & des fripons, qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vû. Croyez, qu'il y a eu des devots, qui ont fait des présens aux prêtres d'Esculape, quand leurs enfans ont été gueris d'un rhume ; mais pour les miracles d'Esculape n'en croyez rien.

Mais les prêtres égyptiens étaient tous sorciers & Herodote admire la science profonde, qu'ils avaient de la diablerie ! ne croyez pas tout ce que vous dit Herodote.

Je me défierai de tout ce qui est prodige ; mais dois-je porter l'incredulité jusqu'aux faits, qui étant dans l'ordre ordi-

ordinaire des choſes humaines, manquent pourtant d'une vraiſemblance morale ?

Par exemple, Plutarque aſſure, que Céſar tout armé ſe jetta dans la mer d'Alexandrie tenant d'une main en l'air des papiers, qu'il ne voulait pas mouiller, & nageant de l'autre main.

Ne croyez pas un mot de ce conte, que vous fait Plutarque. Croyez plûtôt Céſar, qui n'en dit mot dans ſes commentaires, & ſoyez bien ſûr que quand on ſe jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans Quinte-Curce, qu'Alexandre & ſes généraux furent tout étonnés, quand ils virent le flux & le reflux de l'océan auquel ils ne s'attendaient pas, n'en croyez rien.

Il eſt bien vraiſemblable, qu'Alexandre étant yvre, ait tué Clitus, qu'il ait aimé Epheſtion comme Socrate aimait Alcibiade ; mais il ne l'eſt point du tout que le diſciple d'Ariſtote ignorât le flux & le reflux de l'océan ; il y avait des philoſophes dans ſon armée ; c'était aſſez d'avoir été ſur l'Euphrate, qui a des marées à ſon embouchure, pour être inſtruit de ce phénomene. Alexandre avait voyagé en Afrique, dont les côtes ſont baignées par l'océan. Son amiral Néarque pouvait-il être aſſez ignorant pour ne pas ſavoir ce que ſavaient tous les enfans ſur le rivage du fleuve Indus ? De pareilles ſottiſes repetées dans tant d'auteurs décréditent trop les hiſtoriens.

Le pere Maimbourg vous redit après cent autres, que deux Juifs promirent l'empire à Leon l'Iſaurien à condition que quand il ſerait empereur, il abatrait les images. Quel intérêt, je vous prie, avaient ces deux Juifs à empêcher que les chrétiens euſſent des tableaux ? Comment ces deux miſérables pouvaient-ils promettre l'empire ? N'eſt-ce pas inſulter à ſon lecteur, que de lui préſenter de telles fables ?

Il faut avouër, que Mezeray dans ſon ſtile dur, bas, inégal mêle aux faits mal digerés qu'il raporte bien des abſurdi-

surdités pareilles; tantôt c'est Henri V, roi d'Angleterre couronné roi de France à Paris, qui meurt des hémoroides pour s'être, dit-il, assis sur le thrône de nos rois; tantôt c'est saint Michel, qui aparait à Jeanne d'Arc.

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavouë. Le Sire de Joinville, ou plûtôt celui qui a traduit son histoire gauloise en ancien français, a beau m'assurer, que les emirs d'Egypte, après avoir assassiné leur soudan offrirent la couronne à St. Louis leur prisonnier. J'aimerais autant, qu'on me dit, que nous avons offert la couronne de France à un Turc. Quelle aparence, que des mahométans ayent pensé à faire leur souverain d'un homme, qu'ils ne pouvaient regarder que comme un chef de barbares, qu'ils avaient pris dans une bataille, qui ne connaissait ni leurs loix ni leur langue, qui était l'ennemi capital de leur réligion?

Je n'ai pas plus de foi au Sire de Joinville, quand il me fait ce conte, que quand il me dit, que le Nil se déborde à la St. Remy au commencement d'Octobre. Je révoquerai aussi hardiment en doute l'histoire du vieux de la Montagne, qui sur le bruit de la croisade de St. Louis dépêche deux assassins à Paris pour le tuër, & sur le bruit de sa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte arabe.

Je dirai hardiment à Mezeray, au pere Daniel, & à tous les historiens, que je ne crois point qu'un orage de pluye & de grêle ait fait rentrer Edouard trois en lui même, & ait procuré la paix à Philippe de Valois. Les conquérants ne sont pas si dévots & ne font point la paix pour de la pluye.

Rien n'est assurement plus vraisemblable que les crimes; mais il faut dumoins qu'ils soyent constatés. Vous voyez chez Mézeray plus de soixante princes à qui *on a donné le boucon*; mais il le dit sans preuve, & un bruit populaire ne doit se raporter, que comme un bruit.

Je

Je ne croirai pas même Tite Live, quand il me dit, que le médecin de Pirrus offrit aux Romains d'empoisonner son maitre moyennant une récompense. A peine les Romains avaient-ils alors de l'argent monoyé, & Pirrus avait de quoi acheter la republique, si elle avait voulu se vendre ; la place de premier médecin de Pirrus était plus lucrative probablement, que celle de consul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier médecin d'un de nos rois aura proposé à un canton Suisse de la payer pour empoisonner son malade.

Défions nous aussi de tout ce qui paraît exageré. Une armée innombrable de Perses arrêtée par trois cens Spartiates au passage des Termopiles ne me révolte point ; l'assiette du terrain rend l'avanture croyable. Charles XII, avec huit mille hommes aguerris défait à Narva environ quatre vingt mille païsans Moscovites mal armés ; je l'admire & je le crois. Mais quand je lis, que Simon de Montfort batit cent mille hommes avec neuf cens soldats divisés en trois corps : je répete alors, *je n'en crois rien.* On me dit, que c'est un miracle ; mais est-il bien vrai que Dieu ait fait ce miracle pour Simon de Montfort.

Je révoquerais en doute le combat de Charles XII à Bender, s'il ne m'avait été attesté par plusieurs témoins oculaires, & si le caractére de Charles XII ne rendait vraisemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers ayons la encore sur les mœurs des peuples étrangers ; réfusons notre créance à tout historien ancien & moderne, qui nous raporte des choses contraires à la nature, & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premieres rélations de l'Amérique ne parlaient que d'Antropofages ; il semblait à les entendre, que les Américains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers, qui

ont

ont été mangés par leurs vainqueurs au-lieu d'être mangés des vers.

Le nouveau Puffendorf auſſi fautif que l'ancien dit qu'en l'an 1589 un anglais & quatre femmes échapés d'un naufrage ſur la route de Madagaſcar abordérent une isle deſerte, & que l'Anglais travailla ſi bien qu'en l'an 1667 on trouva cette isle nommée *Pines* peuplée de douze mille beaux proteſtans anglais.

Les anciens & leurs innombrables & credules compilateurs nous répetent ſans ceſſe, qu'à Babylone, la ville de l'univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles ſe proſtituaient dans le temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penſer, qu'à Babylone, comme ailleurs, on avait quelque fois du plaiſir pour de l'argent; mais je ne me perſuaderai jamais que dans la ville la mieux policée, qui fut alors dans l'univers, tous les peres & tous les maris envoyaſſent leurs filles & leurs femmes à un marché de proſtitution publique, & que les légiſlateurs ordonnaſſent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent ſottiſes ſemblables ſur les coutumes des orientaux; & pour un voyageur comme Chardin, que de voyageurs comme Paul Lucas?

Il n'en eſt pas ainſi de l'hiſtoire de Charles XII: je peux aſſurer, que ſi jamais hiſtoire a mérité la créance du lecteur c'eſt celle-ci; je la compoſai d'abord, comme on ſait, ſur les mémoires de monſieur Fabrice, de monſieur de Villelongue & de Fierville, & ſur le raport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voyent pas tout & qu'ils voyent quelques fois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non ſur les faits eſſentiels, mais ſur quelques anecdotes, qui ſont aſſez indifférentes en elles mêmes; mais ſur leſquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette hiſtoire ſur le journal militaire de Mr. Adlerfeld, qui eſt très exact, & qui a ſervi à rectifier quelques faits & quelques dattes.

J'ai même fait usage de l'histoire écrite par Norberg, chapellain & confesseur de Charles XII. Il est vrai, que c'est un ouvrage bien-mal digeré, & bien-mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, & où les grands évenemens deviennent petits ; tant ils sont mal raportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications, qui se font d'ordinaire au nom des rois, quand ils sont en guerre ; elles ne servent jamais à faire connaître le fond des évenemens, elles sont inutiles au militaire & au politique, & sont ennuyeuses pour le lecteur ; un écrivain peut seulement les consulter quelques fois dans le besoin pour en tirer quelque lumiere, ainsi qu'un architecte employe des décombres dans un édifice.

Parmi les pieces publiques, dont Norberg a surchargé sa malheureuse histoire, il s'en trouve même de fausses & d'absurdes, comme la lettre d'Achmet, empereur des Turcs, que cet historien apelle sultan bassa, par la grace de Dieu *).

Ce même Norberg fait dire au roi de Suéde ce que ce monarque n'a jamais dit ni pu dire au sujet du roi Stanislas. Il prétend que Charles XII, en répondant aux objections du primat, lui dit, que Stanislas avait acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain, que jamais Stanislas n'a été en Italie, ainsi que ce monarque me l'a confirmé lui-même.

Norberg n'avait ni lumieres ni esprit ni connaissance des affaires du monde, & c'est peut-être ce qui détermina Charles XII à le choisir pour son confesseur ; je ne sai, s'il a fait de ce prince un bon chrétien, mais assurément, il n'en a pas fait un héros, & Charles XII serait ignoré, s'il n'était connu que par Norberg.

Il est bon d'avertir ici, que l'on a imprimé il y a quelques années une petite brochure intitulée : *Remarques historiques & critiques sur l'histoire de Charles XII par mon-*

*) Voyez la lettre de Mr. de Voltaire à Mr. de Norberg.

monsieur de Voltaire. Ce petit ouvrage est du comte Poniatovski ; ce sont des réponses, qu'il avait faites à des nouvelles questions de ma part dans son dernier voyage à Paris ; mais son secretaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un libraire, qui ne manqua pas de l'imprimer, & un correcteur d'imprimerie de Hollande intitula *critique* cette instruction de Mr. de Poniatovski, pour la mieux débiter. C'est un des moindres brigandages, qui s'exercent dans la librairie.

La Motraye, domestique de Mr. Fabrice, avait aussi imprimé quelques remarques sur cette histoire. Parmi les erreurs & les petitesses, dont cette critique de la Motraye est remplie, il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai & d'utile, & j'ai eu soin d'en faire usage dans les dernieres éditions & surtout dans celle de 1739 ; car en fait d'histoire rien n'est à negliger, & il faut consulter si l'on peut les rois & les valets de chambre.

DISCOURS
SUR L'HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
Qui était au devant de la premiére édition.

Il y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particuliére. En vain la malignité ou la flaterie s'est exercée sur presque tous les princes: il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve; & ce nombre serait encore plus petit, si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louïs XII avait pour son peuple; on excusera les grandes fautes de François I, en faveur des arts & des sciences dont il a été le pere; on benira la mémoire de Henri IV, qui conquit son héritage à force de vaincre & de pardonner; on louera la magnificence de Louïs XIV, qui a protégé les arts que François I avait fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations, des incendies & des pestes.

Entre les tyrans & les bons rois sont les conquérans, mais plus aprochant des premiers: ceux-ci ont une réputation éclatante; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse

des

des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une maniére brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes, qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'empereurs de Rome, de Grece, d'Allemagne, de Moſcovie, de tant de ſultans, de califes, de papes, de rois, combien y en a-t'il, dont le nom mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire eſt venuë au point, qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre, que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte, qu'un homme qui vivrait cens ans, & qui les employerait à lire, n'aurait pas le tems de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiécles, en Europe.

Cette demangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiécles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vêcu dans quelque cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vêcu, comme la plus belle qui ait jamais été: le roi qu'ils ont vû, comme le plus grand monarque; les affaires dont ils ſe ſont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la poſtéritté vera tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que ſa cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achete l'amitié d'un de ſes voiſins, & qu'il vende la ſienne à un autre, qu'il faſſe en-

fin la paix avec ses ennemis après quelques victoires & quelques défaites, ses sujets échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t'il? ce prince meurt, on prend après lui des mesures toutes différentes, on oublie & les intrigues de sa cour, & ses maîtresses, & ses ministres, & ses généraux, & ses guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les princes chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a signé des milliers de traités, & donné autant de batailles; & les belles ou infâmes actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se serait donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particulière de Charles XII, roi de Suéde, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce prince & son rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été du consentement de toute la terre les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siécles; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a pensé que cette lecture pourait être utile à quelques princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de souverain qui, en lisant la vie de Charles XII, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le souverain qui pût dire: j'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste; j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII? Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce roi a été si malheureux, que de-

devraient espérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de ressources ?

On a composé cette histoire sur des recits de personnes connuës, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII & de Pierre le Grand, empereur de Moscovie ; & qui s'étant retirés dans un païs libre long-tems après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. Mr. Fabrice, qui a vécu sept années dans la familiarité de Charles XII, Mr. de Fierville, envoyé de France, Mr. de Villelongue, colonel au service de Suéde, Mr. de Poniatowski même ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la vie de Charles XII. Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers suédois & moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers, mais seulement celle du roi de Suéde ; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait ; mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vrayes lorsqu'on écrivit cette histoire en 1728, cessent déja de l'être aujourd'hui en 1739. Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suéde. L'infanterie polonaise est mieux disciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au tems où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de Rets, prendrait les Français pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de Louis XIV dirait : les Français sont nés pour obéïr, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verait les mémoires des premiéres années de Louïs XV, ne remarquerait dans notre nation que

de

de la molleſſe, une avidité extrême de s'enrichir & trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de Charles-Quint, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de Cromwel, que les moines & les monſignori dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux Scipions. Je ne ſai ſi les Suédois pouraient avoir tout d'un coup de troupes auſſi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme: il était brave un tel jour; il faudrait dire en parlant d'une nation, elle paraiſſait telle ſous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque prince & quelque miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités deſagréables; qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions: que c'eſt à ce prix qu'ils achetent leur grandeur: que l'hiſtoire eſt un témoin & non un flateur: & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0041
DFG

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abregée de la Suéde jusqu'à Charles XII: son éducation, ses ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowits. Particularités très-curieuses sur ce prince & sur la nation russe. La Moscovie, la Pologne, & le Dannemark se réunissent contre Charles XII.

La Suéde & la Finlande composent un royaume, large d'environ deux cens de nos lieuës, & long de trois cent. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquiéme degré, ou à peu près, jusqu'au soixante & dixiéme, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printems, ni automne. L'hyver y régne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'été succédent *Description de la Suéde.*

tout-à-coup à un fraid exceſſif ; & il y géle dès le mois d'Octobre, ſans aucune de ces gradations inſenſibles, qui aménent ailleurs les ſaiſons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompenſe a donné à ce climat rude, un ciel ſerain, un air pur. L'été, preſque toujours échauffé par le ſoleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hyver y ſont adoucies par des aurores & des crépuſcules qui durent, à proportion que le ſoleil s'éloigne plus de la Suéde ; & la lumiére de la lune qui n'y eſt obſcurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-ſouvent par des feux ſemblables à la lumiére zodiacale, fait qu'on voyage en Suéde la nuit comme le jour. Les beſtiaux y ſont plus petits que dans les païs méridionaux de l'Europe, faute de paturages. Les hommes y ſont grands. La ſérénité du ciel les rend ſains, la rigueur du climat les fortifie ; ils vivent très long tems, quand ils ne s'affaibliſſent pas par l'uſage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les nations ſeptentrionales ſemblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refuſés.

Les Suédois ſont bien faits, robuſtes, agiles, capables de ſoutenir les plus grands travaux, la faim & la miſére ; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'induſtrieux, ayant long-tems négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui ſeul pourait leur donner ce qui manque à leur païs. On dit que c'eſt principalement de la Suéde, dont une partie ſe nomme encore Gothie, que ſe débordérent ces multitudes de Goths qui inondérent l'Europe, & l'arrachérent à l'empire romain, qui en avait été cinq cens années l'uſurpateur & le tyran.

Les

Les païs ſeptentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le ſont de nos jours, parce que la religion laiſſait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'état, par la pluralité de leurs femmes : que ces femmes elles-mêmes ne connaiſſaient d'oprobre que la ſtérilité & l'oiſiveté ; & qu'auſſi laborieuſes & auſſi robuſtes que les hommes, elles en étaient plûtôt & plus long-tems fécondes. Mais la Suéde avec ce qui lui reſte aujourd'hui de la Finlande n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le païs eſt ſterile & pauvre. La Scanie eſt ſa ſeule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnoyé dans tout le païs. La banque publique qui eſt la plus ancienne de l'Europe y fut introduite par néceſſité, parce que les payements ſe faiſant en monnoye de cuivre & de fer, le tranſport était trop difficile.

La Suéde fut toujours libre juſqu'au milieu du quatorziéme ſiécle. Dans ce long eſpace de tems le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magiſtrat eut le nom de roi, titre qui en différens païs ſe donne à des puiſſances bien différentes ; car en France, en Eſpagne, il ſignifie un homme abſolu ; & en Pologne, en Suéde, en Angleterre, l'homme de la republique. Ce roi ne pouvait rien ſans le ſénat ; & le ſénat dépendait des états-généraux, que l'on convoquait ſouvent. Les repréſentans de la nation dans ces grandes aſſemblées, étaient les gentils-hommes, les évêques, les députés des villes ; avec le tems on y admit les païſans mêmes, portion du peuple injuſtement mépriſée ailleurs, & eſclave dans preſque tout le nord.

Environ l'an 1492. cette nation si jalouse de sa liberté, & qui est encore fiere aujourd'hui d'avoir subjugué Rome, il y a treize siécles, fut mise sous le joug par une femme, & par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la Sémiramis du nord, reine de Dannemark & de Norwege, conquit la Suéde par force & par adresse, & fit un seul royaume de ces trois vastes états. Après sa mort, la Suéde fut déchirée par des guerres civiles : elle secoua le joug des Danois : elle le reprit : elle eut de rois ; elle eut des administrateurs. Deux tyrans l'oprimérent d'une maniére horrible vers l'an 1520. L'un était Christiern II, roi de Dannemark, monstre formé de vices, sans aucune vertu ; l'autre un archevêque d'Upsal, primat du royaume, aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze sénateurs, & les firent massacrer par des boureaux, sous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape ; pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour oprimer, désunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le despotisme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens rois du païs, sortit du fond des forêts de la Dalecarlie, où il était caché, & vint délivrer la Suéde. C'était une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes; sa taille avantageuse & son grand air lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence, à qui

qui sa bonne mine donnait de la force, etait d'autant plus persuasive, qu'elle était sans art : son génie formait de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes ; son courage infatigable les faisait réüssir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siécle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avait été otage de Christiern, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echapé de sa prison il avait erré, déguisé en païsan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalecarlie. Là il s'était vû réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enséveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux païsans, il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croyent sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de tems de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Christiern & l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suéde, & fut élu avec justice par les états, roi du païs dont il était le libérateur.

A peine affermi sur le trône, il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'état étaient les évêques, qui, ayant presque toutes les richesses de la Suéde, s'en servaient pour oprimer les sujets, & pour faire la guerre aux rois. Cette puissance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait renduë sacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ses ministres. En moins de deux ans, il rendit la Suéde luthérienne par la supériorité de sa politique, plus encore que par autorité. Ayant

ainſi conquis ce royaume, comme il le diſait, ſur les Danois & ſur le clergé, il régna heureux & abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante & dix ans; & mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille & ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce Guſtave-Adolphe, qu'on nomme le grand Guſtave. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Viſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, renduës par la Suéde après ſa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. Il protégea les Luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puiſſance de l'empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribuë toute la gloire au cardinal de Richelieu, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que Guſtave ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube; & peut-être détroner l'empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valſtein, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du nord, & l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille Chriſtine, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſavans, que de régner ſur un peuple qui ne connaiſſait que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône, que ſes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus ſans croire à Luther, & les papes triomphérent trop de la converſion d'une femme, qui n'était que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa

passa le reste de ses jours dans le centre des arts qu'elle aimait, & pour lesquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suéde à élire en sa place son cousin Charles-Gustave X, de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célébre bataille de Varsovie qui dura trois jours : il fit long-tems la guerre heureusement contre les Danois : assiégea leur capitale : réünit la Scanie à la Suéde ; & fit assûrer, du moins pour un tems, la possession de Sleswic au duc de Holstein. Ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suéde la puissance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils Charles XI. éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du sénat, qui fut déclaré le sénat du roi, & non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui, à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. Ulrike Eléonor, fille de Fréderic III, roi de Dannemark, princesse vertueuse, & digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. de Juin 1682. le roi Charles XII, l'homme le plus extraordinaire peut-être, qui ait jamais été sur la terre ; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses ayeux, & qui n'a eu d'autre

défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe propoſe ici d'écrire ce qu'on a apris de certain, touchant ſa perſonne & ſes actions.

Education de Charles XII.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il pût connaître de bonne heure ſes états & ceux de ſes voiſins. Il aprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis auſſi-bien que ſa langue maternelle. A l'âge de ſept ans il ſavait manier un cheval. Les exercices violens où il ſe plaiſait, & qui découvraient ſes inclinations martiales, lui formérent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe, capable de ſoutenir les fatigues, où le portait ſon tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avait une opiniâtreté inſurmontable : le ſeul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'averſion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne & le roi de Dannemarck l'entendaient, il l'aprit bien vîte, & en retint aſſez pour le parler le reſte de ſa vie. On s'y prit de la même maniére pour l'engager à entendre le Français ; mais il s'obſtina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en ſervir, même avec des ambaſſadeurs Français, qui ne ſavaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaiſſance de la langue latine, on lui fit traduire Quinte-Curce : il prit pour ce livre un goût que le ſujet lui inſpirait beaucoup plus encore que le ſtile. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il penſait d'Alexandre ? *Je penſe*, dit le prince, *que je voudrais lui reſſembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il, *n'eſt-*

n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des royaumes? On ne manqua pas de raporter ces réponſes au roi ſon pere, qui s'écria : Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Guſtave. Un jour il s'amuſait dans l'apartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie, priſe par les Turcs ſur l'empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquiſe par le Suédois depuis un ſiècle. Au bas de la carte de la ville Hongroiſe il y avait ces mots tirés du livre de Job : *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur ſoit beni.* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit ſur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga : *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas* *). Ainſi dans les actions les plus indifférentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſait ſouvent échaper de ces traits qui caractériſent les ames ſingulieres, & qui marquaient ce qu'il devoit être un jour.

Il avait onze ans lorſqu'il perdit ſa mere. Cette princeſſe mourut en 1693. le 5. Août, d'une maladie cauſée, dit on, par les chagrins que lui donnait ſon mari, & par les efforts qu'elle faiſait pour les diſſimuler. Charles XI. avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ſes ſujets par le moyen d'une eſpéce du cour de juſtice, nommée la chambre des liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de citoyens ruïnés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, rempliſſaient les ruës de Stockolm, & venaient tous les jours à la porte du palais pouſſer des cris inutiles. La reine ſecourut ces

*) Deux ambaſſadeurs de France en Suéde m'ont conté ce fait.

ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits mêmes. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement: *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697, dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son régne, lorsque l'empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avait déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des ministres habiles.

Charles XII. à son avénement, non seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suéde, & de la Finlande; mais il régnait encore sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il possédait Vismar, Vibourg, les isles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brême & de Verden; toutes conquêtes de ses ancêtres, assûrées à sa couronne par une longue possession, & par la foi des traités solemnels de Munster & d'Oliva, soutenus de la terreur des armes suédoises. La paix de Ryswick commencée sous les auspices du pere, fut concluë sous ceux du fils: il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les

Les loix suédoises fixent la majorité des rois à quinze ans. Mais Charles XI. absolu en tout, retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisait par cette disposition les vûës ambitieuses de sa mere Edwige-Eléonor de Holstein, veuve de Charles X. Cette princesse fut déclarée par le roi son fils tutrice du jeune roi son petit-fils, & régente du royaume, conjointement avec un conseil de cinq personnes.

La régente avait eu part aux affaires sous le régne du roi son fils. Elle était avancée en âge; mais son ambition plus grande que ses forces & que son génie, lui faisait espérer de jouïr longtems des douceurs de l'autorité, sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son tems à la chasse, ou s'occupait à faire la revûë des troupes: il faisait même quelquefois l'exercice avec elles; ces amusemens ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente; & cette princesse se flatait que les dissipations de ces exercices le rendraient incapable d'aplication, & qu'elle en gouvernerait plus long-tems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de son pere, il venait de faire la revûë de plusieurs régimens: le conseiller d'état Piper était auprès de lui; le roi paraissait abimé dans une rêverie profonde. Puis-je prendre la liberté, lui dit Piper, de demander à votre majesté à quoi elle songe si sérieusement? *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens; & je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme.* Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit

pour

pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine, & d'avancer la majorité du roi : il proposa cette négociation au comte Axel Sparre, homme ardent, & qui cherchait à se donner de la considération : il le flata de la confiance du roi ; Sparre le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour Piper. Les conseillers de la régence furent bien-tôt persuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allérent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états-généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposérent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de sorte que Charles XII. souhaita de régner, & en trois jours les états lui déférérent le gouvernement. Le pouvoir de la reine & son crédit tombérent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24. Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockolm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau ; & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête ; Charles l'arracha des mains de l'archevêque se couronna lui-même, en regardant fié-

remens

rement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, aplaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotisme du pere, se laissérent entraîner à louer dans le fils cette fierté, qui était l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au conseiller Piper, qui fut bien-tôt son premier ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte, ce qui est une qualité éminente en Suéde, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers tems de l'administration du roi ne donnérent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paraissait inapliqué & hautain. Les ambassadeurs qui étaient à sa cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs maîtres *). La Suéde avait de lui la même opinion, personne ne connaissait son caractère ; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages, formés tout-à-coup dans le nord, donnérent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirérent sa ruïne presque en même tems. Le premier fut Frideric IV, roi de Dannemark son cousin : le second, Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne ; Pierre le Grand, czar de Moscovie, était le troisième, & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de

Trois rois se liguent contre lui.

*) Les lettres originales en sont soi

de ces guerres qui ont produit de si grands évenemens, & commencer par le Dannemark.

De deux sœurs qu'avait Charles XII. l'aînée avait épousée le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure & de douceur. Le duc, oprimé par le roi de Dannemark, vint à Stockolm avec son épouse, se jetter entre les bras du roi, & lui demander du secours, non seulement comme à son beau-frere, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fonduë dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Dannemark par élection en 1449. Tous les royaumes du nord étaient alors électifs. Celui de Dannemark, devint bien-tôt héréditaire. Un de ses rois nommé Christiern III. eut pour son frere Adolphe une tendresse ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemples chez les princes. Il ne voulait point le laisser sans souveraineté; mais il ne pouvait démembrer ses propres états. Il partagea avec lui par un accord bizarre les duchés de Holstein-Gottorp & de Sleswich: établissant que les descendans d'Adolphe gouverneraient desormais le Holstein, conjointement avec les rois de Dannemark: que ces deux duchés leur apartiendraient en commun; & que le roi de Dannemark ne pourait rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déja eu un exemple dans la même maison, pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemark & celle de Holstein-Gottorp; les rois cherchant toujours à oprimer les ducs, & les ducs à être indépendans. Il en avait

coûté

coûté la liberté & la souveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altona en 1689. par l'entremise de la Suéde, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Dannemark & le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockolm, les Danois faisaient déja des actes d'hostilité dans le païs de Holstein, & se liguaient secretement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suéde lui-méme.

Frideric-Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'abbé de Polignac, ni les grandes qualités du prince de Conti son concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avait acheté la moitié des souffrages de la noblesse polonoise, & forcé l'autre par l'aproche d'une armée saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône; mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina attaquer le roi de Suéde en Livonie, à l'occasion que l'on va raporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile province du nord, avait apartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Russes, les

Polonais & les Suédois s'en étaient disputés la possession. La Suéde l'avait enlevée depuis près de cent années ; & elle lui avait été enfin cédée solemnellement par la paix d'Oliva.

Le feu roi Charles XI, dans ses sévérités pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul, malheureusement célébre depuis par sa mort tragique, fut député de la noblesse livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livrait pas aux emportemens de sa colére, frapa doucement sur l'épaule de Patkul. *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en estime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de leze-majesté, &, comme tel, condamner à la mort. Patkul, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi Auguste. Charles XI. était mort ; mais la sentence de Patkul & son indignation subsistaient. Il représenta au monarque polonais la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples desespéres, prêts à secouer le joug de la Suéde ; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déja tenté de cette conquête. Auguste à son couronnement avait promis de faire ses efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perduës. Il crut

crut par son irruption en Livonie plaire à la république & affermir son pouvoir; mais il se trompa dans ces deux idées qui paraissaient si vraisamblables. Tout fut prêt bien-tôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifestes. Le nuage grossissait en même tems du côté de la Moscovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la postérité.

Histoire de Pierre le grand.

Pierre Alexiowits, czar de Russie, s'était déja rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en 1697. & par la prise d'Azoph qui lui ouvrait l'empire de la Mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'ils cherchait le nom de *Grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie & celui de l'Europe, & depuis les frontiéres de la Chine s'étend l'espace de quinze cens lieuës jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suéde. Mais ce païs immense était à peine connu de l'Europe avant le czar Pierre. Les Moscovites étaient moins civilisés que les Méxicains, quand ils furent découverts par Cortez; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur païs sans la permission de leur patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation qui, dans l'abîme de son ignorance & de sa misére, dédaignait tout commerce avec les nations étrangeres.

L'ére des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207. ans au commencement du siécle passé, sans pouvoir rendre raison

de cette daté. Le premier jour de leur année venait au treize de notre mois de Septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement, qu'il était vraisemblable que Dieu avait créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étaient des erreurs grossiéres; personne ne se doutait parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printems d'un autre païs dans les climats opposés. Il n'y avait pas long-tems que le peuple avait voulu brûler à Moscow le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avait prédit une eclipse de soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre maniére de compter dans tous les bureaux de recettes, & dans le tresor du czar.

Leur religion était & est encore celle des chrétiens grecs, mais mêlée de superstitions auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, & que le joug en était plus gênant. Peu de Moscovites osaient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observaient régulièrement quatre carêmes par an; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osaient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. Dieu & saint Nicolas étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le czar & le patriarche. L'autorité de ce dernier était sans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les suplices les plus cruels, sans qu'on pût apeller de son tribunal. Il se promenait à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie. Le czar à pied tenait la bride du cheval, & le peuple se pro-

prosternait dans les ruës comme les Tartares devant leur Grand Lama. La confession était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paraissait nécessaire; mais non le repentir. Ils se croyaient purs devant Dieu avec la bénédiction de leurs papas. Ainsi ils passaient sans remords, de la confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres chrétiens, était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisaient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les peres de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enyvraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputait cependant sur la religion en ce païs comme ailleurs; la plus grande querelle était si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursuff, sous le précedent régné, avait excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde est théologien; & Pierre, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miserables qu'on nommait *Vosko-Jesuites*.

Le czar dans son vaste empire avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la mer caspienne & des Palus Méotides, sont Mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoyedes qui sont vers la mer glaciale, étaient des sauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaissance d'un Dieu; & cependant les Suédois envoyés prisonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort* comme on la déja dit fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait retenu & n'avait pu détruire, se dévelopa presque tout-à-coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour aprendre mieux à régner; c'est ce que fit Pierre le Grand.

Il quitta la Moscovie en 1698 n'ayant encore régné que deux années, & alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même Mr. *le Fort*, qu'il envoyait ambassadeur-extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail il aprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures, rien n'échapait à ses observations. Delà il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux: il repassa en Hollande, vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son païs. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il repa-

rut

rut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux russes sur la mer noire, dans la baltique & dans l'océan. Des bâtimens d'une architecture réguliére & noble furent élevés au milieu des hutes russiennes. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothéques : les villes furent policées, les habillemens, les coutumes changérent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la societé. Les superstitions même furent abolies : la dignité de patriarche fut éteinte ; le czar se déclara le chef de la religion : & cette derniére entreprise qui aurait coûté le trône & la vie à un prince moins absolu, réüssit presque sans contradiction, & lui assûra le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un clergé ignorant & barbare, il osa essayer de l'instruire, & par-là même il risqua de le rendre redoutable ; mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent la philosophie & la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encore de ce tems sauvage dont Pierre Alexiowits a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assûré qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enyvrer d'eau-de-vie, mais non de fumer ; parce que la très-Sainte Ecriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, & que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contens de la reforme ; à peine le czar eut-il établi des imprimeries

ries qu'ils s'en servirent pour le décrier ; ils imprimérent qu'il était l'Antichrist ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans & qu'on faisait dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine qui voulait faire fortune réfuta ce livre & démontra que Pierre n'était point l'Antichrist parce que le nombre 666 n'était pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué & celui de la refutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'états policés ; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'état, ni à un bourgeois établi, ni surtout à un mineur de passer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas assujeti seulement l'eglise à l'état, à l'exemple des sultans turcs ; mais plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des Janissaires ; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de tems ; il a dissipé les Janissaires moscovites, nommés Strelits, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, était composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscow, & l'autre était répanduë sur les frontiéres. Un Strelits n'avait que quatre roubles par an de paye ; mais des privilèges, ou des abus, le dédommageaient amplement.

Pierre

Pierre forma d'abord une compagnie d'étrangers dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tambour & d'en faire les fonctions ; tant la nation avait besoin d'exemples. Il fut officier par dégrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens, & enfin se sentant maître des troupes disciplinées, il cassa les Strelits qui n'oférent désobéïr.

La cavalerie était à peu près ce qu'est la cavalerie polonaise, & ce qu'était autrefois la française, quand le royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les gentilshommes russes montaient à cheval à leurs dépens & combattaient sans discipline : quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois ; incapables d'être commandés, & par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur aprit à obéïr, par son exemple & par les suplices. Car il servait en qualité de soldat & d'officier subalterne, & punissait rigoureusement en czar les Boyards, c'est-à-dire les gentilshommes qui prétendaient que le privilège de la noblesse était de ne servir l'état qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie, & prit cinq cens cloches aux eglises pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714 ; il a formé aussi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moscovites, & à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourd'hui en 1738 trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des hussards en Russie ; enfin, il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs dans un païs où personne ne savait avant lui les élemens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même ; mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine ; bon capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, & d'autant plus estimable dans ces arts, qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir : il faisait fermer alors les volets de bois de son carosse ; le courage & le génie domptérent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs : il voulait y entretenir des galéres, & dans la suite, croyant que ces vaisseaux longs, plats & legers, devaient réüssir dans la mer baltique, il en a fait construire plus de trois cens dans sa ville favorite de Petersbourg ; il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin & celui de les conduire. Il avait apris jusqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un besoin faire la ponction à un hydropique ; il réüssissait dans les mécaniques, & instruisait les artisans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de chose, par raport à l'immensité de ses états : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de 50 livres, comme nous faisons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent ; mais celle des hommes & des talens qui rend un empire faible.

La nation des Russes n'est pas nombreuse, quoique les femmes y soient fécondes & les hommes robustes. Pierre lui-même, en polissant ses états, a malheureusement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-tems mal-

malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer caſpienne à ceux de la mer baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourant en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs; enfin, les triſtes ſuites d'un gouvernement long-tems ſauvage, & barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande parti du continent a encore de vaſtes deſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cens mille familles de gentilshommes, deux cens mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois & de païſans payans une eſpéce de taille, ſix cens mille hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suéde: les Coſaques de l'Ukraine & les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces païs immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'eſt-à-dire un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar Pierre, en changeant les mœurs, les loix, la milice, la face de ſon païs, voulait auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un état & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dreſſa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer baltique au pont-euxin & à la mer caſpienne; & de ces deux mers à l'océan ſeptentrional.

Le port d'Archangel fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraiſſait pas aſſez commode. Il avait, dès l'an 1700 le deſſein de bâtir ſur la mer baltique un port, qui deviendrait le

magazin du nord, & une ville qui ſerait la capitale de ſon empire.

Il cherchait déja un paſſage par les mers du nord-eſt à la Chine, & les manufactures de Paris & de Péking devaient embellir ſa ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754 werſtes, pratiqué à travers des marais, qu'il fallait combler, conduit de Moſcow à ſa nouvelle ville. La plûpart de ces projets ont été exécutés par ſes mains; & deux impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ſes vûës, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il a voyagé toujours dans ſes états, autant que ſes guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en législateur & en phyſicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des ecluſes, viſitant des chantiers, faiſant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faiſant lever des cartes exactes, & y travaillant de ſa main.

Il a bâti dans un lieu ſauvage la ville impériale de Petersbourg, qui contient aujourd'hui ſoixante mille maiſons, où s'eſt formée de nos jours une cour brillante, & où enfin on connaît les plaiſirs délicats. Il à bâti le port de Cronſtad ſur la Neva; Ste. Croix ſur les frontiéres de la Perſe, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie, des amirautés à Archangel, à Petersbourg, à Aſtracan, à Aſoph, des arſenaux, des hôpitaux. Il faiſait toutes ſes maiſons petites & de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maiſons publiques la magnificence & la grandeur.

Les

Les sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siécles, sont venuës par ses soins dans ses états toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris & de Londres : les Delisles, les Bulfingers, les Hermands, les Bernouillis, le célébre Wolf, homme excellent en tout genre de philosophie, ont été apellés à grands fraix à Petersbourg; cette académie subsiste encore, & il se forme enfin des philosophes moscovites.

Il a forcé la jeune noblesse de ses états à voyager, à s'instruire, à raporter en Russie la politesse étrangére; j'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit & de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux, qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ses peuples & il était sauvage. Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains, qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains ; mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger, ou deshériter, rendrait la mémoire de Pierre odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel était le czar Pierre ; & ses grands dessseins n'étaient encore qu'ébauchés lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne & de Dannemark contre

un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Ruſſie voulut être conquérant ; il crut pouvoir le devenir ſans peine, & qu'une guerre ſi bien projettée ſerait utile à tous ſes projets ; l'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ſes peuples.

D'ailleurs, il avait beſoin d'un port à l'orient de la mer baltique pour l'exécution de toutes ſes idées. Il avait beſoin de la province de l'Ingrie qui eſt au nord-eſt de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédeceſſeurs avaient eu des droits ſur l'Ingrie, l'Eſtonie, la Livonie ; le tems ſemblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne pour enlever au jeune Charles XII tous ces païs, qui ſont entre le golfe de Finlande, la mer baltique, la Pologne & la Moſcovie.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & subit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans il soutient la guerre contre le Dannemark, la Pologne & la Moscovie : termine la guerre de Dannemark en six semaines : défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, & passe en Pologne. Description de la Pologne & de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, & est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un roi.

Trois puissans rois ménaçaient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suéde, & allarmaient le conseil : les grands généraux étaient morts ; on avait raison de tout craindre sous un jeune roi, qui n'avait encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était : quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négociations ; tout d'un

coup le jeune prince se leve avec l'air de gravité & d'assûrance d'un homme supérieur, qui a pris son parti. „Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais „faire une guerre injuste ; mais de n'en finir une lé„gitime que par la perte de mes ennemis. Ma ré„solution est prise : j'irai attaquer le premier, qui „se déclarera ; & quand je l'aurai vaincu, j'espére „faire quelque peur aux autres. „ Ces paroles étonnérent tous ces vieux conseillers : ils se regardérent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi & honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre & de César, il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens : il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa cour ; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain, qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les rois, qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit, qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme ; mais le plus grand

nombre

nombre m'a assûré, qu'il voulut par-là se punir d'un excès, qu'il avait commis & d'un affront, qu'il avait fait à table à une femme en présence même de la reine sa mere. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, & cette privation, qu'il s'imposa toute sa vie sont une espéce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assûrer des secours au duc de Holstein son beau-frere. Huit mille hommes furent envoyées d'abord en Poméranie; province voisine du Holstein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait besoin. Ses états étaient déja ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siége opiniâtre, où le roi de Dannemark était venu en personne, pour jouïr d'une conquête, qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embrazer l'empire. D'un côté les troupes saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfembutel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suéde, les troupes de Hannover & de Zell, & trois régimens de Hollande venaient secourir le duc. Tandis que le petit païs de Holstein était ainsi le théatre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer baltique. Ces deux états étaient garans du traité d'Altena rompu par les Danois: ils s'empressaient alors à secourir le duc de Holstein oprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Dannemark. Ils savaient, que le Danois étant maître du passage du Sund imposerait des loix onéreuses aux nations commerçantes, quand il serait assez fort pour en user ainsi impunement. Cet interêt a long-tems engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les prin-

ces du nord : ils se joignirent au jeune roi de Suéde, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faisait cette chasse d'une maniére aussi nouvelle que dangereuse ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derriere un filet tendu à des arbres, un ours d'une grandeur demésurée vint droit au roi, qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet & de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles avantures, la force prodigieuse du roi Auguste & les voyages du czar, on croirait être au tems des Hercules & des Thesées.

Il partit pour sa premiére campagne le 8 Mai, nouveau stile, de l'année 1700. Il quitta Stockolm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes & en l'admirant. Avant de sortir de Suéde, il établit à Stockolm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes & les fortifications du païs. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses états, son esprit libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flote était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé le roi Charles, le plus grand qu'on ait jamais vû, était de cent-vingt piéces de canon ; le comte de Piper son premier ministre, le général Renchild, & le comte de Guiscard, ambassadeur

sadeur de France en Suéde, s'y embarquérent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flote danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flotes combinées de s'aprocher assez près de Coppenhague, pour y jetter quelques bombes.

Il est certain, que ce fut le roi lui-même, qui proposa alors au général Renchild de faire une descente & d'assiéger Coppenhague par terre tandis qu'elle serait bloquée par mer. Renchild fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bien-tôt tout fut prêt pour la descente, les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient sur les côtes de Suéde, & qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, & monta une frégate plus legére : on commença par faire partir trois cens grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bâteaux plats portaient des fascines, des chevaux de frize, & les instrumens des pionniers. Cinq cens hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaises & deux hollandoises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemark, est située dans l'isle de Zéeland au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-oueſt le Sund, & à l'orient la mer baltique, où était alors le roi de Suéde. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flote, & par le mouvement des vaisseaux suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flote de Charles s'arrêta

s'arrêta vis-à-vis Humblebek à sept milles de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derriére d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suédois.

Charles bat les Danois. Le roi quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la premiére chaloupe, à la tête de ses gardes : l'ambassadeur de France était toujours auprès de lui. *Monsieur l'ambassadeur*, lui dit-il *en latin*, (car il ne voulait jamais parler français,) *vous n'avez rien à demêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de Guiscard, en français : *le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté ; je me flate, que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte Piper & l'ambassadeur entrérent. On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisaient la descente. Les bâteaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cens pas du rivage. Charles XII impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivent aussitôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major-général Stuard, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement, qu'il entendait à ses oreilles? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire.

tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce ſera-là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battuës ; parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impétuoſité, que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe & de leur ſupériorité. La cavallerie danoiſe & les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi maître de leurs retranchemens, ſe jetta à genoux pour remercier Dieu du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même-tems il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suéde, voiſine de Coppenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vûë de la flote danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Coppenhague intimidée envoya auſſi-tot des députés au roi, pour le ſuplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de ſon régiment des gardes : les députés ſe mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cens milles riſdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes ſortes de proviſions, qu'ils promit de faire payer fidélement. On lui aporta des vivres, parce qu'il fallait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignaſſent payer ; ceux qui les aportérent, furent bien étonnés d'être payés généreuſement

sement & sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis long-tems dans les troupes suédoises une discipline, qui n'avait pas peu contribué à leurs victoires : le jeune roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achétait, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts, qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toujours dans son camp la priere deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir ? il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la pieté, comme de la valeur. Son camp mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance ; les païsans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leur ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suéde des provisions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Dannemark était alors dans le Holstein, où il semblait ne s'être rendu que pour lever le siége de Tonningue. Il voyait la mer baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déja maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses états, que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un païs autre-fois libre, où tous les païsans & même beaucoup de bourgeois sont esclaves aujourd'hui. Charles fit dire au roi de Dannemark, qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait

n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Coppenhague détruite, & son royaume mis à feu & à sang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquait de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontiéres du Holstein. Le roi de Suéde ne souffrit pas que l'art des ministres trainât les négociations en longueur: il voulut, que le traité s'achevât aussi rapidement, qu'il était descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les fraix de la guerre, & délivré d'opression. Le roi de Suéde ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, & humilié son ennemi. Ainsi Charles XII. à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le czar s'avançait du côté de l'orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défenduë par le vieux comte d'Alberg, général suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Flemming, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Livonien Patkul, pressaient tous deux le siége sous les yeux du Roi; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'Alberg rendait inutiles leurs efforts, & le roi de Pologne desespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga était pleine de marchandises, apartenant aux Hollandais. Les états-généraux ordonnérent à leur ambassadeur, auprès du roi Auguste, de lui faire sur cela

cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas long-tems prier. Il consentit à lever le siége plûtôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils surent la véritable cause.

Il ne restait donc plus à Charles XII, pour achever sa premiére campagne que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowits. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encore à Stockolm trois ambassadeurs moscovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sevére, qu'un législateur, comme le czar, se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune prince plein d'honneur ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois & pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de suprimer. Il alléguait pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'ils avait passé *incognito* à Riga ; & qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs. C'étaient-là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il bat les Russes. Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles saisons faisait quelquefois quatre cens lieuës en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs, que les Suédois depuis le tems de Gustave-Adolphe faisaient la guerre au cœur de l'hyver comme dans l'été: il

il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connaître de saisons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems, où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeait Narva à trente dégrés du pole ; & Charles XII. s'avançait pour la secourir. Le czar ne fut pas plûtôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'aprendre dans ses voyages. Il traça son camp : le fit fortifier de tous côtés : éleva des redoutes de distance en distance ; & ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandament de son armée au duc de Croi allemand, général habile ; mais peu secondé alors par les officiers russes. Pour lui, il n'avait dans ses propres troupes, que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéïssance militaire à sa noblesse jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant, que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flotes, fût lieutenant à Narva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on put esperer quelque chose étaient commandés par des officiers allemans, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages : les uns armés de fléches, les autres de massuës : peu avaient des fusils : aucun n'avait vû un siége régulier ; il n'y avait pas un bon ca-

nonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient du réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brêche, tandis que l'artillerie de la ville renverſait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était preſque ſans fortifications : le baron de Hoorn qui y commandait n'avait pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix ſemaines.

On était déja au quinze de Novembre quand le czar aprit que le roi de Suéde ayant traverſé la mer avec deux cens vaiſſeaux de tranſport, marchait pour ſecourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la ſupériorité du nombre. Loin donc de mépriſer ſon ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il ſe prépara à lui opoſer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déja mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleſcow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu mépriſable, ſi un légiſlateur, qui a fait de ſi grandes choſes, pouvait l'être. Il quitta ſon camp, où ſa préſence était néceſſaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver ſans lui, & ſembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince ſans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en ſoit, il voulait enfermer Charles XII. entre deux armées. Ce n'était pas tout, trente mille hommes détachés du camp devant Narva, étaient poſtés à une lieuë de cette ville ſur le chemin du roi de Suéde : vingt mille ſtrelits étaient plus loin ſur le méme chemin ; cinq

mille

mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double fossé. Le roi de Suéde avait débarqué à Pernaw dans le golfe de Riga avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bien-tôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'aprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers, un poste, où cent hommes resolus pouvaient arrêter une armée entiére, s'enfuit à la premiere aproche des Suédois. Les vingt mille hommes, qui étaient derriere voyant fuïr leurs compagnons prirent l'épouvante, & allérent porter le desordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche devant un camp de 80. mille hommes Moscovites, bordé de cent cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, & le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un officier général

lui ayant répresenté la grandeur du péril: *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois jé ne passe sur le corps à 80. mille Moscovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier: *N'êtes-vous donc pas de mon avis*, lui dit-il? *N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne sera que les incommoder; & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux?* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brêche aux retranchemens, ils s'avancérent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demie heure, sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premiéres décharges de la mousqueterie ennemie, le roi reçut une balle dans la gorge; mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, & qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. Mr. de Sparr m'a dit, que le roi sauta légérement sur un autre cheval, en disant: *Ces gens-ci me font faire mes exercices;* & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la riviére de Narva, avec son aile gauche,

che, si l'on peut apeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards, la riviére fut en un moment couverte de morts. Les autres desespérés retournérent à leur camp, sans savoir où ils allaient. Ils trouvérent quelques barraques; derriére lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs généraux Dolgorouky, Gollofkin, Federowits, vinrent se rendre au roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Crol, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes & les soldats furent conduits desarmés jusqu'à la riviére de Narva: on leur fournit des bâteaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochait, la droite des Moscovites se battait encore: les Suédois n'avaient pas perdu six cent hommes: dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre était noyé: beaucoup avaient passé la riviére; il en restait encore assez dans le camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la ville: là il dormit quelques heures sur la terre, envelopé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre

au point du jour sur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompuë. A deux heures du matin, le général Vede, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, & comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes & les soldats, l'envoya suplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avait qu'à s'aprocher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce général parut bien-tôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchérent tête nuë, soldats & officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats en passant devant le roi, jettaient à terre leurs fusils & leurs épées ; & les officiers portaient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la riviére à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du duc de Croi & des autres officiers généraux moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & sachant qu'ils manquaient d'argent, & que les marchands de Narva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de Croi, & cinq cens à chacun des officiers moscovites qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockolm & aux alliés de la Suéde ; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on

qu'on ne frapât à Stockolm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces evénemens. Entr'autres on en frapa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal, où paraissaient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonais, de l'autre était un Hercule armé de sa massuë, tenant sous ses pieds un Cerbère avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui était un grand exemple de révolutions de la fortune : il était fils aîné & héritier du roi de Georgie ; on le nommait le Czarasis Artschelou ; ce titre de Czarasis signifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie ; car le mot de czar ou tsar voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, & ne vient point des césars de Rome, si long-tems inconnus à ces barbares. Son pere Mitelleski Czar, & maître de la plus belle partie des païs qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités orientales de la mer noire, avait été chassé de son royaume par ses propres sujets en mil six cens quatre-vingt huit, & avait choisi de se jetter entre les bras de l'empereur de Moscovie, plûtôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats finlandois, qui l'avaient déja dépouillé, & qui allaient le massacrer. Le comte Renchild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le présenta à son maître ; Charles l'envoya à Stockolm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher en le voyant partir, de faire tout haut devant ses officiers, une réflexion naturelle

relle sur l'étrange destinée d'un prince asiatique, né au pied du mont Caucase, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suéde. *C'est comme si j'étais un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression ; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il aprit à moitié de chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venait d'en détruire 80. mille dans un camp retranché ; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisait ses sujets. Je sai bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-tems ; mais à la fin ils nous aprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscow sa capitale, fut dans l'épouvante & dans la desolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des priéres publiques à Saint Nicolas, patron de la Moscovie. Cette priére est trop singuliére, pour n'être pas raportée. La voici :

„O toi, qui ès notre consolateur perpétuel „dans toutes nos adversités, grand Saint Nicolas, „infiniment puissant, par quel peché t'avons-nous „offensé dans nos sacrifices, génuflexions, révé„rences, & actions de graces, que tu nous ayes

„ainsi

„ainſi abandonnés ? Nous avions imploré ton aſ-„ſiſtance contre ces terribles inſolens, enragés, „épouvantables, indomptables, deſtructeurs, lorſ-„que comme des lions & des ours, qui ont perdu „leurs petits, ils nous ont attaqués, effrayés, „bleſſés, tués par milliers, nous qui ſommes ton „peuple. Comme il eſt impoſſible que cela ſoit „arrivé ſans ſortilège & enchantement, nous te „ſuplions, ô grand Saint Nicolas, d'être notre „champion & notre porte-étendart, de nous déli-„vrer de cette foule de ſorciers, & de les chaſſer „bien loin de nos frontiéres avec la récompenſe „qui leur eſt duë.„

Tandis que les Moſcovites ſe plaignaient à Saint Nicolas de leur défaite, Charles XII. faiſait rendre graces à Dieu, & ſe préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que ſon ennemi, vainqueur des Danois & des Moſcovites, viendrait bien-tôt fondre ſur lui. Il ſe ligua plus étroitement que jamais avec le czar : ces deux princes convinrent d'une entrevûë, pour prendre leurs meſures de concert. Ils ſe virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, ſans aucune de ces formalités qui ne ſervent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenaient ni à leur ſituation, ni à leur humeur. Les princes du nord ſe voyent avec une familiarité, qui n'eſt point encore établie dans le midi de l'Europe. Pierre & Auguſte paſſérent quinze jours enſemble dans des plaiſirs qui allérent juſqu'à l'excès : car le czar, qui voulait réformer ſa nation, ne put jamais corriger dans lui-même ſon penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devoit achéter de divers princes, & que le

czar devait soudoyer. Celui-ci de son côté devait envoyer cinquante mille Russes en Pologne, pour y aprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au roi Auguste trois millions de risdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécute, eût pu être fatal au roi de Suéde : c'était un moyen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empécher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hyver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi Auguste avait assiégée inutilement. Les troupes saxonnes étaient postées le long de la riviére de Duna, qui est fort large en cet endroit: il fallait disputer le passage à Charles, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade : mais ils avaient à leur tête le maréchal de Stenau qui faisait les fonctions de général ; sous lui commandaient le prince Ferdinand duc de Courlande, & ce même Patkul qui defendait sa patrie contre Charles XII. l'épée à la main après en avoir soutenu les droits par la plume au peril de sa vie contre Charles XI. Le roi de Suéde avait fait construire de grands bâteaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient se lever & se baisser, comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient : en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement; il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord, où il était, au sud, où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée epaisse se répan-

répandant sur la riviére, dérobait aux Saxons la vûë de ses troupes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir, si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagême. Etant déja au milieu de la riviére : *Eh bien*, dit-il au général Renchild, *la Duna ne sera pas plus méchante que la mer de Coppenhague : croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord ; & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatriéme. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille sans que les ennemis offusqués de la fumée, puissent s'y oposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suéde marchant déja à eux.

Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment : à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en desordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusque dans la riviére. Le roi de Suéde les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûë. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repoussérent le maréchal Stenau, & s'avancérent dans la plaine. Stenau sentit que ses troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais, & d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avait donné aux

Il bat les Saxons.

Saxons de revenir de leur premiére surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, Stenau & le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude & sanglante : le duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le desordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirérent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suéde, après sa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discrétion : c'était un voyage, plûtôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flateuse ; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne & le czar avaient conspiré sa ruïne quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paraissant comme enséveli dans ses grandes idées, un colonel allemand, qui assistait à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le czar & le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de sa majesté. *Oui*, dit le roi en se levant, *& j'en troublerai plus*

plus aiſément leur digeſtion. En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Deſcription de la Pologne.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suéde. Ses peuples ne ſont chrétiens que depuis environ ſept cens cinquante ans. C'eſt une choſe ſinguliére que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communément qu'en Pologne ; tout y parle latin juſqu'aux domeſtiques. Ce grand païs eſt très-fertile ; mais les peuples n'en ſont que moins induſtrieux. Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des Ecoſſais, des Français, ſurtout des Juifs. Ils y ont près de trois cent ſinagogues & à force de multiplier ils en ſeront chaſſez comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achétent à vil prix les bleds, les beſtiaux, les denrées du païs, les trafiquent à Dantzik & en Allemagne, & vendent chérement aux nobles de quoi ſatisfaire l'eſpèce de luxe qu'ils connaiſſent & qu'ils aiment. Ainſi ce païs, arroſé des plus belles riviéres, riche en paturages, en mines de ſel, & couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance ; parce que le peuple eſt eſclave, & que la nobleſſe eſt fiére & oiſive.

Son gouvernement eſt la plus fidèle image de l'ancien gouvernement celte & gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'eſt le ſeul état qui ait conſervé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus ; le trône eſt preſque toujours

à l'enchére ; & comme un Polonais est rarement assez riche pour l'achéter, il a été vendu souvent aux étrangers. La noblesse & le clergé défendent leur liberté contre leur roi, & l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit partout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le païsan ne seme point pour lui, mais pour des seigneurs, à qui lui, son champ, & le travail de ses mains apartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre : tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entiére de la nation : il ne peut être arrête qu'après avoir été condamné ; ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres : ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; & en pansant les chevaux de leurs maîtres, ils se donnent le titre d'electeurs des rois & de destructeurs des tyrans.

Qui verait un roi de Pologne dans la pompe de la majesté royale, le croirait le prince le plus absolu de l'Europe ; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on supose chez d'autres nations, entre le souverain & les sujets. Le roi de Pologne à son sacre même & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéïssance, en cas qu'il viole les loix de la république.

Il nomme à toutes les charges & confére tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un palatin & celui du roi, n'ont nul droit aux dignités

de

de leur pere; mais il y a cette grande différence entre le roi & la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il transgressait les loix de l'état.

La noblesse jalouse de sa liberté, vend souvent ses suffrages, & rarement ses affections. A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent son ambition, & lui opposent leurs cabales. Les grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au-lieu de rester ses créatures. Ceux, qui sont attachés à la cour, sont l'objet de la haine du reste de la noblesse: ce qui forme toujours deux partis; division inévitable, & même nécessaire dans des païs où l'on veut avoir des rois, & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états-généraux qu'on apelle Diétes. Ces états sont composés du corps du sénat, & de plusieurs gentils-hommes. Les sénateurs sont les palatins & les évêques: le second ordre est composé des députés des diétes particuliéres de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'archevêque de Gnesne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrégnes, & la premiére personne de l'état après le roi. Rarement y a-t'il en Pologne un autre cardinal que lui; parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préséance dans le sénat, un évêque qui serait cardinal, serait obligé ou de s'asseoir à son rang de sénateur, ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie, pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diétes se doivent tenir par les loix du royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la la main, comme les anciens Sar-

mates, dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même au milieu de l'yvreſſe : vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentil-homme député à ces états-généraux, jouït du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'opoſer aux loix du ſénat. Un ſeul gentil-homme, qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte ; & s'il part de l'endroit où ſe tient la diéte, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On aporte aux deſordres qui naiſſent de cette loi un reméde plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les diétes étant alors impoſſible, chaque parti forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illégitimes ſelon les loix, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, & contre ſes intérêts : à peu près comme la ligue ſe ſervait en France du nom de Henri III, pour l'accabler ; & comme en Angleterre le parlement qui fit mourir Charles I. ſur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les réſolutions, qu'il prenait pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux diétes générales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confédérations. Une diéte même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les états monarchiques un roi peut abolir les loix de ſon prédéceſſeur, & les ſiennes propres.

La nobleſſe, qui fait les loix de la république, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, & peut compoſer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *Poſpolite*, ſe meut difficilement, & ſe

se gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourrages la met dans l'impuissance de subsister longtems assemblée: la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage; mais elle secouë bien-tôt le joug; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relevent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison, qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les seuls remparts de leur république; ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les oprimer. Leur païs est tout ouvert à la réserve de deux ou trois places frontiéres. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangéres, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à démi-ruïnées, élargir des fossés presque comblés; & la ville est prise avant que les rétranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le païs; elle n'y monte que par l'ordre des diétes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république. Elle est composée de deux corps sous deux grands-généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille hommes: le second au nombre de douze mille est celui de Lithuanie. Les deux grands-généraux sont indépendans l'un de autre. Quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de

leurs opérations qu'à la république & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les colonels sont les maîtres absolus de leurs régimens, c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils desolent le païs, & ruïnent les laboureurs, pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les seigneurs polonais paraissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes : leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Les gendarmes sur-tout, que l'on distingue en Houssarts & Pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & clous d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'etriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes housses traînantes à la maniére des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtuë, mal armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des Tartares vagabons, suportent avec une étonnante fermeté la faim, le fraid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer ; la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils sont vainqueurs.

Le

Le roi de Pologne s'était flaté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattraient en sa faveur, que la *Pospolite* polonaise s'armerait à ses ordres ; & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oserait paraître. Il se vit presque tout-à-coup privé de ces secours par les soins même qu'il avoit pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses païs héréditaires au pouvoir absolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourait gouverner la Pologne comme la Saxe ; le commencement de son régne fit des mécontens ; ses premiéres démarches irritérent le parti qui s'était opposé à son élection, & aliénérent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons saxonnes, & ses frontiéres de troupes. Cette nation bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empressée à attaquer ses voisins ne regarda point la guerre du roi Auguste contre la Suéde, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la république. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur païs ouvert de tous côtés serait en proye au roi de Suéde ; & que si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux païs. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par Charles XII. justement outragé, ils ne formérent qu'un cri contre la guerre qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suéde. Ils regardérent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes.

nes. Bien-tôt voyant que le roi de Suéde avait renverſé tout ce qui était ſur ſon paſſage, & s'avançait avec une armée victorieuſe au cœur de la Lithuanie, ils éclatérent contre leur ſouverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis diviſaient alors la Lithuanie, celui des princes Sapieha, & celui d'Oginsky. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particuliéres dégénérées en guerre civile. Le roi de Suéde s'attacha les princes Sapieha : & Oginsky mal ſecouru par les Saxons, vit ſon parti preſque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduiſaient à un petit nombre, était en partie diſperſée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était ſéparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & ſubſiſtaient de rapines. Auguſte ne voyait en Lithuanie que de l'impuiſſance dans ſon parti, de la haine dans ſes ſujets, & une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée ; mais au lieu d'être de trente-ſix mille hommes, nombre préſcrit par les loix, elle n'était pas de dix-huit mille. Non ſeulement elle était mal payée & mal armée ; mais ſes généraux ne ſavaient encore quel parti prendre.

La reſſource du roi était d'ordonner à la nobleſſe de le ſuivre ; mais il n'oſait s'expoſer à un refus qui eût trop découvert, & par conſéquent augmenté ſa faibleſſe.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diéte : de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'état préſentent des adreſſes au roi, pour le prier de convoquer un parle-

parlement. Auguſte avait plus beſoin d'une armée que d'une diéte, où les actions des rois ſont peſées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât pour ne point aigrir la nation ſans retour. Elle fut donc indiquée à Varſovie pour le 2 de Décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bien-tôt que Charles XII. avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette aſſemblée. Ceux qui tenaient pour les Sapieha, les Lubomirsky & leurs amis, le palatin Leczinsky treſorier de la couronne, & ſur-tout les partiſans des princes Sobiesky, étaient tous ſecrétement attachés au roi de Suéde.

Le plus conſidérable de ſes partiſans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal Radjousky, archevêque de Gneſne, primat du royaume, & préſident de la diéte. C'était un homme plein d'artifice & d'obſcurités dans ſa conduite ; entiérement gouverné par une femme ambitieuſe, que les Suédois apellaient madame la Cardinale, laquelle ne ceſſait de le pouſſer à l'intrigue & à la faction. Le roi Jean Sobiesky, prédéceſſeur d'Auguſte, l'avait d'abord fait évêque de Warmie, & vice-chancelier du royaume. Radjousky n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bien-tôt le chemin à celle de primat ; ainſi réuniſſant dans ſa perſonne tout ce qui impoſe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de Jean, pour mettre le prince Jacques Sobiesky ſur le trône ; mais le torrent de la haine qu'on portait au pere, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat ſe joignit alors à l'abbé de Polignac, ambaſſadeur de France, pour donner la couronne au prince de Conti, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de

Saxe

Saxe triomphérent de ſes négociations. Il ſe laiſſa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, & attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la nation & ce nouveau roi.

Les victoires de Charles XII, protecteur du prince Jacques Sobiesky, la guerre civile de Lithuanie, le ſoulévement géneral de tous les eſprits contre le roi Auguſte, firent croire au cardinal primat, que le tems était arrivé, où il pourait renvoyer Auguſte en Saxe, & rouvrir au fils du roi Jean le chemin du trône. Ce prince autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi Auguſte était haï; mais il n'oſait concevoir alors l'idée d'une ſi grande révolution, & cependant le cardinal en jettait inſenſiblement les fondemens.

Il joint ſes armes aux intrigues d'un archevêque.

D'abord il ſembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en aparence par l'eſprit de concorde & par la charité; piéges uſés & connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au roi de Suéde une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à ſon roi. Charles XII. répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtait dans le grand-duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diéte: qu'il faiſait la guerre à Auguſte & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'opreſſion. Ces lettres & ces réponſes étaient pour le public. Des émiſſaires qui allaient & venaient continuellement de la part du cardinal au comte Piper, & des aſſemblées ſecrétes chez ce prélat, étaient les reſſorts qui faiſaient mouvoir la diéte: elle propoſa d'envoyer

voyer une ambaſſade à Charles XII, & demanda unanimement au roi, qu'il n'apellât plus les Moſcovites ſur les frontiéres, & qu'il renvoyât ſes troupes ſaxonnes.

La mauvaiſe fortune d'Auguſte avait déja fait ce que la diéte exigeait de lui. La ligue concluë ſecrétement à Birzen avec le Moſcovite était devenuë auſſi inutile, qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'empire. Le czar même, dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſait pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un royaume diviſé, dont il eſpérait recueillir quelques dépouilles. Il ſe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, juſqu'à ce que pourſuivis par les généraux ſuédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournérent par troupes dans leurs païs. A l'égard des débris de l'armée ſaxonne battuë à Riga, le roi Auguſte les envoya hyverner, & ſe recruter en Saxe, afin que ce ſacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaiſe irritée.

Alors la guerre ſe changea en intrigues. La diéte était partagée en preſque autant de factions, qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi Auguſte y dominaient, le lendemain ils y étaient proſcrits. Tout le monde criait pour la liberté & la juſtice; mais on ne ſavait point ce que c'était que d'être libre & juſte. Le tems ſe perdait à cabaler en ſecret, & à haranguer en public. La diéte ne ſavait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont preſque jamais pris de bons conſeils dans les troubles

bles civils, parce que les factieux, y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La diéte se sépara en tumulte le 17 Fevrier de l'année 1702, après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les sénateurs qui sont les palatins & les évêques, restérent dans Varsovie. Le sénat de Pologne a le droit de faire provisionellement des loix, que rarement les diétes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêtérent qu'on enverait au roi de Suéde l'ambassade proposée dans la diéte, que la *Pospolite* monterait à cheval, & se tiendrait prête à tout événement : ils firent plusieurs réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de Charles.

Il refuse de voir la mere du maréchal de Saxe.

Auguste aima mieux alors recevoir des loix dures de son vainqueur, que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au roi de Suéde, & voulut entamer avec lui un traité secret. Il fallait cacher cette démarche au sénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate ; il s'en reposa sur la comtesse de Konigsmark, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était alors attaché. C'est elle dont le frere est connu par sa mort malheureuse, & dont le fils a commandée les armées en France avec tant de succès & de gloire. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté, était plus capable qu'aucun ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les états de Charles XII & qu'elle avait été long-tems à sa cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp

camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au comte Piper, qui lui promit trop légérement une audience de son maître. La comtesse parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les langues de plusieurs païs qu'elle n'avait jamais vûs, avec autant de délicatesse que si elle y était née ; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers français, qu'on eut pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII, que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de Charles. La pièce finissait ainsi :

Enfin, chacun des dieux discourant à sa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire,
Mais Venus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suéde. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carosse, dès qu'elle l'aperçut. Le roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant ; de sorte que la comtesse de Konigsmark ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suéde ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jettât dans les bras du sénat. Il lui fit deux propositions par le palatin de Mariembourg : l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à

laquelle il payerait de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal primat fit une réponse aussi dure qu'était le refus du roi de Suéde. Il dit au palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée, „ qu'on avait „résolu d'envoyer à Charles XII une ambassade: „& qu'il ne lui conseillait pas de faire venir „les Saxons.

Le roi dans cette extrémité voulut au moins conserver les aparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver Charles, pour savoir de lui, où, & comment sa majesté suédoise voudrait recevoir l'ambassade du roi son maître & de la république. On avait oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suéde le fit mettre en prison, au-lieu de lui donner audience, en disant, qu'il comptait recevoir une ambassade de la république, & rien du roi Auguste.

Alors Charles ayant laissé derriére lui des garnisons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connuë en Europe par les diétes, qui s'y tiennent ; mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

Il reçoit une ambassade polonaise.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambassade de la république : elle était composée de cinq sénateurs ; ils voulurent d'abord faire régler un cérémoniel, que le roi ne connaissait guéres ; ils demandérent qu'on traitât la république de *Sereniſſime*, qu'on envoyât au devant d'eux les caroſſes du roi & des sénateurs. On leur répondit, que la république serait appellée *Illuſtre* & non *Sereniſſime*, que le roi ne se servait jamais de caroſſes, qu'il avait auprès de lui beaucoup d'offi-

d'officiers & point de sénateurs, qu'on leur enverait un lieutenant-général, & qu'ils arriveraient sur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans sa tente avec quelque apareil d'une pompe militaire; leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités. On remarquait, qu'ils craignaient Charles XII, qu'ils n'aimaient pas Auguste ; mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne se conclut, & Charles XII leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste, dont le cardinal & son parti, inondérent la Pologne en huit jours. Charles par cet écrit invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendait leur faire voir que leurs interêts & les siens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du sénat, & par l'aproche du conquérant, fit de très-fortes impressions. Ils fallut reconnaître Charles pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, & qu'on était encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs contraires à Auguste, publiérent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés, demeurérent dans le silence. Enfin, quand on aprit, que Charles avançait à grandes journées, tous se préparérent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers : la plûpart précipitérent leur fuite : les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire ; les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du czar, le

nonce du pape, & quelques évêques & palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, & on n'avait encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs, qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient Polonais : ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'osérent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votérent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand-général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, il lui en laissérent la disposition.

Il se rend maître de Varsovie.

Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses universaux pour assembler la Pospolite & les armées, qui n'étaient guère que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésoluë, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les loix de l'état, ordonne, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre ; il commençait à devenir problématique, si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement entiérement absoluë ne lui laissait pas craindre une desobéissance. Il avait déja mandé secrétement douze mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encore revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur

dans

dans la guerre de l'empire contre la France, & qu'il fut obligé de rapeller par la néceſſité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les eſprits, & violer la loi faite par ſon parti même, qui ne lui en permettait que ſix mille ; mais il ſavait bien, que s'il était vainqueur, on n'oſerait pas ſe plaindre, & que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait pas d'avoir même amené les ſix mille hommes. Pendant que ces ſoldats arrivaient par troupes, & qu'il allait de palatinat en palatinat raſſembler la nobleſſe, qui lui était attachée, le roi de Suéde arriva enfin devant Varſovie le 5 Mai 1702. A la premiére ſommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garniſon polonaiſe, congédia la garde bourgeoiſe, établit des corps de gardes par-tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes ; mais content de les deſarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi Auguſte aſſemblait alors ſes forces à Cracovie : il fut bien ſurpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder juſqu'au bout la décence de ſon caractére, & chaſſer ſon roi avec des dehors reſpectueux ; il lui fit entendre que le roi de Suéde paraiſſait diſpoſé à un accommodement raiſonnable, & demanda humblement la permiſſion d'aller le trouver. Le roi Auguſte accorda ce qu'il ne pouvait refuſer, c'eſt-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suéde, auquel il n'avait point encore oſé ſe préſenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varſovie ; mais ſans les cérémonies dont on avait uſé avec les ambaſſadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap

bleu, avec des boutons de cuivre doré, de groſſes bottes, des gands de buffle, qui lui venaient juſqu'au coude, dans une chambre ſans tapiſſerie, où étaient le duc de Holſtein ſon beau-frere, le comte Piper ſon premier-miniſtre, & pluſieurs officiers généraux. Le roi avança quelques pas au devant du cardinal, ils eurent enſemble debout une conférence d'un quart d'heure, que Charles finit en diſant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonais, qu'ils n'ayent élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit ſavoir auſſi-tôt à tous les palatinats, les aſſûrant de l'extrême déplaiſir, qu'il diſait en avoir, & en même tems de la néceſſité, où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conſerver ſon trône par une bataille. Il épuiſa ſes reſſources pour cette grande déciſion. Toutes ſes troupes ſaxonnes étaient arrivées des frontiéres de Saxe ; la nobleſſe du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ſes ſervices. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à ſe ſouvenir de leurs ſermens : ils lui promirent de verſer pour lui juſqu'à la derniére goute de leur ſang. Fortifié de leurs ſecours, & des troupes qui portaient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la premiére fois chercher en perſonne le roi de Suéde. Il le trouva bien-tôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le roi Auguſte. Les deux rois parurent en préſence le 13 Juillet de cette année 1702, dans une vaſte plaine auprès de Cliſſau, entre Varſovie & Cracovie. Auguſte avait près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la pre-

première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandait la cavalerie suédoise, jeune prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombérent de ses yeux : il se cacha un moment le visage avec les mains ; puis tout-à-coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons ; les Polonais qui formaient son aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII l'emporta. Il gagna une victoire complette. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'Auguste lui demeurérent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne, qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre ; la garnison n'osa tirer un seul coup, on la chassa à coups de fouët & de canne jusques dans le château, où le roi entra avec elle. Un seul officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu à un canon, Charles court à lui & lui arrache la méche, le commandant se jette aux genoux du roi. Trois régimens suédois furent logés à discretion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille risdales. Le comte de Steinbock fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire, qu'on avait

avait caché des trésors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui sont à Cracovie dans l'église St. Nicolas, les fit ouvrir ; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent, qui apartenaient aux églises, on en prit une partie, & Charles XII envoya même une calice d'or à une église de Suéde, ce qui aurait soulevé contre lui les Polonais catholiques si quelque chose avait pu prévaloir contre la terreur de ses armes.

On croit Charles XII mort.

Il sortait de Cracovie bien résolu de poursuivre le roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'empire, que Charles XII était mort de sa chûte. Cette fausse nouvelle cruë quelque tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déja convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de palatinats refusérent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécessaire aux rois absolus pour se faire aimer, & aux rois électifs pour se maintenir. La diéte fut bien-tôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du roi de Suéde ; mais le mouvement était déja donné à ce grand corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avait reçuë : tous les membres jurérent de demeurer fidèles à leur souverain ; tant les compagnies sont sujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même affectant encore d'être attaché au roi Auguste, vint à la diéte de Lublin : il y baisa la

main

main au roi, & ne refusa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre Auguſte. Le roi diſpenſa le cardinal de la premiére partie du ſerment, & le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diéte fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain ; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de Sapieha, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Il veut détrôner le roi Auguſte.

Mais durant ces déliberations Charles XII guéri de ſa bleſſure, renverſait tout devant lui. Toujours ferme dans le deſſein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle aſſemblée à Varſovie pour l'opoſer à celle de Lublin. Ses généraux lui repréſentaient que cette affaire pourait encore avoir des longueurs, & s'évanouïr dans les délais : que pendant ce tems les Moſcovites s'aguerriſſaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laiſſées en Livonie & en Ingrie : que les combats qui ſe donnaient ſouvent dans ces provinces entre les Suédois & les Ruſſes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin ſa préſence y ſerait peut-être bien-tôt néceſſaire. Charles auſſi inébranlable dans ſes projets, que vif dans les actions, leur répondit : „Quand je devrais reſter ici cinquante ans, je n'en „ſortirai point que je n'aye détrôné le roi de Po„logne. „

Il laiſſa l'aſſemblée de Varſovie combattre par des diſcours & par des écrits celle de Lublin, &

chercher de quoi justifier ses procédés dans les loix du royaume : loix toujours équivoques, que chaque parti interprête à son gré, & que le succès seul rend inconteſtables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suéde, il marcha contre les restes de l'armée saxonne, qu'il avait battuë à Cliſſau, & qui avait eu le tems de se rallier & de se grossir pendant que sa chûte de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses aproches, & se retirait vers la Prusse au nord-oueſt de Varsovie. La riviére de Bug était entre lui & les ennemis. Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703, dans un lieu nommé Pultesk. Le général Stenau les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suéde dans sa marche précipitée n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée saxonne s'enfuit à son aproche sans rendre de combat. Le général Stenau fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se disperſa avant d'être vaincuë. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuérent pas six cens hommes, ayant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire.

Il défait encor les Saxons.

Auguſte, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse royale, sur la Viſtule, laquelle est sous la protection des Polonais. Charles se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se

se retira & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait rassembler encore quelques soldats & où les courses des Suédois n'avaient point penétré. Cependant Charles dans tant de marches si vives, traversant des riviéres à la nage, & courant avec son infanterie montée en croupe derriére ses cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre, qu'il lui en vint de Suéde par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il portait toujours, lui était dans ces dangereuses promenandes d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé : il l'empêchait d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses généraux nommé Lieven, qui était vêtu d'un habit *) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu ; il lui ordonna de se mettre derriére lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne faisait pas réflexion, qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. Lieven connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéïr : dans le moment que durait cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant

*) On avait dans les premieres éditions donné un habit d'écarlate à cet officier ; mais le chapelain Norberg a si bien démontré, que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

une volée de canon qui venait en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au-lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absoluë, & lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singuliérement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissait, & ses négociations & ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne, car son grand-maréchal Renchild était au cœur de cet état avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers généraux, répandus au nord & à l'orient sur les frontiéres de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Russes; & Charles était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le roi de Dannemark lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque plein de prudence n'osait faire éclater son dépit de voir le roi de Suéde si près de ses états. Plus loin en tirant vers le sud-oueſt, entre les fleuves de l'Elbe & du Weſer, le duché de Brême dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suéde, rempli de fortes garnisons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'océan germanique jusqu'assez près de l'embouchure de Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscow, tout était dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entiére. Ses vaisseaux maîtres de la mer

mer baltique, étaient employés à transporter dans son païs les prisonniers faits en Pologne. La Suéde tranquile au milieu de ces grands mouvemens goûtait une paix profonde, & jouïssait de la gloire de son roi sans en porter le poids ; puisque ces troupes victorieuses étoient payées & entretenuës aux dépens des vaincus.

Il canonne les villes.

Dans ce silence général du nord devant les armes de Charles XII la ville de Dantzik osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzik, ville riche & libre, qui jouït avec Thorn & Elbing des mêmes priviléges en Pologne, que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour-à-tour par les Danois, la Suéde & quelques princes allemands, & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de Steinbock un des généraux suédois assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 Septembre.

Robel gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonniére de guerre, & envoyée en Suéde. Robel fut presenté desarmé au roi. Ce prince qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main ; lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. Mais la ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevaliers teutons & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois ; elle balança trop à donner passage aux troupes suédoises. Elle en fut plus sévérement punie que Dantzik. Charles y entra le 13 de Décembre à la tête de quatre mille hommes la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jettérent à genoux dans les ruës, & lui demandérent miséricorde. Il les fit tous desarmer, logea ses soldats chez les bourgeois : ensuite ayant mandé le magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cens soixante mille écus ; il y avait dans la ville deux cens pièces de canon & quatre cens milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi auguste.

On déclare Auguste déchû de la couronne.

A peine le cardinal avait juré à son roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'o-

& d'obéïſſance, mais accompagné de ſoldats levés dans ſes terres. Enfin, il leva le maſque, & le 14 Février 1704, il déclara au nom de l'aſſemblée, *Auguſte électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suéde, & par conſéquent celle de cette diéte était de donner au prince Jacques Sobiesky le trône du roi Jean ſon pere. Jacques Sobiesky était alors à Breslau en Siléſie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée ſon pere. Il était un jour à la chaſſe, à quelques lieuës de Breslau, avec le prince Conſtantin l'un de ſes freres : trente cavaliers ſaxons envoyés ſecrétement par le roi Auguſte, ſortent tout-à-coup d'un bois voiſin, entourent les deux princes & les enlevent ſans réſiſtance. On avait préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils furent ſur le champ conduits à Leipſick où l'on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les meſures de Charles, du cardinal & de l'aſſemblée de Varſovie.

La fortune, qui ſe joue des têtes couronnées, mit preſque dans le même tems le roi Auguſte ſur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieuës de Cracovie, ſe repoſant ſur une garde avancée, & poſtée à quelque diſtance, lorſque le général Renchild parut ſubitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le général Renchild le pourſuivit pendant quatre jours, prêt de le ſaiſir à tout moment. Le roi fuit juſqu'à Sendomir : le général ſuédois l'y ſuivit encore ; & ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du roi Auguſte traitait celui du cardinal, & en était traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. Auguſte forcé enfin d'accepter le ſecours moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez-tôt. Il courait tantôt en Saxe où ſes reſſources étaient épuiſées ; tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'oſait le ſervir. D'un autre côté le roi de Suéde victorieux & tranquile régnait en effet en Pologne.

Le comte Piper qui avait dans l'eſprit autant de politique, que ſon maître avait de grandeur dans le ſien, propoſa alors à Charles XII de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui repréſentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un royaume qui lui était déja ſoumis. Il le tentait par le titre de *défenſeur de la religion evangélique*, nom qui flatait l'ambition de Charles. Il était aiſé, diſait-il, de faire en Pologne ce que Guſtave Vaſa avait fait en Suéde, d'y établir le luthéraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la nobleſſe & du clergé. Charles fut tenté un moment ; mais la gloire était ſon idole. Il lui ſacrifia ſon intérêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte Piper, qu'il était plus flaté de donner que de gagner des royaumes : il ajouta en ſouriant : vous étiez fait pour être le miniſtre d'un prince italien.

Le prince Alexandre Sobiesky réfuſe le trône.

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruſſe royale qui apartient à la Pologne ; il portait de-là ſa vûë ſur ce qui ſe paſſait à Varſovie, & tenait en reſpect les puiſſances voiſines. Le prince Aléxandre, frere des deux

deux Sobiesky enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée, & qu'il se vangeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince Aléxandre de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frere. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince Aléxandre lui déclara, que rien ne pourait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suéde, le comte Piper, tous ses amis, & sur-tout le jeune palatin de Posnanie, Stanislas Leczinsky, le pressérent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins aprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne savaient qu'ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suéde qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince Aléxandre qui la refusait.

Fin du second Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinsky élu roi de Pologne : mort du cardinal primat : belle retraite du général Schulembourg : exploits du czar : fondation de Petersbourg : bataille de Frawenstad : Charles entre en Saxe : Paix d'Altranstad : Auguste abdique la couronne, & la céde à Stanislas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambassadeurs de tous les princes ; il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

Stanislas fait roi. Le jeune Stanislas Leczinsky, était alors député de l'assemblée de Varsovie pour aller rendre compte au roi de Suéde de plusieurs différens survenus dans le tems de l'enlévement du prince Jacques. Stanislas avait une phisionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Auguste, de l'assemblée, du cardinal primat, & des

& des intérêts différens qui divisaient la Pologne, frapa Charles. Le roi Stanislas m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suéde : *Comment pourrons-nous faire une élection si les deux princes Jacques & Constantin Sobieski sont captifs ?* & que Charles lui répondit : *Comment delivrera-t'on la république, si on ne fait pas une élection ?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le trône. Charles prolongea exprès la conférence pour mieux sonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut : qu'il n'avait jamais vû d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin Leczinsky. Il sut qu'il était plein de bravoure, endourci a la fatigue : qu'il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne : qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral avec économie, adoré de ses vassaux & le seul seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère qui avait en beaucoup de choses du raport avec le sien, le détermina entiérement. Il dit tout haut après la conférence : *voilà un homme qui sera toujours mon ami ;* & on s'aperçut bien-tôt que les mots signifiaient : voilà un homme qui sera roi.

Quand le primat de Pologne sut que Charles XII avait nommé le palatin Leczinsky à peu près comme Alexandre avait nommé Abdolomine, il accourut auprès du roi de Suéde pour tâcher de faire changer cette résolution ; il voulait faire tomber la cou-

couronne à un Lubomirsky. Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinsky, dit le conquérant ? Sire, dit le primat, il eſt trop jeune. Le roi repliqua ſéchement, *il eſt à peu près de mon âge*, tourna le dos au prélat, & auſſi-tôt envoya le comte de Hoorn ſignifier à l'aſſemblée de Varſovie, qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, & qu'il fallait élire Stanislas Leczinsky. Le comte de Hoorn arriva le ſept de Juillet ; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat fruſtré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'aſſemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avait point de part. Mais le roi de Suéde arriva lui-même *incognito* à Varſovie ; alors il fallut ſe taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point ſe trouver à l'élection, il ſe réduiſit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opoſer au vainqueur, & ne voulant pas le ſeconder.

Le ſamedi douze Juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colo, champ deſtiné pour cette cérémonie : l'évêque de Poſnanie vint préſider à l'aſſemblée à la place du cardinal primat. Il arriva ſuivi des gentils-hommes du parti. Le comte de Hoorn & deux autres officiers généraux aſſiſtaient publiquement à cette ſolemnité, comme ambaſſadeurs extraordinaires de Charles auprès de la république. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir : l'évêque de Poſnanie la finit en déclarant au nom de la diéte *Stanislas* élu roi de Pologne ; tous les bonnets ſautérent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opoſans.

Il ne servit de rien au cardinal primat, & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection : il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre homage au nouveau roi : la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suéde. Ce prince rendit au souverain qu'il venait de faire, tous les honneurs dus à un roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le roi Auguste y avait faites. Le conquérant l'investit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se débandérent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tresors qui étaient dans Léopold. Elles se rangérent en bataille dans la grande place. Là ce qui restait de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets apartenant au roi Auguste, ou à ses adhérans, les aportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu oférent desobéir ; on aporta au roi quatre cens caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle & de choses précieuses.

Ce

Ce commencement du régne de Stanislas fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandaient absolument sa présence, l'avaient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avait avec lui, sa mere, sa femme, & ses deux filles. Le cardinal primat, l'évêque de Posnanie, & quelques grands de Pologne composaient sa nouvelle cour. Elle était gardée par six mille Polonais de l'armée de la couronne, depuis peu passés à son service; mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général Hoorn, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cens Suédois. On était à Varsovie dans une tranquilité profonde, & Stanislas comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout-à-coup il aprend qu'une armée nombreuse aproche de la ville. C'était le roi Auguste, qui par un nouvel effort & par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suéde, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie n'était pas fortifiée, & les troupes polonaises qui la défendaient, peu sûres; Auguste avait des intelligences dans la ville, si Stanislas demeurait, il était perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie sous la garde des troupes polonaises, auxquelles il se fiait le plus. Il crut dans ce désordre avoir perdu sa seconde fille agée d'un an. Elle fut égarée par sa nourice: il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voisin: c'est ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la déstinée après de plus grandes vicissitudes fit depuis reine de France. Plusieurs gentils-hommes prirent des chemins différens; le nouveau roi partit lui-

même

même pour aller trouver Charles XII. aprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu souverain.

Auguste entra dans la capitale en souverain irrité & victorieux. Les habitans déja rançonnés par le roi de Suéde le furent encore davantage par Auguste. Le palais du cardinal & toutes les maisons des seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagére, c'est qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi Auguste, demanda au nom de son maître, qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'évêque & de fauteur d'un prince mis sur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avait depuis très-long-tems établi en Pologne une espèce de juriſdiction, à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, & avaient surtout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi Auguste bien aise de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se serait élevé en tout autre tems, remit le prélat polonais entre les mains du

du nonce. L'évêque, après avoir vû piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre italien, & envoyé en Saxe où il mourut. Le comte de Hoorn essuya dans le château, où il était enfermé, les feu continuel des ennemis ; enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cens Suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi Auguste dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la premiére disgrace : des recruës de Saxons, qui n'avaient point encore vû des guerres : des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre ; tous tremblaient au seul nom du roi de Suéde.

Schulembourg échape aux Suédois.

Ce conquérant accompagné du roi Stanislas alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée saxonne fuyait par-tout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à Charles. Il disait, que c'était aller à la chasse plûtôt que faire la guerre, & se plaignait de ne point achéter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au comte de Schulembourg, général très-habile, & qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, & les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie

fanterie de se retirer en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guères alors acquerir que cette espéce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie il aprend que les deux rois qu'il croyait à cinquante lieuës de lui, avaient fait ces cinquante lieuës en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins & mille cavaliers, il fallait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suéde, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemans, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, & par l'élite des généraux suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne pût être entouré. Son premier rang mit un genouil en terre, il était armé de piques & de fusils : les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espéce de rempart hérissé de piques & de bayonnettes : le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par-dessus ; & le troisiéme debout faisait feu en même tems derriére les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler : les coups de fusil, de pique & de bayonnette effarouchérent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquérent qu'en desordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit dans la

petite ville de Gurau, à trois lieuës du champ de bataille. A peine commençait-il à reſpirer dans cet endroit, que les deux rois paraiſſent tout à coup derriére lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel le général ſaxon ſauva ſon infanterie fatiguée. Les Suédois ſans ſe rebuter le pourſuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peines praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traverſé le bois que cinq heures avant la cavalerie ſuédoiſe. Au ſortir de ce bois coule la riviére de Parts au pied d'un village nommé Rutſen. Schulembourg avait envoyé en diligence raſſembler des bâteaux, il fait paſſer la riviére à ſa troupe, qui était déja diminuée de moitié. Charles arrive dans le tems que Schulembourg était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait pourſuivi ſi vivement ſon ennemi. La réputation de Schulembourg dépendait d'échaper au roi de Suéde : le roi de ſon côté croyait ſa gloire intéreſſée à prendre Schulembourg & le reſte de ſon armée : il ne perd point de tems ; il fait paſſer ſa cavalerie à un gué. Les Saxons ſe trouvaient enfermés entre cette riviére de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Siléſie, & qui eſt déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de Schulembourg paraiſſait inévitable, cependant après avoir ſacrifié peu de ſoldats, il paſſa l'Oder pendant la nuit. Il ſauva ainſi ſon armée, & Charles ne put s'empêcher de dire : aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus.

C'eſt ce même Schulembourg qui fut depuis général des Venitiens & à qui la république a érigé une ſtatuë dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que

les

les républiques qui rendent de tels honneurs, les rois ne donnent que de recompenſes.

Mais ce qui faiſait la gloire de Schulembourg n'était guères utile au roi Auguſte. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ſes ennemis ; il ſe retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déja, non ſans raiſon, pour la capitale de ſes états héréditaires.

Charles XII. voyait la Pologne ſoumiſe ; ſes généraux, à ſon exemple, venaient de battre en Courlande pluſieurs petits corps moſcovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne ſe montraient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faiſaient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuïent, & qui reparaiſſent pour fuir encore.

Par-tout où ſe trouvaient les Suédois, ils ſe croyaient ſûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjonctures Stanislas prépara ſon couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varſovie, & qui l'en avait chaſſé, l'y rapella encore aux acclamations d'une foule de nobleſſe que le ſort des armes lui attachait. Une diéte y fut convoquée, tous les obſtacles y furent aplanis ; il n'y eut que la cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il était naturel qu'elle ſe déclarât pour le roi Auguſte, qui de proteſtant s'était fait catholique pour monter ſur le trône, contre Stanislas placé ſur le même trône par le grand ennemi de la religion catholique. Clemens XI. alors pape, envoya des breſs à tous les prélats de Pologne, & ſurtout au cardinal primat, par leſquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils oſaient aſſiſter

au sacre de Stanislas, & attenter en rien contre les droits du roi Auguste.

Si ces brefs parvenaient aux évêques, qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, & que la plûpart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçuës dans Varsovie. Un franciscain reçut secrétement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm : ce prélat, très-attaché à Stanislas, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, & lui demanda, comment il avait osé se charger d'une telle piéce. Le franciscain répondit, que c'était par l'ordre de son général. Stanislas lui ordonna d'écouter desormais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suéde, par lequel il était défendu à tous ecclésiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous de peines très-griéves, de se mêler des affaires d'état. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le clergé à son avénement. Il disait, qu'il se délassait de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour romaine, & qu'on se battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres souverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronne-

ronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi, qu'il n'avait point voulu élire ; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, & était fort content : il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau roi ; & il se ménageait en même-tems avec Charles XII, Auguste, Stanislas & le pape. Il mourut peu de jours après, laissant son païs dans une confusion affreuse, & n'ayant réüssi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à la fois avec les trois rois Charles, Auguste, & Stanislas, avec sa république, & avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite ; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. Octobre 1705, dans la ville de Varsovie, malgré l'usage, où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. Stanislas Leczinsky, & sa femme Charlotta Opalinska furent sacrés roi & reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. Charles XII. vit cette cérémonie *incognito* : unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Dannemark n'osait le troubler, que le roi de Prusse recherchait son amitié, & que le roi Auguste se retirait dans ses états héréditaires,

le czar devenait de jour en jour rédoutable. Il avait faiblement secouru Auguste en Pologne ; mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Le czar s'aguerit. Il prend Narva. Grand mot de lui.

Pour lui, non seulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissait dans ses troupes : il avait de bons ingénieurs : une artillerie bien servie : beaucoup de bons officiers ; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avaient apris & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer baltique.

Fort de tous ces avantages dus à son seul génie, & de l'absence du roi de Suéde, il prit Narva d'assaut le 21. Août de l'année 1704, après un siége régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût secouruë par mer & par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage ; ils s'abandonnérent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le desordre & le massacre ; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques Moscovites, qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encor à Narva, dans l'hôtel de ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant ; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens, qui s'y rassemblérent. „Ce n'est point du sang des habitans que cette épée est „teinte, mais de celui des Moscovites, que j'ai ré„pandu pour sauver vos vies.„

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes. Il en fondait une alors

peu

peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'était la ville de Petersbourg, dont il fit depuis sa résidence, & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une isle marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande ; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette isle inculte & déserte, qui n'était qu'un amas de bouë pendant le court été de ces climats, & dans l'hyver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds : & qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cens mille hommes que le czar avait rassemblés de ses états. Les païsans du royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontiéres de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, secher des marais, élever des digues, avant de jetter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obstina à peupler un païs, qui semblait n'être pas destiné pour des hommes ; ni les inondations qui ruïnérent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cens mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y aportaient. Petersbourg était déja une ville en 1705, & son port était rempli de vaisseaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant

des

des maisons aux autres, & encourageant tous les arts, qui venaient adoucir ce climat sauvage. Sur-tout il avait rendu Petersbourg inaccessible aux efforts des ennemis : les généraux suédois, qui battaient souvent ses troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naissante. Elle était tranquile au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar en se créant ainsi de nouveaux états, tendait toujours la main au roi Auguste qui perdait les siens ; il lui persuada par le général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors ambassadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du général Schulembourg, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le nord, & en qui il mettait sa derniére espérance. Le czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de 70. mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi Auguste détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur païs aux troupes moscovites. Il fut résolu que l'armée de czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suéde à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûë que le roi Auguste renouvella l'Ordre de l'Aigle Blanc, faible ressource alors pour lui attacher quelques seigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une maniére extraordinaire. Le czar partit soudainement & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Astracan.

can. A peine était-il parti que le roi Auguſte ordonna que Patkul fût arrêté à Dreſde. Toute l'Europe fut ſurpriſe qu'il oſât, contre le droit des gens & en aparence contre ſes intérêts, mettre en priſon l'ambaſſadeur du ſeul prince qui le protégeait.

Voici le nœud ſecret de cet événement, ſelon ce que le maréchal de Saxe fils du roi Auguſte m'a fait l'honneur de me dire. Patkul proſcrit en Suéde pour avoir ſoutenu les priviléges de la Livonie ſa patrie, avait été général du roi Auguſte; mais ſon eſprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du général Flemming, favori du roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait paſſé au ſervice du czar, dont il était alors général & ambaſſadeur auprès d'Auguſte. C'était un eſprit pénétrant; il avait démêlé que les vûës de Flemming & du chancelier de Saxe étaient de propoſer la paix au roi de Suéde à quelque prix que ce fût. Il forma auſſi-tôt le deſſein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le czar & la Suéde. Le chancelier éventa ſon projet, & obtint qu'on ſe ſaiſit de ſa perſonne. Le roi Auguſte dit au czar que Patkul était un perfide qui les trahiſſait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien ſervi ſon nouveau maître; mais un ſervice rendu mal-à-propos eſt ſouvent puni comme une trahiſon.

Cependant d'un côté les ſoixante mille Ruſſes, diviſés en pluſieurs petits corps, brûlaient & ravageaient les terres des partiſans de Stanislas: de l'autre Schulembourg s'avançait avec ſes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diſſipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII. & Stanislas attaquérent les corps ſéparés des Moſcovites, l'un après l'autre; mais ſi vivement, qu'un

général moscovite était battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtait le vainqueur : s'il se trouvait une riviére entre les ennemis & lui, Charles XII, & ses Suédois la passaient à la nage. Un parti suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avait deux cens mille écus d'argent monnoyé : Stanislas saisit huit cens mille ducats apartenans au prince Menzikoff général moscovite. Charles à la tête de sa cavalerie fit trente lieuës en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien serait rendu. Les moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre fuyaient en desordre au-delà de Boristhène.

Les Saxons sont encor défaits.

Tandis que Charles chassait devant lui les Moscovites jusqu'au font de la Lithuanie, Schulembourg repassa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand-maréchal Renchild, qui passait pour le meilleur général de Charles XII. & que l'on apellait le Parménion de l'Alexandre du nord. Ces deux illustres généraux qui semblaient participer à la destinée de leurs maîtres, se rencontrérent assez près de Punits, dans un lieu nommé Frawenstad, territoire déja fatal aux troupes d'Auguste. Renchild n'avait que treize bataillons & vingt-deux escadrons, qui faisaient en tout près de dix mille hommes. Schulembourg en avait une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avait dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avait long-tems disciplinés, & sur lesquels on comptait comme sur des soldats aguerris. Cette bataille de Frawenstad se donna le 12. Février 1706 ; mais ce même général Schulembourg, qui avec quatre milles hommes avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suéde, succom-

succomba sous celle du général Renchild. Le combat ne dura pas un quart d'heure, les Saxons ne résistérent pas un moment, les Moscovites jettérent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois; l'épouvante fut si subite, & le désordre si grand, que les vainqueurs trouvérent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargés qu'on avait jettés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteuse; & cependant jamais général n'avait fait une si belle disposition que Schulembourg, de l'aveu de tous les officiers saxons & suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de Français: ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuse bataille de Hochsted si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avaient passé depuis au service du roi Auguste, qui en avait fait un régiment de dragons, & en avait donné le commandement à un Français de la maison de Joyeuse. Le colonel fut tué à la première, ou plûtôt à la seule charge des Suédois: le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandérent à servir Charles XII. & ils furent reçus à son service par une destinée singuliére, qui les réservait à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandérent la vie à genoux; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont il n'eût sû que faire.

Auguste se vit alors sans ressources: il ne lui restait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens moscovites, deux de Saxons, & quel-

ques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble, quand il sut que Charles XII. était enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Charles entre dans l'empire. Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était consternée, la diéte de Ratisbonne qui représente l'empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solemnelles, déclara le roi de Suéde ennemi de l'empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée; cela même le détermina à venir plûtôt en Allemagne.

A son aproche les villages furent déserts, les habitans fuïaient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Coppenhague: il fit afficher par-tout, qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux & qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutsen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: „J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, „Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi „glorieuse.„

Il est le maître en Saxe. De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les registres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir; il la taxa à six cens vingt-

vingt-cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat suédois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biére, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainsi réglées le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'aurait point sa paye. De plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégât. Ils avaient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sevère vivaient les troupes de Charles XII, qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, & le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observérent en Saxe : & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradictions qui seraient impossibles à concilier, si l'on ne savait combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits ; & que les vaincus ne prissent les plus legéres lésions pour des brigandages barbares. Un jour le roi se promenant à cheval près de Leipsic, un païsan saxon vint se jetter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. Est-il vrai, dit-il, d'un visage sevère, que

vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de sa main au païsan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipsic se tint comme à l'ordinaire : Les marchands y vinrent avec une sûreté entiére : on ne vit pas un soldat suédois dans la foire ; on eut dit que l'armée du roi de Suéde n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du païs. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquilité aussi profonde que dans Stockolm.

Le roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume & de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII, pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'Imhof d'aller porter la lettre conjointement avec monsieur Fingsten référendaire du conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins-pouvoirs & son blanc signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes.* Il était reduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moscovites, il craignait avec raison que le dangereux allié qu'il abandonnait, ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivérent de nuit au camp de Charles XII, ils eurent une audience secréte. Le roi lut la lettre. „Mes„sieurs, *dit-il aux plénipotentiaires*, vous aurez dans „un moment ma réponse.„ Il se retira aussi-tôt dans son cabinet & fit écrire ce qui suit :

Je

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. Que le roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaisse Stanislas pour légitime roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le trône, même après la mort de Stanislas.

2. Qu'il renonce à tous autres traités, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.

3. Qu'il renvoye avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, & tous les prisonniers qu'il a pu faire.

4. Qu'il me livre tous les deserteurs qui ont passé à son service, & nommément Jean Patkul, & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.

Il donna ce papier au comte Piper, le chargeant de négocier le reste avec les plénipotentiaires du roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suéde. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte Piper. Ce ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : Telle est la volonté du roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable, & traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince Menzikoff, généralissime des armées moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne dans le tems que non seulement il

ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait ; il avait avec lui quelques troupes polonaises & saxonnes qui faisaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince Menzikoff, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrit sa négociation. Il se voyait en même tems détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des généraux suédois nommé Meyerfeld, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince Menzikoff pressa le roi Auguste de donner bataille. Le roi très-embarrassé différa sous divers prétextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld ; & c'en était assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, & la perdre ; c'était creuser l'abîme où il était ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, & l'avertir de se retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général Meyerfeld crut, qu'on lui tendait un piège pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la premiére fois. Cette victoire que le roi Auguste remporta presque malgré lui fut complette : il entra triomphant au milieu de sa mauvaise fortune dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruïnée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le roi de Suéde

avec

avec l'armée moscovite. Mais ayant refléchi que Charles XII. était à la tête d'une armée suédoise, jusqu'alors invincible ; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son païs héréditaire, déja épuisée d'argent & d'hommes, serait ravagée également par les Suédois & par les Moscovites ; que l'empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir ; qu'il demeurerait sans états, sans argent, sans amis ; il conçut qu'il fallait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suéde. Cette loi ne devint que plus dure, quand Charles eut apris que le roi Auguste avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colére & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque Fingsten, l'un de ses plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. Auguste hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourait fléchir le roi de Suéde, & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maisons, & du sang qui les unissait.

Il force le roi Auguste de signer son abdication.

Ces deux princes se virent pour la premiére fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte Piper, sans aucune cérémonie. Charles XII. était en grosses bottes, ayant pour cravatte un taffetas noir qui lui serrait le col : son habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de

Narva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. Charles XII. dit au roi Auguste, qu'il ne les avait quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. Auguste sur-tout parlait avec un air de complaisance, & de satisfaction, que les princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînérent deux fois ensemble. Charles XII. affecta toujours de donner la droite au roi Auguste ; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déja beaucoup qu'un souverain fût forcé à livrer un général d'armée, un ministre public : c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur Stanislas les pierreries & les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avénement au trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. Charles exigea une lettre d'Auguste à Stanislas : le roi détrôné se le fit dire plus d'une fois ; mais Charles voulait cette lettre, & il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vûë depuis peu copiée fidèlement sur l'original que le roi Stanislas garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec Votre Majesté, cependant pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise, *& afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son desir, Nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, & vous souhaitons que*

vous

vous trouviez dans votre Patrie des sujets plus fideles, que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde Nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos sujets ne se sont apliqués qu'à avancer notre ruïne. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à des pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

A Dresde le 8. Avril 1707.

Votre Frere & Voisin, AUGUSTE, Roi.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, & qu'il fit effacer des priéres publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky : ces princes au sortir de leur prison refusérent de le voir; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le czar le redemandait hautement comme son ambassadeur; de l'autre le roi de Suéde exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul était alors enfermé dans le château de Kœnigstein en Saxe. Le roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII. & son honneur en même tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes suédoises; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigstein un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le gouverneur sachant que Patkul était très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés

pour

pour saisir le prisonnier arrivérent, & le livrérent immédiatement à quatre capitaines suédois, qui l'emmenérent d'abord au quartier général d'Altranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Il a la cruauté de faire rouër Patkul.

Charles XII. oubliant que Patkul était ambassadeur du czar, & se souvenant seulement qu'il était né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec la derniére rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, sans lui aprendre le genre du suplice. Alors cet homme qui avait bravé la mort dans tant de batailles se trouvant seul avec un prêtre, & son courage n'étant plus soutenu par la gloire, ni par la colére, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amérement des larmes dans le sein du chapelain. Il était fiancé avec une dame saxonne nommée madame d'Einsiedel, qui avait de la naissance, du mérite & de la beauté, & qu'il avait compté d'épouser à peu près dans le tems même qu'on le livra au suplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la consoler, & de l'assûrer qu'il mourait plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du suplice, & qu'il vit les rouës & les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, & se rejetta dans les bras du ministre qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un officier suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles:

„On fait savoir que l'ordre très-exprès de sa „majesté, notre seigneur très-clément, est que „cet homme, qui est traître à la patrie, soit roué „& écartelé pour réparation de ses crimes, & pour „l'exem-

„l'exemple des autres. Que chacun se donne de „garde de la trahison, & serve son roi fidèlement.„ A ces mots de *prince très-clément:* quelle clémence! dit Patkul; & à ceux de *traître à la patrie:* hélas! dit-il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize coups, & souffrit le suplice le plus long & le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean Reinold Patkul, ambassadeur & général de l'empereur de Russie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un sujet révolté contre son roi, disaient qu'il avait mérité la mort; ceux qui le regardaient comme un Livonien né dans une province, laquelle avait des privilèges à défendre, & qui se souvenaient qu'il n'était sorti de la Livonie, que pour en avoir soutenu les droits, l'apellaient le martyr de la liberté de son païs. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambassadeur du czar devait rendre sa personne sacrée. Le seul roi de Suéde élevé dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de justice, tandis que toute l'Europe condamnait sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restérent exposés sur des poteaux jusques en 1713, qu'Auguste étant remonté sur son trône, fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avait été réduit à Altranstad: on les lui aporta à Varsovie dans une cassette, en présence de Buzeval envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la cassette à ce ministre: voilà, lui dit-il simplement, les membres de Patkul, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étaient présens, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Environ ce tems-là un Livonien nommé Paikel, officier dans les troupes saxonnes, fait prisonnier

nier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockolm par arrêt du sénat : mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de suplices dans le même cas, faisait trop voir que Charles en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle, avait plus songé à se vanger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, Paikel après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du colonel Hamilton & des magistrats de la ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable ; on porta à la monnoye de Stockolm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience ; & on en fit au sénat un raport si juridique, & qui parut si important, que la reine ayeule de Charles, ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le roi informé de cette singularité, envoyât ses ordres à Stockolm.

Le roi répondit qu'il avait refuse à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le secret possible. Le roi Auguste qui en fut informé dit ; *Je ne m'étonne pas que le roi de Suéde ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut apris l'étrange paix que le roi Auguste, malgré leurs traités, avait concluë à Altranstad ; & que Patkul, son ambassadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suéde au mépris des loix des nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'em-

à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux états-généraux des provinces-unies : il appellait lâcheté & perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle Auguſte avait ſuccombé : il conjura toutes ces puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon ambaſſadeur, & pour prévenir l'affront qu'on allait faire en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées ; il les preſſa par le motif de leur honneur de ne pas s'avilir juſqu'à donner de la paix d'Altranſtad une garantie que Charles XII leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiſſance du roi de Suéde. L'empereur, l'Angleterre, & la Hollande avaient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruïneuſe : ils ne jugérent pas à propos d'irriter Charles XII par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une puiſſance qui interpoſât ſes bons offices en ſa faveur, & qui ne fît voir combien peu un ſujet doit compter ſur des rois, & combien tous les rois alors craignaient celui de Suéde.

On propoſa dans le conſeil du czar d'uſer de repreſſailles envers les officiers ſuédois, priſonniers à Moſcov. Le czar ne voulut point conſentir à une barbarie qui eût eu de ſuites ſi funeſtes : il y avait plus de Moſcovites priſonniers en Suéde, que de Suédois en Moſcovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de ſon ennemi était en Saxe ſans agir. Levenhaupt, général du roi de Suéde, qui était reſté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les paſſages dans un païs ſans forteresſes & plein de factions. Stanislas était au camp de Charles XII. L'empereur moſcovite ſaiſit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus

de

de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Leopold, où il n'y avait point de garnison suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné Auguste à Varsovie.

Désolation de la Pologne. La Pologne avait alors deux primats aussi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le primat nommé par Auguste convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar, lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suéde, obtint secrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemans. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en aportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités, & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers-généraux & aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers subalternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapés dans sa nouvelle ville de Petersbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il aprenait à ses troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchérent la diéte de Léopold de prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était : l'assemblée se contenta de ne reconnaître, ni Auguste qui avait abdiqué, ni Stanislas élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes Sapieha, celui d'Oginsky, ceux qui tenaient en secret pour le roi Auguste, les nouveaux sujets de Stanislas, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, & achevaient la ruïne de leur païs. Les troupes suédoises, commandées par Levenhaupt, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de Stanislas. Les Russes ruïnaient également amis & ennemis ; on ne voyait que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui détestaient également, & leurs deux rois, & Charles XII & le czar.

Le roi Stanislas partit d'Altranstad le 15 Juillet de l'année 1707 avec le général Renchild, seize régimens suédois, & beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu par-tout où il passa : la discipline de ses troupes, qui faisait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits : son extrême affabilité lui réünit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connuë ; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un païs que ses troupes avaient desolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses

corps d'armée, & où il devait établir des magazins. Cette retraite laissa le roi Stanislas paisible souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses états, était le comte Siniawsky, grand-général de la couronne, de la nomination du roi Auguste. Cet homme qui avait d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaissait ni Auguste, ni Stanislas ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre païs. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient, se donnérent bien-tôt à Stanislas, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le roi de Suéde recevait alors dans son camp d'Altranstad, les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le suplier de quitter les terres de l'empire, les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur ; le bruit même s'était répandu par-tout, qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche. Parmi tous ces ambassadeurs, vint le fameux Jean duc de Marlborough, de la part d'Anne, reine de la grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtisan, dans le parlement un chef de parti, dans les païs étrangers le plus habile négociateur de son siécle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des états-généraux, Mr. Fagel, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les états-généraux ayant résolu de s'o-

Le duc de Marlborough va voir Charles XII.

poser

poser à ce que le duc de Marlborough devait leur proposer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les persuadait tous. C'est ce que le lord Bolinbroke m'a confirmé.

Il soutenait avec le prince Eugène, compagnon de ses victoires, & avec Heinsius, grand pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savait que Charles était aigri contre l'empire & contre l'empereur : qu'il était sollicité secrétement par les Français ; & que si ce conquérant embrassait le parti de Louïs XIV, les alliés seraient oprimés.

Il est vrai, que Charles avait donné sa parole en 1700 de ne se mêler en rien de la guerre de Louïs XIV, contre ses alliés ; mais le duc de Marlborough ne croyait pas qu'il y eût un prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suéde. Mr. Fabrice, qui était alors auprès de Charles XII, m'a assûré que le duc de Marlborough en arrivant s'adressa secrétement, non pas au comte Piper premier ministre, mais au baron de Görtz, qui commençait à partager avec Piper la confiance du roi. Il arriva même dans le carosse de ce baron au quartier de Charles XII, & il y eut des fraideurs marquées entre lui & le chancelier Piper. Présenté en suite par Piper avec Robinson, ministre d'Angleterre, il parla au roi en Français ; il lui dit, qu'il s'estimerait heureux de pouvoir aprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était Marlborough, qui lui parlait. Je sais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une maniere trop recher-

chéo & avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante & générale, Charles XII s'exprimant en suédois & Robinson servant d'interprête. Marlborough, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les raports qui sont entre leurs plus secrétes pensées & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII une averſion naturelle pour la France; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, & vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suéde & sa seule ambition, étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince restait en Saxe, c'était pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que l'empereur ne résisterait pas, & qu'ainsi les affaires se termineraient aisément. Il laissa Charles XII à son penchant naturel; & satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la duchesse de Marlborough, sa veuve encore vivante *).

Le comte Piper justifié. Comme peu de négociations s'achevent sans argent, & qu'on voit quelquefois des ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de Marlborough n'avait

*) L'auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dattes que l'ouvrage a été retouché depuis à plusieurs reprises.

n'avait réüſſi auprès du roi de Suéde qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au comte Piper; & la mémoire de ce Suédois en eſt reſtée flétrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été poſſible à la ſource de ce bruit, j'ai ſu que Piper avait reçu un préſent médiocre de l'empereur, par les mains du comte de Wratislau, avec le conſentement du roi ſon maître, & rien du duc de Marlborough. Il eſt certain, que Charles était inflexible dans le deſſein d'aller détrôner l'empereur des Ruſſes : qu'il ne recevait alors conſeil de perſonne ; & qu'il n'avait pas beſoin des avis du comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowitz une vengeance qu'il cherchait depuis ſi long-tems.

Enfin ce qui acheve de juſtifier ce miniſtre, c'eſt l'honneur rendu long-tems après à ſa mémoire par Charles XII, qui ayant apris que Piper était mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps à Stockolm, & lui ordonna à ſes dépens des obſéques magnifiques.

Le roi, qui n'avait point encore éprouvé de revers ni même de retardement dans ſes ſuccès, croyait qu'une année lui ſuffirait pour détrôner le czar, & qu'il pourait enſuite revenir ſur ſes pas s'ériger en arbitre de l'Europe ; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de Stralheim, envoyé de Suéde à Vienne, avait eu dans un répas une querelle avec le comte de Zobor, chambellan de l'empereur; celui-ci ayant refuſé de boire à la ſanté de Charles XII, & ayant dit durement que ce prince en uſait trop mal avec ſon maître, Stralheim lui avait donné un démenti & un ſoufflet, & avait oſé après cette inſulte demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suéde avait forcé l'em-

pereur à bannir son sujet qu'il devait vanger. Charles XII ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le comte Zobor. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir ; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les loix des nations, qu'on lui livrât quinze cens malheureux Moscovites, qui ayant échapé à ses armes, avaient fui jusques sur les terres de l'empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentit à cette étrange demande ; & si l'envoyé moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisiéme & la derniére de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Siléſie, province apartenante à la maison d'Autriche, non à l'empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés & des privilèges, établis à la vérité par les traités de Westphalie ; mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Ryswyk. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Siléſie eurent plus de cent egliſes, que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité ; mais beaucoup de ces conceſſions, que leur assûrait la fortune du roi de Suéde, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des loix.

L' empereur qui fit ces conceſſions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII, s'appellait Joseph : il était fils aîné de Léopold, & frere de Charles VI, qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui réſidait alors auprès de Joseph, lui fit

fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre réligion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suéde ne m'ait pas proposé de me faire luthérien ; car s'il l'avait voulu, je ne sai pas ce que j'aurais fait.*

Le comte de Wratislau, son ambassadeur auprès de Charles XII aporta à Leipsick le traité en faveur des Siléſiens, signé de la main de son maître. Alors Charles dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur ; cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habilité des négociations ; cependant il songeait à se vanger d'elle. Il dit au comte de Wratislau, que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine Christine avait laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible : il avait même envoyé secrétement plusieurs officiers en Asie, & jusques dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces états. Il est certain, que si quelqu'un eût pu renverser l'empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'était Charles XII. Il était aussi jeune qu'Aléxandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus tempérant : & les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets qui sont traités

traités de divins, quand ils réüssissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Charles part de la Saxe. Enfin toutes les difficultés étant aplanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'empire, avoir protégé sa réligion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa maniére de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, & ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que Charles pourait aller à Moscov. Il ordonna quelques jours avant son depart à son grand-maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipsick... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le maréchal de logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant: jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui aporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres, *Route de Leipsick à Stockolm.* La plûpart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. „Monsieur „le maréchal, dit-il, je vois bien où vous vou„driez me mener; mais nous ne retournerons pas „à Stockolm si-tôt.„

L'armée était déja en marche, & passait auprès de Dresde: Charles était à la tête, courant toujours

jours selon sa coutume deux ou trois cens pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vûë : quelques officiers s'avancérent à bride abbatuë pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'alarme est en un moment dans toute l'armée : on fait halte, les généraux s'assemblent, on était déja dans la consternation ; on aprit enfin d'un Saxon qui passait, ce qu'était devenu le roi.

Son avanture avec Auguste.

L'envie lui avait pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste : il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers-généraux, on leur demanda leur nom à la barriére, Charles dit, qu'il s'apellait Carl & qu'il était Draban, chacun prit un nom supposé. Le comte Flemming les voyant passer dans la place n'eut que le tems de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille, s'était déja présenté à l'idée du ministre : il en parlait à Auguste, mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il était malade alors, & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suéde, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grace ; il conjura le roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette legére condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suéde, & s'entretenait avec Hord général suédois. Je crois, lui dit-il en souriant

riant, que votre maître ne me refusera pas. Vous ne le connaissez pas, repartit le général Hord, il vous refusera plûtôt ici que partout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au roi en termes pressans la grace du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi Auguste, & partit. Il trouva en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes ; ils lui dirent, qu'ils comptaient assiéger Dresde en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonniére. Bon, dit le roi, on n'oserait. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi Auguste tenait conseil extraordinaire à Dresde ; vous verrez, dit le baron de Stralheim, qu'ils délibérent sur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de-là Renchild étant venù trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. Je me suis fié, dit Charles, sur ma bonne fortune. J'ai vû cependant un moment qui n'était pas bien net. Flemming n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde si-tôt.

Fin du troisiéme Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe : poursuit le czar : s'enfonce dans l'Ukraine : ses pertes, sa blessure : bataille de Pultava : suites de cette bataille : Charles réduit à fuir en Turquie : sa reception en Bessarabie.

Charles partit enfin de Saxe en Septembre 1707 suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant; non seulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le comte Levenhaupt, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suéde. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar. *Etat florissant de Charles.*

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi Auguſte ſemblait avoir renonce : ſes troupes diviſées en pluſieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'aproche du roi de Suéde. Il avait recommandé lui-même à tous ſes généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales ; & il était bien obéï.

Le roi de Suéde au milieu de ſa marche victorieuſe, reçut un ambaſſadeur de la part des Turcs. L'ambaſſadeur eut ſon audience au quartier du comte Piper ; c'était toujours chez ce miniſtre que ſe faiſaient les cérémonies d'éclat. Il ſoutenait la dignité de ſon maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence ; & le roi toujours plus mal logé, plus mal ſervi, & plus ſimplement vêtu que le moindre officier de ſon armée, diſait que ſon palais était le quartier de Piper. L'ambaſſadeur turc préſenta à Charles cent ſoldats ſuédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand-ſeigneur, & que cet empereur envoyait au roi comme le préſent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté ottomane prétendit rendre homage à la gloire de Charles XII ; mais parce que le ſultan ennemi naturel des empereurs de Moſcovie & d'Allemagne, voulait ſe fortifier contr'eux de l'amitié de la Suéde & de l'alliance de la Pologne. L'ambaſſadeur complimenta Stanislas ſur ſon avénement : ainſi ce roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne, & la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le tems eût affermi ſur ſa tête cette couronne qu'une diſgrace pouvait faire tomber.

A peine Charles eut-il donné audience à l'ambaſſadeur de la porte ottomane, qu'il courut chercher

les

les Moscovites. Les troupes du czar étaient sorties de Pologne, & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce païs ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaître souvent au même endroit où ils avaient été battus ; & même de pénétrer dans le païs aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrêmité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieuës de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas, qui assisté de dix mille Suédois & de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers & domestiques ; pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, & marcha vers Grodno au milieu des glaces au mois de Janvier 1708.

Il poursuit le czar.

Il avait déja passé le Niemen, à deux lieuës de la ville ; & le czar ne savait encore rien de sa marche. A la premiére nouvelle que les Suédois arrivent, le czar sort par la porte du nord ; & Charles entre par celle qui est au midi. Le roi n'avait avec lui que six cens gardes, le reste n'avait pu le suivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il aprend le jour même par un transfuge polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cens hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné de plus de cinq lieuës. Il ne perd point de tems ; il détache quinze cens chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suéde dans la ville. Les quinze cens Moscovites arrivérent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la premiére garde suédoise sans être reconnus.

nus. Trente hommes composaient cette garde ; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cens hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bien-tôt avec le reste de ses six cens gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-tems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'orient dans le palatinat de Minsky, près des frontiéres de la Moscovie où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessérent de les suivre pendant plus de trente lieuës de chemin. Ceux qui fuyaient & ceux qui poursuivaient, faisaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver. Il y avait déja long-tems que toutes les saisons étaient devenuës égales pour les soldats de Charles, & pour ceux du czar ; la seule terreur qu'inspirait le nom du roi Charles, mettait alors de la différence entre les Russes & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, en tirant vers l'orient, ce sont de marais, des deserts, des forêts immenses ; dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres ; les païsans enfouissent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conserver ; il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour à tour de ces provisions ; mais on n'en trouvait pas toujours, & elles n'étaient pas suffisantes.

Le roi de Suéde, qui avait prévu ces extrêmités, avait fait aporter du biscuit pour la subsistance de

de son armée : rien ne l'arrêtait dans sa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ses troupes & à son bagage, il se trouva le 25 Juin 1708 devant la riviére de Bérézine, vis-à-vis Borislou-

Le czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces, il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la riviére. Charles posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vûë de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieuës au-delà vers la source de la riviére : il y fait jetter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas ; ils décampérent, & se retirérent vers le Boristhène, gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Russes.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derriére un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une riviére. Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fût arrivé ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied, il traverse la riviére & le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il allait ainsi aux ennemis, il avait ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnés qu'aucune barriére ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le

roi qui les attaquait à pied, & par la cavallerie suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme suédois, nommé Gullenstiern, qu'il aimait beaucoup, blessé & hors d'état de marcher ; il le força à prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avait donnés, celle-ci était peut-être la plus glorieuse, celle où il avait essuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une medaille où on lisait d'un côté : *Silvæ, Paludes, Aggeres, Hostes victi.* Et de l'autre ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in Orbem.*

Les Russes chassés par-tout, repassérent le Boristhène qui sépare la Pologne de leur païs. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux à Mohilou derniére ville de la Pologne, qui apartient tantôt aux Polonais, tantôt aux czars ; destinée commune aux places frontiéres.

Le czar, qui vit alors son empire, où il venait de faire naître les arts & le commerce, en proye à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hazarder quelques propositions par un gentilhomme polonais qui vint à l'armée de Suéde. Charles XII accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondait : *Je traiterai avec le czar à Moscov.* Quand on raporta au czar cette réponse hautaine : „Mon frere Charles, dit-il, prétend faire toujours „l'A-

„l'Alexandre ; mais je me flate qu'il ne trouvera „pas en moi un Darius. „

De Mohilou, place où le roi traversa le Boristhène, si vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontiéres de Pologne & de Moscovie, vous trouvez, à trente lieuës, le païs de Smolenko par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscov. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arriéregarde moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avantgarde suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 Septembre de cette année 1708 le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, & celui de Samarcande, païs des Tartares Usbeks, & patrie de Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le païs des Calmoucks s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du czar : il prétend sur eux un empire absolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le grand-seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Il les bat encore. Le roi fondit sur cette armée n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirérent. Le roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks étaient cachés ; ils parurent alors, & se jettérent entre le régiment où le roi combattait & le reste de l'armée suédoise. A l'instant & Russes & Calmoucks entourérent ce régiment & percérent jusqu'au roi. Ils tuérent deux aides de camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui : un écuyer lui en présentait un autre ; mais l'écuyer & le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jettait sur eux; il ne restait que cinq hommes auprès de Charles. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné partout, & sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel, nommé Dardof, se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment ; il arrive à tems pour dégager le roi : le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval ; & tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieuës.

Il marche en Ukraine. Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscov, environ cent de nos lieuës françaises : l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le roi

roi d'attendre que le général Levenhaupt qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes vint le joindre. Non seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'ecouta point cet avis judicieux ; mais au grand étonnement de toute l'armée il quitta le chemin de Moscov, & fit marcher au midi vers l'Ukraine païs des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce païs a environ cent de nos lieuës du midi au septentrion, & presque autant de l'orient au couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène, qui le traverse en coulant du nord-oueſt au sud-est ; la principale ville est Bathurin sur la petite riviére de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus méridionale, située par le quarante-huitième degré, est un des païs des plus fertiles du monde & des plus deserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne semaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziack, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moissons.

Déscription d'Ukraine.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre ; mais étant entourée de la Moscovie, des états du grand-seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, & par conséquent un maître dans l'un de ces trois états. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouïrent du privilège d'élire un prince sous le nom de général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur général fut nommé par la cour de Moscov.

Celui

Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie ; il avait été élevé page du Jean Casimir, & avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais, ayant été découverte, le mari le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui était du païs de l'Ukraine y retourna, & y porta Mazeppa demi-mort de fatigue & de faim. Quelques païsans le secoururent : il resta long-tems parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumiéres lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscov avec le czar, cet empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. Mazeppa répondit, que la situation de l'Ukraine, & le génie de cette nation étaient des obstacles insurmontables. Le czar qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toujours à sa colére, l'apella traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte : l'armée de Suéde qui parut bien-tôt après sur les frontiéres, lui en facilita les moyens : il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant royaume de l' Ukraine & des débris de l'empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse ; il se ligua secrétement avec le roi

roi de Suéde pour hâter la chûte du czar, & pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la riviére Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étaient immenses. L'armée suédoise marcha donc de ce côté au grand regret de tous les officiers, qui ne savaient rien du traité du roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Levenhaupt de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettait de passer l'hyver, afin que s'étant assûré de ce païs, il pût conquérir la Moscovie au printems suivant; & cependant il s'avança vers la riviére Desna qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route, étaient legers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieuës pleine de marécages. Le général Lagercron qui marchait devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'orient, à trente lieuës de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de Lagercron: on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie, & tous les chariots restérent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée exténuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna dans l'endroit où Mazeppa avait marqué le rendez-vous; mais au-lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la riviére; le roi

fut

fut étonné, mais il résolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette riviére étaient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversérent la riviére selon leur maniére accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites qui arrivait dans ce tems-là même, n'était que de huit mille hommes; il ne résista pas long-tems, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançait dans ces païs perdus, incertain de sa route & de la fidélité de Mazeppa: ce Cosaque parut enfin; mais plûtôt comme un fugitif, que comme un allié puissant. Les Moscovites avaient découvert & prévenu ses desseins. Ils étaient venus fondre sur ces Cosaques qu' ils avaient taillés en piéces: ses principaux amis pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le suplice de la rouë, ses villes étaient réduites en cendre, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au roi de Suéde saisies: à peine avait-il pu échaper avec six mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il aportait au roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences dans ce païs inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles espérait au moins que son général Levenhaupt viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ quinze mille Suédois, qui valaient mieux que cent mille Cosaques, & aporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il

Il avait déja passé le Boristhène au-dessus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieuës au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les riviéres de Pronia & de Sossa se joignent, pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Premiere disgrace de Charles. Belle action du czar.

Le général suédois, qui n'en avait pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande confiance, qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. Levenhaupt marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc les Suédois tuérent quinze cens Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du czar, on fuyait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entiérement défait. Il sentait, que le salut de ses états dépendait de cette journée, & qu'il était perdu si Levenhaupt joignait le roi de Suéde avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arriére-garde où étaient des Cosaques & des Calmoucks: *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étais assez lâche pour me retirer.* De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du prince Menzikoff & du prince Gallitsin. Levenhaupt, qui avait des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le

le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face partout : on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le général Baver amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisiéme fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jusqu'à la nuit ; enfin le nombre l'emporta, les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. Levenhaupt rallia ses troupes derriére ses chariots; les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes ; il défendit aux officiers, sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Levenhaupt s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivérent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consommé par les flâmes ; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvérent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses généraux, nommé Phlug, les attaquer encore pour la cinquiéme fois : ce général leur offrit une capitulation

tion honorable. Levenhaupt la refusa & livra un cinquiéme combat aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit survenant, Levenhaupt après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, passa la Sossa avec environ cinq mille combattans, qui lui restaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & Levenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu; mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suéde se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un païs, où il n'avait guère de ressource que son courage.

Extrémités où Charles est réduit.

Dans cette extrémité le mémorable hyver de 1709. plus terrible encore sur ces frontiéres de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles voulait braver les saisons comme il faisait ses ennemis; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombérent morts de fraid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantassins étaient sans souliers & presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient: souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais & dans des riviéres, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante, était réduite à vingt-quatre mille hom-

hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelle de la Suéde, & on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état un seul officier se plaignit. „Eh quoi! lui dit le roi, vous en„nuyez-vous d'être loin de votre femme ? si vous „êtes un vrai soldat, je vous menerai si loin que „vous pourez à peine recevoir des nouvelles de „Suéde une fois en trois ans.„

Le marquis de Brancas, depuis ambassadeur en Suéde, m'a conté qu'un soldat osa présenter au roi avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tont entier, & dit ensuite fraidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire suporter à l'armée suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockolm ; elles lui aprirent la mort de la duchesse de Holstein sa sœur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708, dans la vingt-septiéme année de son âge. C'était une princesse aussi douce & aussi compatissante que son frere était impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendresse; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus sensible.

Il aprit aussi qu'on avait levé des troupes & de l'argent en exécution de ses ordres ; mais rien ne

ne pouvait arriver jusqu'à son camp, puisqu'entre lui & Stockolm, il y avait près de cinq cens lieuës à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le czar aussi agissant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des confédérés de Pologne, réünis contre Stanislas, sous le général Siniawski, s'avanca bien-tôt dans l'Ukraine au milieu de ce rude hyver pour faire tête au roi de Suéde. Là il continua dans la politique d'affaiblir son ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée suédoise périrait entiérement à la longue, puisqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le fraid fût bien excessif, puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats, & quelques désavantages, le roi vit au moi d'Avril qu'il ne lui restait plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa seul, ce prince des Cosaques, les faisait subsister; sans ce secours l'armée eût péri de faim & de misére. Le czar dans cette conjoncture fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidéle à son nouvel allié, soit que le suplice affreux de la rouë, dont avaient péri ses amis, le fit craindre pour lui-même, soit qu'il voulût les vanger.

Charles avec ses dix-huit mille Suédois, n'avait perdu ni le dessein, ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscov. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava; sur la riviére Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieuës du Boristhène; ce terrain est celui des Zaporaviens le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est *Peuple singulier.*

un ramas d'anciens Russes, Polonais & Tartares faisant tous profession d'une espéce de christianisme & d'un brigandage semblable à celui des Flibustiers. Ils élisent un chef qu'ils deposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieuës à la ronde, & les élévent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne, l'hiver ils couchent dans des granges spatieuses, qui contiennent quatre ou cinq cens hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que Charles XII. la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner soixante mille florins dans l'espérance qu'ils prendraient son parti; ils prirent son argent & se declarérent pour Charles XII. par les soins de Mazeppa; mais ils servirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas, il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On présenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point yvres; car c'est par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée, ils y firent paraître leur adresse à tirer avec de longues carabines, car étant montés sur le revers ils tuaient à la distance de six cens pas les ennemis, qu'ils choisissaient. Charles ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le kam de la petite Tartarie. Il assiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui joints à ces dix huit mille Suédois faisaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée delabrée manquant de tout. Le

czar

czar avait fait de Pultava un magazin. Si le roi le prenait, il se rouvrait le chemin de Moscov, & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait encore de Suéde, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siége avec ardeur. Mazeppa, qui avait des intelligences dans la ville, l'assûra qu'il en serait bien-tôt le maître : l'espérance renaissait dans l'armée. Les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs miséres.

Le roi s'aperçut dès le commencement du siége, qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jetta du secours dans la ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisait des sorties & quelquefois avec succès, on fit jouer une mine ; mais ce qui rendait la ville imprénable, c'était l'aproche du czar qui s'avançait avec soixante & dix mille combattans. Charles XII. alla les reconnaître le 27. Mai, jour de sa naissance, & bâtit un de leurs detachemens ; mais comme il retournait à son camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du prince était tout sanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visi-

térent sa playe ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nomme Neuman, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe au roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le roi, taillez hardiment, ne craignez rien; il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Charles est enfin vaincu à Pultava.

Dans le tems même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui aprendre, que toute l'armée ennemie s'avançait sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles blessé & incapable d'agir, se voyait entre le Boristhène & la riviére, qui passe à Pultava, dans un païs desert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point de conseil de guerre, comme tant de rélations l'ont debité ; mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le velt-maréchal Renchild dans sa tente, & lui ordonna sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le czar le lendemain. Renchild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte Piper, avec qui il était fort mal depuis long-tems, comme il arrive souvent entre le ministre & le général. Piper lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit le général fraidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte Piper fut entre dans la tente : Renchild ne vous a-t'il rien apris, lui dit le roi ? Rien, répondit Piper : Eh bien, je vous aprends donc,

reprit

reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si desespérée; mais il savait bien qu'on ne faisait jamais changer son maître d'idée; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709, que se donna cette bataille décisive de Pultava entre les deux plus singuliers monarques, qui fussent alors dans le monde : Charles XII. illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des états : l'autre d'avoir civilisé les siens : Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire : Alexiowits ne fuyant point le péril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le monarque suédois libéral par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë : celui-là d'une sobrieté & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son païs, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abregé ses jours. Charles avait le titre *d'Invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déja donné à Pierre Alexiowits le nom de *Grand* qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu, où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suéde au Sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derriére lui à environ un mille, & la riviére de

de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la riviére à une lieuë de Pultava, du côté de l'occident, & commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurérent au bagage. De sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt & un mille hommes, dont il avait environ seize mille Suédois.

Les généraux, Renchild, Roos, Levenhaupt, Slipenbak, Hoorn, Sparre, Hamilton, le prince de Wirtemberg, parent du roi, & quelques autres dont la plûpart avaient vu la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats, tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite ; le prince Menzikoff, & le comte Gollowin l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le général Slipenbak à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc.

Les

Les escadrons moscovites furent rompus & enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier, son chapeau fut percé d'une balle de mousquet, Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui, les Suédois criérent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée, il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc tandis qu'il les attaquerait de front ; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, & ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui n'étant point soutenuë par le détachement de Creuts, fut rompuë à son tour. Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise, & l'infanterie russienne débouchant de ses lignes venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava & les Suédois ; le prince Menzikoff exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son maître ; non seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise, & les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'envelopa & le tailla en piéces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dût son salut : si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire du Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes, & s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieuë de l'armée ennemie ; & le roi

aidé de son velt-maréchal Renchild, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux aîles. Le czar disposait son armée de même ; il avait l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major-général, & semblait obéir au général Cscermetoff. Mais il allait comme empereur de rang en rang monté sur un cheval turc, qui était un présent du grand-seigneur, exhortant les capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premiéres volées du canon moscovite emporta les deux chevaux de son brancard, il en fit atteler deux autres : une seconde volée mit le brancard en piéces, & renversa le roi. De vingt-quatre drabans qui se relayaient pour le porter vingt & un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlérent, & le canon ennemi continuant à les écraser, la premiére ligne se replia sur la seconde, & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette derniére action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise, tant les choses étaient changées.

Tous les écrivains suédois disent, qu'ils auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes ; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner & une plus grande encore de s'enfermer dans ces païs perdus malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII, par le nombre d'hom-

d'hommes & par les ressources, qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déja le prince de Wirtemberg, le général Renchild & plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confusion, à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper avec quelques officiers de la chancellerie, étaient sortis de ce camp, & ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi ; ils couraient de côté & d'autre dans la plaine. Un major nommé Bere s'offrit de les conduire au bagage ; mais les nuages de poussiére & de fumée, qui couvraient la campagne & l'égarement d'esprit, naturel dans cette desolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir & ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowsky, colonel de la garde suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme, qui dans toutes les occurences de sa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ & bien, & avec bonheur. Il fit signe à deux drabans qui prirent le roi par-dessous les bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cens cavaliers auprès de la personne du roi : les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de

simples cavaliers ; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régimens moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieuë jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant & poursuivi eut son cheval tué sous lui ; le colonel Gieta blessé & perdant tout son sang lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur ; mais il fallait fuir plus loin ; on trouva dans le bagage le carosse du comte Piper, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockolm. On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper ? Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général Renchild, & le duc de Wirtemberg ? ajouta-t'il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowsky. *Prisonniers chez des Russes ! reprit Charles en haussant les épaules ; allons donc, allons plûtôt chez les Turcs.* On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu & blessé.

Il fuit chez les Turcs. Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvérent six millions en espéces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois

ou

ou Cosaques furent tués dans la bataille, environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant Suédois & Polonais, que Cosaques, qui fuyaient vers le Boristhène, sous la conduite du général Levenhaupt. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives, le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le caroſſe, où il était, rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenuës plus insuportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet, il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Levenhaupt venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joye mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi aprochait, on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni tems pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, & ce roi vaincu était Charles XII. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, & qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Boristhène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa playe supurait, il avait la fiévre ; & on a remarqué que la plûpart des hommes les plus intrépides perdent dans

la fiévre de la supuration cet instinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. Charles n'était plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assûré, & qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaise calêche qu'on avait amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bâteau ; le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bâteau. Mullern, chancelier du roi, & le comte Poniatowsky, homme plus que jamais nécessaire au roi, par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgraces, passérent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cens cavaliers & un très-grand nombre de Polonais & de Cosaques se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazardérent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistait au courant & rompait les vagues ; mais tous ceux qui s'écartérent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquérent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Son armée prisonniere.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'aprochait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts, dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue & de faim, montraient assez au prince Menzikoff la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général suédois un trompéte

péte pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent auſſi-tôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour ſeize mille ſoldats du roi Charles euſſent attaqué toutes les forces de l'empire moſcovite, & euſſent péri juſqu'au dernier plûtôt que de ſe rendre ; mais après une bataille perduë, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoutenu par aucune eſpérance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel Troutfetre, qui voyant aprocher les Moſcovites s'ébranla avec un bataillon ſuédois pour les charger, eſpérant entraîner le reſte des troupes. Mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entiére fut faite priſonniére de guerre. Quelques ſoldats deſeſpérés de tomber entre les mains des Moſcovites ſe précipitérent dans le Boriſthène. Deux officiers du régiment de ce brave Troutfetre s'entretuérent, le reſte fut fait eſclave. Ils defilérent tous en préſence du prince Menzikoff, mettant les armes à ſes pieds, comme trente mille Moſcovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suéde à Narva. Mais au-lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces priſonniers Moſcovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent diſperſés depuis dans les états du czar ; mais particuliérement en Sibérie, vaſte province de la grande Tartarie, qui du côté de l'orient s'étend juſqu'aux frontiéres de l'empire chinois. Dans ce païs barbare, où

l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercérent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignérent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connuës qu'on y envoyait des enfans de Moscov.

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suéde, fut long-tems enfermé à Petersbourg. Le czar était persuadé, comme le reste de l'Europe que ce ministre avait vendu son maître au duc de Marlborough, & avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suéde qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu sécouru par sa famille qui vivait à Stockolm dans l'opulence, & plaint inutilement par son roi qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'empereur moscovite pénétré d'une joye qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, & demandait à tout moment, où est donc mon frere Charles ?

Il fit aux généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Renchild à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille ? Renchild répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquaït à personne ; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, savoir dix-huit mille Suédois, & le reste Cosaques. Le czar parut surpris, & demanda, comment ils avaient pu hazarder de pénétrer dans un païs si reculé, & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde ? Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général suédois ; mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître sans jamais y contredire. Le czar se tourna, à cette réponse, vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui ; „Ah ! dit-il, voilà comme il faut servir son „souverain. Alors prenant un verre de vin, à „la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de „la guerre.„ Renchild lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre ? Vous, messieurs les généraux suédois, reprit le czar. „Votre majesté est donc bien ingrate, reprit le „comte, d'avoir tant maltraité ses maîtres ! „ Le czar après le repas fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, & les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité, & de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même prince qui traita si bien les généraux suédois fit rouër tous les Cosaques qui tombérent dans ses mains. *Granzeur du czar.*

Cependant cette armée suédoise sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misére ; l'autre moitié était esclave ou massacrée. Charles XII. avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calêche, ayant à son côté le major-général Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un desert, où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins ; tout y manquait jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de Juillet : le païs est situé au quarante-septième degré : le sable aride du desert rendait la chaleur du soleil plus insuportable ; les chevaux tombaient, les hommes étaient prêts de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit ; on remplit des outres de cette eau qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suéde. Après cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces païs que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de-là au Boristhène, & tombe avec lui dans la mer noire.

Charles à Bender. Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakov, frontiére de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étaient inconnus, refusérent de les passer à Oczakov, sans un ordre de Mehemet

met Pacha gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le passage ; ce Turc incertain de ce qu'il devait faire dans un païs où une fausse demarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du seraskier de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes qui avaient pris l'armée du roi prisonniere avaient passé le Boristhène, & aprochaient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakov envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques uns allérent à l'autre bord dans une petite nacelle se saisir de quelques bateaux, & les amenérent à leur rivage : ce fut leur salut ; car les patrons des barques turques craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même tems la réponse favorable de seraskier de Bender arrivait aussi, & le roi eut la douleur de voir cinq cens hommes de sa suite saisis par ses ennemis dont il entendait les bravades insultantes. Le pacha de Oczakov lui demanda par un interprête pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq cens hommes, & le suplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-seigneur. Charles le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même-tems seraskier, titre qui répond à celui de géné-

général, & pacha de la province, qui signifie gouverneur & intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi ; & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender ; car tel est l'usage des Turcs, non seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence ; mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la porte ottomane. Charles séjourne près de Bender : ses occupations : ses intrigues à la porte, ses desseins : Auguste remonte sur son trône : le roi de Dannemark fait une descente en Suéde : tous les autres états de Charles sont attaqués : le czar triomphe dans Moscov : affaire du Pruth : histoire de la czarine, païsanne devenuë impératrice.

Achmet III, gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703 sur le trône à la place de son frere Mouſtapha, par une revolution ſemblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de Jacques II à ſon gendre Guillaume. Mouſtapha gouverné par ſon muphti, que les Turcs abhoraient, ſouleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, ſe joignit à eux. Il fut pris, dépoſé en cérémonie, & ſon frere tiré du ſérail pour devenir ſultan, ſans qu'il y eût preſque une goute de ſang repanduë. Achmet renferma le ſultan dépoſé dans le ſérail de Conſtantinople, où il vêcut

encore quelques années au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort des ſes princes ſuivre toujours leur détrônement.

Le nouveau ſultan, pour toute récompenſe d'une couronne qu'il devait aux miniſtres, aux généraux, aux officiers des janiſſaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit ſon trône du moins pour quelques années. Il s'apliqua depuis à amaſſer des treſors : c'eſt le premier des Ottomans, qui ait oſé altérer un peu la monnoye & établir de nouveaux impôts ; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un ſoulevement. Car la rapacité & la tyrannie du grand-ſeigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les officiers de l'empire, qui, tels qu'ils ſoient, ſont eſclaves domeſtiques du ſultan; mais le reſte des Muſulmans vit dans une ſécurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suéde vint chercher un azyle. Il lui écrivit dès qu'il fut ſur ſes terres ; la lettre eſt du 13 Juillet 1709, il en courut pluſieurs copies différentes, qui toutes paſſent aujourd'hui pour infidéles; mais de toutes celles que j'ai vû il n'en eſt aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fût plus conforme à ſon courage qu'à ſa ſituation. Le ſultan ne lui fit réponſe que vers la fin de Septembre. La fierté de la porte ottomane fit ſentir à Charles XII la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc, & un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu, & fugitif. Au reſte, toutes ces lettres, que les

rois

rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités, qui ne font connaître ni le caractère des souverains ni leurs affaires.

Charles XII en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'empire ottoman contre ses ennemis. Il se flatait de ramener la Pologne sous le joug & de soumettre la Russie ; il avait un envoyé à Constantinople, mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le comte de Poniatovsky, lequel alla à Constantinople sans mission & se rendit bientôt nécessaire au roi, agréable à la porte, & enfin dangereux aux grands-visirs même *).

Intrigues du sérail.

Un de ceux qui secondérent plus adroitement ses desseins fut le médecin Fonseca Portugais Juif, établi à Constantinople, homme savant & délié, capable d'affaires, & le seul philosophe peut-être de sa nation : sa profession lui procurait des entrées à la porte ottomanne, & souvent la confiance des visirs. Je l'ai fort connu à Paris, il m'a confirmé toutes les particularités, que je vais raconter. Le C. de Poniatovsky m'a dit lui même & m'a écrit, qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la sultane Valide mere de l'empereur régnant autrefois mal traitée par son fils, mais qui commençait à prendre du credit dans le sérail. Une Juive, qui approchait souvent de cette princesse, ne cessait de lui raconter les exploits du roi de Suéde, & la charmait par ses recits. La sultane par une secréte inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires

*) C'est de lui dont je tiens non seulement les remarques, qui ont été imprimées & dont le chapelain Norberg a fait usage, mais encore beaucoup d'autres manuscrits concernant cette histoire.

res même sans les avoir vûs, prenait hautement dans le sérail le parti de ce prince ; elle ne l'apellait que son lion. *Quand voulez-vous donc*, disait-elle quelquefois au sultan son fils, *aider mon lion à devorer ce czar ?* Elle passa même par-dessus les loix austères du sérail au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au comte Poniatovsky, entre les mains duquel elles sont encore au tems qu'on écrit cette histoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender par le desert qui s'apellait autrefois la solitude des Gétes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvait rendre son voyage plus agréable. Beaucoup de Polonais, de Suédois, de Cosaques echapés les uns après les autres des mains des Moscovites, venaient par différens chemins grossir sa suite sur la route. Il avait avec lui dix-huit cens hommes, quand il se trouva à Bender : tout ce monde était nouri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du grand-seigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au-lieu de demeurer dans la ville. Le seraskier Jussuf Pacha lui fit dresser une tente magnifique, & on en fournit à tous les seigneurs de sa suite. Quelque tems après le prince se fit bâtir une maison dans cet endroit : ses officiers en firent autant à son exemple : les soldats dressérent des baraques ; de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carrié ; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires ; toujours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouait quelquefois aux échecs : si les petites choses

ſes peignent les hommes, il eſt permis de raporter, qu'il faiſait toujours marcher le roi à ce jeu, il s'en ſervait plus que des autres piéces, & par-là il perdait toutes les parties.

Il ſe trouvait à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un prince vaincu & fugitif; car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, & les cinq cens écus par jour, qu'il recevoit de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, & il empruntait des marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le ſérail, à acheter la faveur des Viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profuſion parmi ſes officiers & les janiſſaires qui lui ſervaient de gardes à Bender. Grothuſen, ſon favori & tréſorier, était le diſpenſateur de ſes libéralités: c'était un homme qui contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimait autant à donner que ſon maître. Il lui aporta un jour une compte de ſoixante mille écus, en deux lignes: dix mille écus donnés aux Suédois & aux janiſſaires par les ordres généreux de ſa majeſté, & le reſte mangé par moi. „Voilà comme j'aime que „mes amis me rendent leurs comptes, dit ce prince: „Mullern me fait lire des pages entiéres pour des „ſommes de dix mille francs. J'aime mieux le ſtile „laconique de Grothuſen.„ Un de ſes vieux officiers ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa majeſté donnait tout à Grothuſen: „Je „ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à ceux „qui ſavent en faire uſage.„ Cette généroſité le réduiſit ſouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ſes libéralités eût été auſſi honorable, & plus utile; mais c'était le défaut de ce prince, de pouſſer à l'exces toutes les vertus.

Magnificence du ſultan envers Charles.

Occupations de Charles chez les Turcs.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule, tous le respectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister deux fois par jour aux prières publiques, leur faisaient dire : *C'est un vrai Musulman.* Ils brulaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron Fabrice, gentil-homme du duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gayeté, & ce tour aisé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avait lû tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de Pierre Corneille, celles de Racine, & les ouvrages de Despreaux. Le roi prit nul goût aux satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures piéces ; mais il aimait fort ses autres écrits. Quant on lui lut ce trait de la satyre huitiéme, où l'auteur traite Alexandre de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaises, Mithridate était celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu & respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à Mr. Fabrice les endroits qui le frapaient ; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender Mr. Desaleurs, ambassadeur de France à la porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit

pondit à cet ambaſſadeur en latin ; & ſur ce que Deſaleurs proteſta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi plûtôt que de parler français, fit venir un interprête.

Telles étaient les occupations de Charles XII à Bender, où il attendait qu'une armée de Turcs vînt à ſon ſecours. Son envoyé préſentait des mémoires en ſon nom au grand-viſir, & Poniatovsky les ſoutenait par le crédit, qu'il ſavait ſe donner. L'inſinuation réüſſit partout : il ne paraiſſait vêtu, qu'à la turque, il ſe procurait toutes les entrées. Le grand-ſeigneur lui fit préſent d'une bourſe de mille ducats, & le grand-viſir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le menerai à Moſcov, à la tête de deux cens mille hommes.* Ce grand-viſir s'appellait Chourlouli Ali Pacha ; il était fils d'un païſan du village de Chourlou. Ce n'eſt point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction, on n'y connait point la nobleſſe ſoit celle à laquelle les emplois ſont attachés, ſoit celle qui ne conſiſte que dans des titres. Les ſervices ſeuls ſont cenſés tout faire, c'eſt l'uſage de preſque tout l'orient, uſage très-naturel & très-bon, ſi les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite ; mais les viſirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une eſclave favorite.

Ses eſpérances toujours trompées en Turquie.

Le premier-miniſtre changea bien-tôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, & le czar pouvait donner de l'argent, il en donna, & ce fut de celui-même de Charles XII, qu'il ſe ſervit. La caiſſe militaire priſe à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut plus alors queſtion de faire la guerre aux Ruſſes. Le crédit du czar fut tout puiſſant à la porte, elle accorda à ſon en-

voyé des honneurs dont les ministres moscovites n'avaient point encore joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un sérail, c'est-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les ministres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général Mazeppa, comme Charles XII s'était fait livrer le malheureux Patkul. Chourlouly Ali-Pacha ne savait plus rien refuser à un prince qui demandait, en donnant des millions : ainsi ce même grand-visir, qui auparavant avait promis solemnellement de mener le roi de Suéde en Moscovie avec deux cens mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général Mazeppa. Charles fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le visir eût poussé l'affaire, si Mazeppa âgé de soixante & dix ans, ne fût mort préciséément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du roi augmentérent, quand il aprit que Tolstoy, devenu l'ambassadeur du czar à la porte, était publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava, & qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'ambassadeur moscovite disait même hautement, que les troupes musulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'assûrer du roi, que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand-visir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à desespérer. Lui seul tint ferme & ne parut pas abattu un moment ; il crut que le sultan ignorait les intrigues de Chourlouly Ali, son grand-visir : il résolut de les lui aprendre, & Poniatovsky se chargea de

de cette commission hardie. Le grand-seigneur va tous les vendredis à la mosquée entouré de ses Solaks, espéces de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes, qu'elles dérobent le sultan à la vûë du peuple. Quand on a quelque placet à présenter au grand-seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, & on leve en haut le placet. Quelquefois le sultan daigne le prendre lui-même ; mais le plus souvent il ordonne à un aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les placets au sortir de la mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de mémoires inutiles, & de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour. On se hazarde encore moins à présenter des mémoires contre les ministres, à qui pour l'ordinaire le sultan les renvoye sans le lire. Poniatovsky n'avait que cette voye pour faire passer jusqu'au grand-seigneur les plaintes du roi de Suéde. Il dressa un mémoire accablant contre le grand-visir. Mr. de Fériol, alors ambassadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelque argent à un Grec pour le présenter. Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand-seigneur, leva le papier si haut, si long-tems, & fit tant de bruit, que le sultan l'aperçut, & prit lui-même le mémoire.

Réduit à faire présenter des placets au sultan.

On se servit, plusieurs fois de cette voye pour présenter au sultan des mémoires contre ses visirs : un Suédois nommé Leloing, en donna encore un autre bien-tôt après. Charles XII dans l'empire des Turcs était reduit à employer les ressources d'un sujet oprimé.

Quelques jours après, le sultan envoya au roi de Suéde pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un qui avait porté sa hautesse,

était couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierreries avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçûë en termes généraux & qui faisait soupçonner que le ministre n'avait rien fait que du consentement du sultan. Chourlouly, qui savait dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rares au roi. Charles dit fiérement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, & dites-lui que je ne reçoit point de présens de mes ennemis.*

Mr. Poniatovsky ayant déja osé faire présenter un mémoire contre le grand-visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce visir déplaisait à la sultane mere, que le kislar aga, chef des eunuques noirs, & l'aga des janissaires le haïssaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante de voir un chrétien, un Polonais, un agent sans caractère d'un roi suédois réfugié chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la *porte* contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus était utile & agréable à son maître. Poniatovsky n'eût jamais réüssi, & l'idée seule du projet lui eût coûté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-visir Chourlourly.

Etranges visirs.

Le sultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716 à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turcs par le prince Eugène de Savoye. Son nom était Coumourgi Ali-Pacha. Sa naissance n'était guère différente de celle de Chourlouly : il était fils d'un porteur de charbon, comme Coumourgi le signifie, car Coumour veut dire charbon en Turc. L'empereur Achmet II, oncle d'Achmet III, ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrianople Coumour-

mourgi encore enfant, dont l'extrême beauté le frapa, le fit conduire dans son sérail. Il plut à Moustapha, fils aîné & successeur de Mahomet. Achmet III en fit son favori. Il n'avait alors que la charge de selictar aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-visir : mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suéde ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de Charles, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs ministres ; mais en cette occasion, il servait le roi Charles XII sans le vouloir ; il s'unit avec la sultane Valide & les grands officiers de la porte, pour faire tomber Chourlouly qu'ils haïssaient tous. Ce vieux ministre qui avait long-tems & bien servi son maître, fut la victime du caprice d'un enfant, & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses : on lui ôta sa femme, qui était fille du dernier sultan Moustapha ; & il fut réléguée à Caffa, autrefois Théodosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul, c'est-à-dire le sceau de l'empire, à Numan Couprougly, petit-fils du grand Couprougly qui prit Candie. Ce nouveau visir était tel que les chrétiens mal-instruits ont peine à se figurer un Turc, homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la loi, il opposait souvent la justice aux volontés du sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitait d'injuste & d'inutile ; mais le même attachement à sa loi qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de Suéde. Il disait à son maître : „La loi te dé-
„fend d'attaquer le czar qui ne t'a point offensé ;
„mais elle t'ordonne de secourir le roi de Suéde
„qui

„qui est malheureux chez toi.„ Il fit tenir à ce prince huit cens bourses, une bourse vaut cinq cens écus, & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses états par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux français, qui étaient alors au port de Constantinople, & que Mr. de Fériol, ambassadeur de France à la porte, offrait à Charles pour le transporter à Marseille. Le comte Poniatovski négotia plus que jamais avec ce ministre, & acquit dans les négotiations une superiorité que l'or des Moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négotiateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques qui devait lui donner du poison dans du caffé ; le crime fut decouvert avant l'exécution ; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole que l'on porta au grand-seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan & condamné aux galeres, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles douze toujours persuadé que tôt ou tard il réüssirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses états ; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait si long-tems mépriſé : ses émissaires insinuaient sans cesse que Pierre Alexiowits voulait se rendre maître de la navigation de la mer noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ces représentations animaient la porte, tantôt les ministres russes les rendaient sans effet.

Tandis-

Tandisque Charles douze faisait ainsi dépendre sa destinée des volontés des visirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une puissance étrangere, qu'il faisait présenter des placets au sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un desert, tous ses ennemis reveillés attaquaient ses états.

Révolution en Pologne.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi Auguste y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix d'Altranstad, & accusant publiquement de brigandage & de barbarie Charles XII, qu'il ne craignait plus. Il mit en prison Fingsten & Imhof ses plénipotentiaires qui avaient signé son abdication, comme s'ils avaient en cela passé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes saxonnes qui avaient été le prétexte de son détrônement, le ramenérent à Varsovie, accompagné de la plûpart des palatins polonais, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes sermens à Stanislas, & revenaient en faire de nouveaux à Auguste. Siniawsky même rentra dans son parti, & perdant l'idée de se faire roi, se contenta de rester grand-général de la couronne. Flemming son premier-ministre, qui avait été obligé de quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré avec Patkul, contribua alors par son adresse à ramener à son maître une grande partie de la noblesse polonaise.

Le pape releva ses peuples du serment de fidélité qu'ils avaient fait à Stanislas. Cette démarche du saint pere faite à propos, & appuyée des forces d'Auguste, fut d'un assez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de contester alors aux premiers pontifes le droit chimérique de se mêler

du temporel des rois. Chacun retournait volontiers sous la domination d'Auguste, & recevait sans répugnance une absolution inutile que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme nécessaire.

La puissance de Charles & la grandeur de la Suéde touchérent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis longtems avec crainte & avec envie la domination suédoise s'étendant loin de ses bornes naturelles au-delà de la mer baltique, depuis la Duna jusqu'à l'Elbe. La chûte de Charles & son absence réveillérent les intérêts, & les jalousies de tous ces princes assoupies long-tems par des traités, & par l'impuissance de les rompre.

Le czar plus puissant qu'eux tous ensemble, profitant d'abord de sa victoire, prit Vibourg & toute la Carelie, inonda la Finlande de troupes, mit le siège devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider Auguste à remonter sur le trône. Cet empereur était alors ce que Charles avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du nord; mais il ne consultait que ses intérêts, au lieu que Charles n'avait jamais écouté que ses idées de vengeance & de gloire. Le monarque suédois avait secouru ses alliés, & accablé ses ennemis sans exiger le moindre fruit de ses victoires: le czar se conduisant plus en prince, & moins en héros, ne voulut secourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie; & que cette province pour laquelle Auguste avait allumé la guerre, resterait aux Moscovites pour toujours.

Le roi de Dannemarck oubliant le traité de Travendal, comme Auguste celui d'Altranstad, songea dès

dès lors à se rendre maître des duchés des Holstein & de Brême, sur lesquels il renouvella ses prétentions. Le roi de Prusse avait d'anciens droits sur la Poméranie suédoise, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suéde possedât encore Visimar, la plus belle ville du duché : ce prince devait épouser une nièce de l'empereur moscovite ; & le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. George electeur de Hanover, cherchait de son côté à s'enrichir des dépouilles de Charles. L'évêque de Munster aurait bien voulu faire aussi valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois defendaient la Poméranie & les autres païs que Charles possédait en Allemagne : c'était-là que la guerre allait se porter. Cet orege alarma l'empereur & ses alliés. C'est une loi de l'empire que quiconque attaque une de ses provinces, est réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avait encore un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réserve du czar, étaient réünis alors contre Louis XIV dont la puissance avait été quelque tems aussi redoutable à l'empire que celle de Charles.

L'Allemagne s'était trouvée au commencement du siècle pressée du midi au nord, entre les armées de la France & de la Suéde. Les Français avaient passé le Danube, & les Suédois l'Oder : si leurs forces, alors victorieuses s'étaient jointes, l'empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suéde, avait aussi humilié la France : toutefois la Suéde avait encore des ressources, & Louïs XIV faisait la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie, & le duché

de Brême devenaient le théatre de la guerre, il était à craindre que l'empire n'en souffrît ; & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre Louïs XIV. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes d'Allemagne, Anne reine d'Angleterre, les états-généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haye, sur la fin de l'année 1709 un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces puissances, que la guerre contre les Suédois ne se ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne ; & que les ennemis de Charles XII pouraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne & le czar accédérent eux-mêmes à ce traité, ils y firent inférer un article aussi extraordinaire que le traité même ; ce fit que les douze mille Suédois, qui étaient en Poméranie, n'en pouraient sortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour assûrer l'exécution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper sur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté singuliére qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux même qui devaient la soudoyer, avaient pour la plûpart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre qu'on prétendait écarter ; le traité portait qu'elle serait composée des troupes de l'empereur, du roi de Prusse, de l'electeur de Hanover, du landgrave de Hesse, de l'évêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnérent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda ; & tous les princes du nord qui avaient des intérêts à demêler avec le

le roi de Suéde reſtérent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce prince.

Triomphe du czar à Moſcov renouvellé des romains.

Dans ces conjonctures, le czar après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moſcov étaler à ſes peuples un apareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait juſqu'alors dans ſes états; ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcov le premier Janvier 1710 ſous ſept arcs triomphaux, dreſſés dans les ruës ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pu aporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des piéces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno & à Pultava: chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlatte pendant à terre: enſuite venaient les étendarts, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers & par les ſoldats qui les avaient pris: toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char, fait exprès *), paraître le brancard de Charles XII trouvé ſur le champ de bataille de Pultava tout briſé de deux coups de canon: derriére ce brancard marchaient deux à deux tous les priſonniers: on y voyait le comte Piper, premier-miniſtre de Suéde, le célèbre maréchal Renchild, le comte de Levenhaupt, les généraux Slipenback, Stackelberg, Hamilton, tous les officiers & les ſoldats qu'on diſperſa depuis dans la Grande Ruſſie. Le czar paraiſſait immédiatement après eux ſur le même cheval qu'il avait monté à la main. On s'en raporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vûës.

*) Mr. Norberg, confeſſeur de Charles XII, reprend ici l'auteur & aſſure que ce brancard était por-

té à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite ; les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscov, au son des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisaient entendre par reprises, avec les salves de deux cens piéces de canon, & les acclamations de cinq cens mille hommes qui s'écriaient : *Vive l'empereur notre pere*, à chaque pause que faisait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet apareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur, le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga ; les généraux s'emparérent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le roi de Dannemarck vint avec toute sa flote faire une descente en Suéde : il y débarqua dix-sept mille hommes qu'il laissa sous la conduite du comte de Reventlau.

La Suéde était alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockolm. Le corps du sénat qui croyait que le gouvernement lui apartenait de droit, était jaloux de la régence : l'état souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la premiere nouvelle qu'on aprit dans Stockolm, fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares & des Turcs ; & que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsimbourg, alors les jalousies cessérent, on ne songea qu'à sauver la Suéde. Elle commen-

çait

çait à être épuisée de troupes réglées, car quoique Charles eut toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées ; cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années, la nécessité de recruter continuellement ses troupes ; d'entretenir ses garnisons, & les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden : tout cela avait coûté à la Suéde pendant le cours de la guerre, plus de deux cens cinquante mille soldats ; il ne restait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles, étaient les seules ressources de la Suéde.

La nation est née belliqueuse ; & tout peuple prend insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenait d'un bout du païs à l'autre que des actions prodigieuses de Charles & de ses généraux, & des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Hollosin. Les moindres Suédois en prénaient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres païs les païsans sont esclaves, ou traités comme tels : ceux-ci faisant un corps dans l'état, se regardaient comme des citoyens, & se formaient des sentimens plus grands ; de sorte que ces milices devenaient en peu de tems les meilleures troupes du nord.

Des païsans suédois défont une armée danoise.

Le général Steinbock se mit par ordre de la régence à la tête de huit-mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsimbourg, & qui étendaient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plûpart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs sarots de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. Steinbock à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieuës d'Helsimbourg le 10 Mars 1710. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher & donner à ses nouveaux soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces païsans demandérent la bataille le même jour qu'ils arrivérent.

Des officiers qui y étaient, m'ont dit les avoir vûs alors presque tous écumer de colére, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. Steinbock profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire ; on attaqua les Danois ; & c'est-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces païsans armés à la hâte taillérent en piéces le régiment des gardes du roi de Dannemark, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entiérement défaits se retirérent sous le canon d'Helsimbourg. Le trajet de Suéde en Zéeland est si court, que le roi de Dannemark aprit le même jour à Coppenhague, la défaite de son armée en Suéde ; il envoya sa flote pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittérent la Suéde avec précipitation cinq jours après la bataille ; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuérent tous aux environs d'Helsimbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs baga-

bagages, & laissant dans Helsimbourg quatre mille blessés dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouïssent.

Dans le même tems les païsans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur roi était prisonnier chez les Turcs; députérent à la régence de Stockolm, & offrirent d'aller à leurs dépens au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses ennemis. Cette proposition qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejettée; & on ne manqua pas d'en instruire le roi en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Singularités d'un visir.

Le grand-visir Couprougly, qui s'opposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de ministère. La petite cour de Charles XII & ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que Charles faisait & défaisait les visirs, & qu'il gouvernait l'empire turc du fond de sa retraite de Bender; mais il n'avait aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte: son prédécesseur ne payait point les janissaires du trésor impérial, mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions: Couprougly les paya de l'argent du trésor. Achmet lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'empereur: *Ton prédécesseur Chourlouly*, lui dit-il, *savait bien trouver d'autres*

tres moyens de payer mes troupes. Le grand-visir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir ta hauteſſe par des rapines, c'eſt un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le ſecret profond du ſérail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public ; mais celui-ci fut ſû avec la diſgrace de Couprougly. Ce viſir ne paya point ſa hardieſſe de ſa tête, parce que la vraye vertu ſe fait quelquefois reſpecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de ſe retirer dans l'isle de Négrepont. J'ai ſû ces particularités par des lettres de Mr. Bru mon parent, premier drogman à la porte ottomanne, & je les raporte pour faire connaître l'eſprit de ce gouvernement.

Le grand-ſeigneur fit alors revenir d'Alep, Baltagi Mehemet, pacha de Syrie, qui avait déja été grand-viſir avant Chourlouly. Les *Baltagis* du ſérail, ainſi nommés de *Balta*, qui ſignifie *Coignée*, ſont des eſclaves qui coupent le bois pour l'uſage des princes du ſang ottoman, & des ſultanes. Ce viſir avait été Baltagi dans ſa jeuneſſe, & en avait toujours retenu le nom ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur premiére profeſſion, ou de celle de leur pere, ou du lieu de leur naiſſance.

Fendeur de bois viſir.

Dans le tems que Baltagi Mehemet était valet dans le ſérail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au prince Achmet, alors priſonnnier d'état ſous l'empire de ſon frere Mouſtapha : on laiſſe aux princes du ſang ottoman pour leurs plaiſirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) ; mais aſſez belles encore pour plaire. Achmet devenu ſultan donna une de ces eſclaves qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à Balta-

Baltagi Mehemet. Cette femme par ſes intrigues fit ſon mari grand-viſir : une autre intrigue le déplaça : & une troiſiéme le fit encore grand-viſir.

Quand Baltagi Mehemet vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suéde dominant dans le ſérail. La ſultane Valide, Ali-Coumourgi, favori du grand-ſeigneur, le kislar-aga chef des eunuques noirs, & l'aga des janiſſaires, voulaient la guerre contre le czar : le ſultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand-viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cens mille hommes. Baltagi Mehemet n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécile comme les Suédois mécontens de lui l'ont repréſenté. Il dit au grand-ſeigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries : *Ta hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes armées : je tâcherai de te bien ſervir ; mais ſi je ne réüſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſuplié de ne me le point imputer.* Le ſultan l'aſſûra de ſon amitié, & le viſir ſe prépara à obéïr.

La premiére démarche de la porte ottomane fut de mettre au château des ſept tours l'ambaſſadeur moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres ; parce qu'elles ſont conſacrées par l'aprobation de leur mouphti. Sur ce principe ils ſe croyent armés pour châ-

châtier les violateurs de traités que souvent ils rompent eux-mêmes, & croyent punir les ambassadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, & pour les ambassadeurs qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des consuls de marchands.

Han des Tartares. Le Han des Tartares de Crimée que nous nommons le Kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circassie, & toute la Crimée, province connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portérent leur commerce & leurs armes, & fondérent de puissantes villes ; & où les Génois pénétrérent depuis, lorsqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce païs des ruïnes des villes grecques, & quelques monumens des Génois, qui subsistent encore au milieu de la desolation & de la barbarie.

Le kam est apellée par ses sujets empereur ; mais avec ce grand titre, il n'en est pas moins l'esclave de la porte. Le sang ottoman dont les kams sont descendus, & le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand-seigneur, rendent leur famille respectable au sultan même, & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le grand-seigneur n'ose détruire la race des kams tartares ; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces princes sur le trône. Leur conduite est toujours éclairée par les pachas voisins, leurs états entourés de janissaires, leurs volontés traversées par les grands-visirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du kam, la porte le dépose sur ce prétexte ; s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime dont il est plû-

plûtôt puni ; ainſi preſque tous paſſent de la ſouveraineté à l'exil, & finiſſent leurs jours à Rhodes qui eſt d'ordinaire leur priſon & leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, & en même tems, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieuës de leur païs attaquer une caravane, détruire des villages ; mais qu'un étranger, tel qu'il ſoit, paſſe dans leur païs, non ſeulement il eſt reçu par-tout, logé & défrayé ; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maiſon, ſa femme, ſes filles le ſervent à l'envi. Les Scythes, leurs ancêtres, leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité qu'ils ont conſervée, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils ſont nouris par le grand-ſeigneur : le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye ; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre réguliérement.

Le kam gagné par les préſens & par les intrigues du roi de Suéde, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſerait à Bender, même ſous les yeux de Charles XII, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faiſait la guerre.

Le nouveau viſir Baltagi Mehemet, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flater à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée. C'eſt toujours dans les vaſtes & fertiles plaines

plaines d'Andrinople qui eſt le rendez-vous pour des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens; les troupes venues d'Aſie & d'Afrique s'y repoſent & s'y rafraichiſſent quelques ſemaines; mais le grand-viſir pour prévenir le czar ne laiſſa repoſer l'armée que trois jours & marcha vers le Danube, & de-là vers la Beſſarabie.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'états dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robuſtes qu'eux & plus mal diſciplinés. Mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la république de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerriére, défenduë par des étrangers & mal ſecouruë par les princes chrétiens toujours diviſés entr'eux.

Mœurs turques. Les janiſſaires & les ſpahis attaquent en deſordre, incapables d'écouter le commandement & de ſe rallier: leur cavalerie qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légereté de leurs chevaux, ne ſaurait ſoutenir le choc de la cavalerie allemande: l'infanterie ne ſavait point encore faire un uſage avantageux de la bayonnette au bout du fuſil: de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis Couprougly qui conquit l'isle de Candie. Un eſclave

*) Le chapelain Norberg prétend que le czar força le quatriéme homme de ſes ſujets capable de porter les armes

ve nouri dans l'oisiveté & dans le silence du sérail, fait visir par faveur, & général malgré lui, conduisait une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes moscovites aguerries par douze ans de guerre & fiéres d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, selon toutes les aparences, devait vaincre Baltagi Mehemet; mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suéde avait commise avec lui: il mépriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscov: & ayant ordonné qu'on changeât le siége de Riga en Blocus, il assembla sur les frontiéres de Pologne *) quatre-vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le païs des Daces, aujourd'hui habitée par des chrétiens grecs tributaires du grand-seigneur. *Le czar prêts d'être perdu.*

La Moldavie était gouvernée alors par le prince Cantemir, grec d'origine, qui réûnissait les talens des anciens grecs, la science des lettres & celle des armes. On le faisait descendre du fameux Timur connu sous le nom de Tamerlan. Cette origine paraissait plus belle qu'une grecque; on prouvait cette descendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, ressemble à Temir; le titre de kan que possedait Timur avant de conquerir l'Asie se retrouve dans le nom de *Cantemir*, aussi le prince Cantemir est descendant de Tamerlan. Voilà les fondemens de la plûpart des généalogies.

De quelque maison que fut Cantemir, il devait toute sa fortune à la porte ottomane. A peine

armes de le suivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de soldats.

ne avait-il reçu l'investiture de sa principauté, qu'il trahit l'empereur turc son bienfaiteur pour le czar, dont il espérait davantage. Il se flatait que le vainqueur de Charles XII. triompherait aisément d'un visir peu estimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choisi pour son Kiaia, c'est-à-dire, pour son lieutenant l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous les gens se rangeraient de son parti, les patriarches grecs l'encouragérent à cette defection. Le czar ayant dont fait un traité secret avec ce prince, & l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le païs & arriva au mois de Juin 1711, sur le bord septentrional du fleuve Hierase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-visir eut apris que Pierre Alexiowits marchait de ce côté, il quitta aussi-tôt son camp, & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bâteaux près d'un bourg, nommé Saccia, au même endroit, où Darius fit construire autrefois le pont, qui porta son nom. L'armée turque fit tant de diligence, qu'elle parut bien-tôt en présence des Moscovites, la riviére de Pruth entre deux.

Le czar sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le prince & les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination turque qui n'est jamais fatale qu'aux grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutaient les chrétiens, & surtout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portérent toutes leurs provisions à l'armée ottomane : les entrepeneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovi-

covites, exécutérent avec le grand-visir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrérent aux Turcs la même affection; tant l'ancienne idée de la barbarie moscovite avait aliéné tous les esprits.

Le czar ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop legérement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres & sans fourages. Les soldats desertaient par troupes, & bien-tôt cette armée se trouva reduite à moins de trente mille hommes prêts à perir de misére. Le czar éprouvait sur le Pruth pour s'être livré à Cantemir ce que Charles XII. avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté sur Mazeppa. Cependant les Turcs passent la riviére, enferment les Russes, & forment devant eux un camp retranché. Il est surprenant, que le czar ne disputât point le passage de la riviére, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au-lieu de leur donner le tems de faire périr son armée de faim & de fatigue. Il semble, que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva sans provisions, ayant la riviére de Pruth derriére lui, cent cinquante mille Turcs devant lui, & quarante mille Tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, me voilà du moins aussi mal que mon frere Charles l'était à Pultava.

Le comte Poniatovsky, infatigable agent du roi de Suéde, était dans l'armée du grand-visir avec quelques Polonais & quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que Poniatovsky vit, que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda au

roi de Suéde, qui partit auſſi-tôt de Bender, ſuivi de quarante officiers, joüiſſant par avance du plaiſir de combattre l'empereur moſcovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruïneuſes, le czar pouſſé vers le Pruth, n'avait pour tous retranchemens que des chevaux de friſe & des chariots : quelques troupes de janiſſaires & de ſpahis vinrent fondre ſur ſon armée ſi mal retranchée ; mais ils attaquérent en deſordre, & les Moſcovites ſe défendirent avec une vigueur que la préſence de leur prince & le deſeſpoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois répouſſés. Le lendemain Mr. Poniatowsky conſeilla au grand-viſir d'affamer l'armée moſcovite, qui manquant de tout, ſerait obligée dans un jour de ſe rendre à diſcretion avec ſon empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie, que les inquiétudes qui l'agitérent cette nuit : il roulait dans ſon eſprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour ſa gloire & le bonheur de ſa nation : tant de grands ouvrages toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingt mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une cavalerie preſque toute démontée, & des fantaſſins extenués de faim & de fatigue.

Il apella le général Czeremetof vers le commencement de la nuit, & lui ordonna ſans balancer & ſans prendre conſeil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fuſil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque officier ne réſervât qu'un

qu'un seul chariot ; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, & qui redoublait toujours avec violence quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vint lui faire des remontrances sur une résolution desespérée, mais nécessaire ; encore moins qu'on fût témoin du triste état, où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret ; plusieurs enterrérent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déja la marche, & tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes ; chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchait sans ardeur & sans espérance. Les femmes dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encore les courages ; tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération ; c'est à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui servaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp moscovite, une femme aussi singuliére peut-être que le czar même. Elle n'était encore connuë que sous le nom de Catherine. Sa mere était une malheureuse païsanne, nommée Erb-Magden, du village de Ringen en Estonie, province où les peuples sont serfs, & qui était en ce tems-là sous la domination de la

Catherine orphelinë devenuë imperatrice.

Suéde ; jamais elle ne connut son pere, elle fut baptisée sous le nom de Marthe. Le vicaire de la paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans : à cet âge elle fut servante à Mariembourg, chez un ministre luthérien de ce païs nommé Gluk.

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un dragon suédois. Le lendemain de ses nôces, un parti des troupes de Suéde ayant été battu par les Moscovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus ; sans que sa femme pût savoir s'il avait été fait prisonnier, & sans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien aprendre.

Quelques jours après, faite prisonniére elle-même par le général Baur, elle servit chez lui, ensuite chez le maréchal Czeremetof : celui-ci la donna à Menzikof, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été de garçon patissier, général & prince, ensuite dépouillé de tout & rélégué en Sibérie, où il est mort dans la misére & dans le desespoir.

Ce fut à un souper chez le prince Menzikoff que l'empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épousa secrétement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva & une fermeté d'ame capable de seconder ses entrepriſes, & même de les continuer après lui. Il avait déja répudié depuis long-tems sa premiére femme Ottokesa, fille d'un boyard, accusée de s'opoſer aux changemens qu'il faisait dans ses états. Ce crime était le plus grand aux yeux du

*) Le sieur la Motraye prétend, qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle lisait & écrivait très-bien. Le contraire est connu de tout le monde; on ne souffre point en Livonie que les païsans aprennent à lire & à écrire, à cause de l'ancien privilége nommé le béné-

du czar. Il ne voulait dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangére les qualités d'un souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner impératrice ; le même génie qui la fit femme de Pierre Alexiowits, lui donna l'empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise cette femme, qui ne sût jamais ni lire *), ni écrire, réparer son éducation & ses faiblesses par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un législateur.

Lorsqu'elle épousa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la moscovite : on la rebaptisa selon l'usage du rit russien, & au-lieu du nom de Marthe, elle prit le nom de Catherine, sous lequel elle a été connuë depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conseil avec les officiers-généraux, & le vice-chancelier Schaffirof, pendant que le czar était dans sa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, & engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-visir au nom de son maître : la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défense ; & ayant après bien des priéres, des contestations & des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout

bénéfice des clercs établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares & subsistant dans ces païs. Les memoires sur lesquels on raporte ce fait disent d'ailleurs que la princesse Elizabeth depuis imperatrice signait toujours pour sa mere dès son enfance.

ce qu'elle avait de plus précieux, tout son argent; elle en emprunta même des officiers-généraux; & ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya à Osman Aga, lieutenant du grand-visir, avec la lettre signée par l'empereur moscovite. Mehemet Baltagi conservant d'abord la fierté d'un vifir & d'un vainqueur, répondit: que le czar m'envoye son premier-ministre, & je verai ce que j'ai à faire. Le vice-chancelier Schaffirof vint aussi-tôt, chargé de quelques présens qu'il offrit publiquement lui-même au grand-visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avait besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

Le visir traite avec le czar; Charles est sans espoir.

La première demande du visir, fut que le czar se rendit avec toute son armée à discrétion. Le vice-chancelier répondit que son maître allait l'attaquer dans un quart d'heure; & que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plûtôt que de subir des conditions si infâmes. Osman ajouta ses remontrances aux paroles de Schaffirof.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier: il voyait que les janissaires avaient été repoussés la veille; Osman lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux gentils-hommes italiens, parens de Mr. Brillo, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au service du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenérent à leur camp, &

& offrirent de les vendre à un officier des janissaires; le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve, fit arrêter les Tartares & les conduisit lui-même devant le grand-visir avec ces deux prisonniers.

Le visir renvoya ces deux gentils-hommes au camp du czar, & fit trancher la tête aux Tartares, qui avaient eu le plus de part à leur enlévement.

Cependant le kam des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage: Poniatovsky secondait le kam par les raisons les plus pressantes. Mais Osman l'emporta sur l'impatience tartare, & sur les insinuations de Poniatovsky.

Le visir crut faire assez pour le grand-seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea, que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galéres qui étaient dans ce Port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces fortereſſes demeurassent au grand-seigneur: que le czar retirât ses troupes de la Pologne, qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux imposé depuis long-tems; mais dont le czar avait affranchi son païs.

Enfin, le traité allait être signé sans qu'on eût seulement fait mention du roi de Suéde. Tout ce que Poniatovsky put obtenir du visir, fut qu'on inférât un article, par lequel le Moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de Charles XII; & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le czar & le roi de Suéde

de feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son camp deux heures après la signature du traité, qui fut commencé, conclu & signé le 21. de Juillet 1711.

Dans le tems que le czar échapé de ce mauvais pas se retirait tambour battant & enseignes déployées, arrive le roi de Suéde impatient de combattre, & de voir son ennemi entre ses mains. Il avait couru plus de cinquante lieuës à cheval, depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans le tems que les Russes commençaient à faire paisiblement leur retraite, il fallait pour pénétrer au camp des Turcs aller passer le Pruth sur un pont à trois lieuës de-là. Charles XII. qui ne faisait rien comme les autres hommes passa la riviére à la nage au hazard de se noyer, & traversa le camp moscovite au hazard d'être pris : il parvint à l'armée turque, & descendit à la tente du comte Poniatovsky qui m'a conté & écrit ce fait. Le comte s'avança tristement vers lui, & lui aprit comment il venait de perdre une occasion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colére va droit à la tente du grand-visir : il lui reproche, avec un visage enflâmé, le traité qu'il vient de conclure. J'ai droit, dit le grand-visir d'un air calme, de faire la guerre & la paix. Mais, ajoute le roi, n'avais-tu pas toute l'armée moscovite en ton pouvoir ? Notre loi nous ordonne, repartit gravement le visir, de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre miséricorde. Eh, t'ordonne-t'elle, insiste le roi en colére, de faire un mauvais traité, quand

quand tu peux imposer telles loix que tu veux? Ne dépendait-il pas de toi d'amener le czar prisonnier à Constantinople?

Le Turc poussé à bout répondit séchement: Et qui gouvernerait son empire en son absence? Il ne faut pas que tous les rois soient hors de chez eux. Charles repliqua par un sourire d'indignation: il se jetta sur un sopha, & regardant le visir d'un air plein de colére & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender le desespoir dans le cœur.

Poniatovsky resta encore quelque tems avec le grand-visir, pour essayer des voyes plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar; mais l'heure de la priére étant venuë, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver & prier Dieu.

Fin du Livre cinquiéme.

* *

HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUEDE.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la porte ottomane : le kam des Tartares & le pacha de Bender veulent forcer Charles de partir : il se défend avec quarante domestiques contre une armée : il est pris & traité en prisonnier.

La fortune du roi de Suéde, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout le logement inondé des eaux du Nieſter : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement, contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori Grothusen, qui tenait une de ses tables. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester

rester toujours en Turquie, Baltagi Mehemet craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce prince à la porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le roi de Suéde par les terres héréditaires de la maison d'Autriche. Cet envoyé avait raporté en trois semaines de tems une promesse de la régence impériale de rendre à Charles XII. les honneurs qui lui étaient dûs, & de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

Charles s'opiniâtre contre son malheur.

On s'était adressé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, Charles, successeur de Joseph, était en Espagne où il disputait la couronne à Philippe V. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commission, le grand-visir envoya trois pacha au roi de Suéde, pour lui signifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, & lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le pacha de Salonique, qui portait la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. Charles finit l'audience sans daigner seulement répondre; son chancelier Mullern, qui resta avec ces trois pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître qu'ils avaient assez compris par son silence.

Le grand-visir ne se rebuta pas, il ordonna à Ismael Pacha, nouveau seraskier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai. Ce seraskier était d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de Charles, & l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en con-

férence avec lui; mais ce fut pour lui dire, qu'il ne partirait que quand Achmet lui aurait accordé deux choses; la punition de son grand-visir; & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentait bien que Charles restait en Turquie pour le perdre; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus; il lui retrancha son Thaïm, c'est-à-dire, la provision que la porte fournit aux princes à qui elle accorde un azyle. Celle du roi de Suéde était immense, consistant en cinq cens écus par jour en argent, & dans une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la splendeur & dans l'abondance.

Quand il manque de tout, il devient magnifique.

Dès que le roi sût que le visir avait osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son grand-maître d'hôtel, & lui dit: Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent, je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les officiers de Charles XII. étaient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnait; cependant on n'avait ni provisions, ni argent; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domestiques, & des janissaires devenus riches par les profusions du roi. Mr. Fabrice, l'envoyé de Holstein, Jeffreys ministre d'Angleterre, leurs secrétaires, leurs amis donnérent ce qu'ils avaient. Le roi avec sa fierté ordinaire, & sans inquiétude du lendemain, subsistait de ces dons qui n'auraient pas suffi long-tems. Il fallut tromper la vigilance des gardes, & envoyer secrétement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians européans. Tous réfusérent d'en prêter à un

un roi qui semblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand anglais, nommé Couk, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le roi de Suéde venait à mourir. On aporta cet argent au petit camp du roi, dans le tems qu'on commençait à manquer de tout, & à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle Mr. de Poniatovsky écrivit du camp même du grand-visir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusait Baltagi Mehemet de lâcheté & de perfidie. Un vieux janissaire indigné de la faiblesse du visir, & de plus gagné par les présens de Poniatovsky, se chargea de cette relation; & ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au sultan.

Poniatovsky partit du camp quelques jours après, & alla à la porte ottomane former des intrigues contre le grand-visir selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables: le czar en liberté ne se pressait pas d'accomplir ses promesses: les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand-visir qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son maître, n'osait s'aller présenter devant lui.

Intrigues au sérail.

Le sérail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, & qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque deplacement de ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête; il en couta la vie à l'ancien visir Chourlouly & à Osman ce lieutenant de Baltagi-Mehemet, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la porte. On trouva parmi les trésors d'Osman la bague de la czarine & vingt mille piéces

d'or au coin de Saxe & de Moscovie, ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le czar du précipice & avait ruïné la fortune de Charles XII. Le visir Baltagi Mehemet fut relegué dans l'isle de Lemnos, où il mourit trois ans après. Le sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort: il n'était pas riche, & sa pauvreté justifia sa mémoire.

Esclave fait visir.

A ce grand-visir succeda Jussuf, c'est-à-dire Joseph, dont la fortune était aussi singuliére que celle de ces prédécesseurs. Né sur les frontieres de la Moscovie, & fait prisonnier par les Tures à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut long-tems valet dans le sérail, & devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune Selictar Ali Coumourgi l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; & Jussuf sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visiriat: les plénipotentiaires du czar qui restaient à Constantinople, & comme ministres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais: le grand-visir confirma avec eux la paix du Pruth; mais ce qui mortifia le plus le roi de Suéde, ce fut d'aprendre que les liaisons secrétes qu'on prenait à Constantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople depuis la retraite de Charles à Bender, était devenuë ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte Desalleurs, ambassadeur de France, y apuyait les intérêts de Charles & de Stanislas: le ministre de l'empereur allemand les traversait; les factions

factions de Suéde & de Moscovie s'entrechoquaient, comme on a vû long-tems celles de France & d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Petersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais seront toujours pour le prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar : il n'est donc pas étonnant que les ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrétement à la porte ottomanne. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on ferait sortir incessamment Charles des terres de l'empire turc ; soit que le czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses états qu'en Turquie, où il était toujours sur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Russes.

Le roi de Suéde sollicitait toujours la porte, de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le divan résolut en effet de le renvoyer ; mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes ; non plus comme un roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet le sultan Achmet lui écrivit en ces termes.

Le sultan ordonne à Charles de partir.

Très-Puissant entre les Rois adorateurs de Jesus, Redresseur des torts & des injures, & Protecteur de la Justice dans les Ports & les Républiques du Midi & du Septentrion ; éclatant en Majesté, Ami de l'honneur & de la gloire, & de notre Sublime Porte, Charles Roi de Suéde, dont Dieu couronne les entrepriſes de bonheur.

Aussi-tôt que le très-illustre Achmet, ci-devant Chiaoux Pachi, aura eu l'honneur de vous

présenter cette Lettre ornée de notre Sceau Impérial, soyez persuadé & convaincu de la vérité de nos intentions, qui y sont contenuës, à savoir, que quoique nous nous fussions proposé de faire marcher de nouveau contre le Czar nos Troupes toujours victorieuses; cependant ce Prince pour éviter le juste ressentiment que nous avait donné son retardement à exécuter le Traité conclu sur les bords du Pruth, & renouvellé depuis à notre Sublime Porte, *ayant rendu à notre Empire le Château & la Ville d'Azoph; & cherché par la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix; nous la lui avons accordée, & donné à ses Plénipotentiaires qui nous restent pour Otages notre Ratification Impériale, après avoir reçû la sienne de leurs mains.*

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai, Ham de Budziack, de Crimée, de Nagaï & de Circassie, & à notre très-sage Conseiller & généreux Serasquier de Bender, Ismaël (que Dieu perpétue & augmente leur magnificence & prudence) nos ordes inviolables & salutaires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein, qui nous a été renouvellé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la Providence, & avec une honorable Escorte l'Hyver prochain pour vous rendre dans vos Provinces, ayant soin de passer en ami par celles de la Pologne.

Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous sera fourni par ma Sublime Porte, *tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons sur-tout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs, & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui se trou-*

trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun desordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.

Vous conserverez par-là notre bienveillance dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions Impériales.

Donné à notre Sublime Porte de Constantinople, le 14. de la Lune Rebyul Eureh 1214, ce qui revient au 19. Avril 1712.

Il resiste.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance au roi de Suéde : il écrivit au sultan qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont sa hautesse l'avait comblé ; mais qu'il croyait le sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant dans un païs encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur russe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avait fait encore passer de nouvelles ; & ce qui semble étonnant, c'est que le grand-seigneur n'en savait rien.

La mauvaise politique de la porte, d'avoir toujours par vanité des ambassadeurs des princes chrétiens à Constantinople, & de ne pas entretenir un seul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénétrent & conduisent quelquefois les résolutions les plus secrétes du sultan, & que le divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les chrétiens.

Le sultan, enfermé dans son sérail parmi ses femmes & ses eunuques, ne voit que par les yeux

de son grand-visir : ce ministre aussi inaccessible que son maître, occupé des intrigues du sérail, & sans correspondance au dehors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le sultan qui le dépose ou le fait étrangler à la premiére faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, & qui tombe bien-tôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction & la sécurité profonde de cette cour, que si les princes chrétiens se liguaient contre elle, leurs flotes seraient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre ; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la chrétienté, sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il y envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fussent encore : deux secrétaires du roi de Suéde, qui savaient la langue turque, accompagnérent l'aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux raport.

Cet aga vit par ses yeux la vérité, & en vint rendre compte au sultan même. Achmet indigné allait faire étrangler le grand-visir ; mais le favori qui le protégeait, & qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grace & le soutint encore quelque tems dans le ministère.

Les russes étaient protégés ouvertement par le visir, & secrétement par Ali Coumurgi qui avait changé de parti ; mais le sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste ; & les janissaires qui font trembler souvent les ministres, les favo-

favoris, & les sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le sérail n'osa ouvrir un avis modéré.

Il espere armer la Turquie en sa faveur.

Aussi-tôt le grand-seigneur fit mettre aux sept Tours les ambassadeurs moscovites déja aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le czar: les queuës de cheval arborées; les ordres donnés à tous les pachas d'assembler une armée de deux cens mille combattans. Le sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théatre de la guerre.

Pendant ce tems une ambassade solemnelle envoyée au grand-seigneur de la part d'Auguste & de la république de Pologne, s'avancait sur le chemin d'Andrinople; le palatin de Mazovie était à la tête de l'ambassade avec une suite de plus de trois cens personnes.

Tout ce qui composait l'ambassade fut arrêté & retenu prisonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville: jamais le parti du roi de Suéde ne s'était plus flaté que dans cette occasion; cependant ce grand apareil devint encore inutile, & toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un ministre public, homme sage & clairvoyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune Coumourgi roulait déja dans sa tête d'autres desseins, que de disputer des deserts au czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projettait d'enlever aux Vénitiens le Péloponèse, nommé aujourd'hui la Morée, & de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait pour exécuter ses grands desseins que l'emploi de premier visir dont sa jeunesse l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du czar; son intérêt

térêt ni sa volonté n'étaient pas de garder plus long-tems le roi de Suéde, encore moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non seulement il voulait renvoyer ce prince ; mais il disait ouvertement qu'il ne fallait plus souffrir desormais aucun ministre chrétien à Constantinople ; que tous ces ambassadeurs ordinaires n'étaient que des espions honorables, qui corrompaient ou qui trahissaient les visirs, & donnaient depuis trop long-tems le mouvement aux intrigues du sérail ; que les Francs établis à Pera, & dans les échelles du Levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un consul & non d'un ambassadeur. Le grand-visir qui devait son établissement & sa vie même au favori, & qui de plus le craignait, se conformait à ses intentions d'autant plus aisément, qu'il s'était vendu aux Moscovites, & qu'il espérait se vanger du roi de Suéde qui avait voulu le perdre. Le Mouphti, créature d'Ali Coumourgi, était aussi l'esclave de ses volontés : il avait conseillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait, & il la trouva injuste dès que ce jeune homme eut changé d'avis ; ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions d'accommodement. Le vice-chancelier Schafirof, & le jeune Czeremetof, plénipotentiaires & otages du czar à la porte, promirent après bien des négociations, que le czar retirerait ses troupes de la Pologne. Le grand-visir qui savait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laissa pas de le signer ; & le sultan content d'avoir en apparence imposé des loix aux russes, resta encore à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le czar, ensuite la guerre declarée, & la paix renouvellée encore.

La porte veut en-

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suéde. Le sul-

tan

tan ne voulait point commettre son honneur & celui de l'empire ottoman, en exposant le roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partirait ; mais que les ambassadeurs de Pologne & de Moscovie répondraient de la sûreté de sa personne ; ces ambassadeurs jurérent au nom de leurs maîtres, que ni le czar, ni le roi Auguste, ne troubleraient son passage ; & que Charles de son côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan ayant ainsi réglé la destinée de Charles, Ismaël serasquier de Bender se transporta à Varnitza, où le roi était campé, & vint lui rendre compte des résolutions de la porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, & qu'il fallait partir. *cor le faire partir.*

Charles ne répondit autre chose sinon, que le grand-seigneur lui avait promis une armée & non une escorte ; & que les rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général Flemming, ministre & favori du roi Auguste, entretenait une correspondance secréte avec le kam de Tartarie & le serasquier de Bender. La Mare, gentilhomme français, colonel au service de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, & tous ces voyages étaient suspects.

Précisément dans ce tems, le roi de Suéde fit arrêter, sur les frontiéres de la Valachie, un courier que Flemming envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent aportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la cour de Dresde ; mais elles étaient conçûes en termes si ambigus & si généraux, qu'il était difficile de démêler, si le but du roi Auguste était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suéde, ou s'il voulait que le kam livrât Charles à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il

Il semblait difficile d'imaginer qu'un prince aussi généreux qu'Auguste, voulût en saisissant la personne du roi de Suéde, hazarder la vie de ses ambassadeurs, & de trois cens gentilshommes polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sûreté de Charles.

Mais d'un autre côté on savait, que Flemming, ministre absolu d'Auguste, était très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au roi electeur par le roi de Suéde, semblaient rendre toute vengeance excusable ; & on pouvait penser que si la cour de Dresde achétait Charles du kam des Tartares, elle pourait achéter aisément de la cour ottomane la liberté des otages polonais.

Ces raisons furent agitées entre le roi, Mullern, son chancelier privé, & Grothusen son favori. Ils lurent & relurent les lettres, & la malheureuse situation où ils étaient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminérent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Il craint d'être livré au roi Auguste.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un comte Sapieha réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jetter entre les bras d'Auguste. Dans toute autre occasion Sapieha ne lui aurait paru qu'un mécontent ; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir, changérent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que le roi Auguste avait marchandé sa personne avec les

les Tartares ; mais il se trompait encore davantage en comptant sur le secours de la cour ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du tems.

Il dit au pacha de Bender qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes, car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-tems son Thaïm, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le pacha lui demanda ce qu'il voulait, le roi répondit au hazard mille bourses, qui font quinze cens mille francs de notre argent en monnoye forte. Le pacha en écrivit à la porte : le sultan au lieu de mille bourses qu'on lui demandait en accorda douze cens, & écrivit au pacha la lettre suivante.

LETTRE
du Grand-Seigneur au Pacha de Bender.

Le but de cette Lettre Impériale est pour vous faire savoir que sur votre recommandation & représentation, & sur celle du très-noble Delvet Ghérai Ham, à notre Sublime Porte, *notre Impériale magnificence a accordé mille Bourses au Roi de Suéde, qui seront envoyées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre Mehemet Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au tems du départ du Roi de Suéde, dont Dieu dirige les pas ; & lui être données alors avec deux cens Bourses de plus, comme un surcroît de notre libéralité Impériale qui excede sa demande.*

Nouvel ordre du Sultan pour faire partir Charles.

Quant à la route de Pologne *qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Ham, qui devez*

vez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du Roi de Suede, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encore entre notre Sublime Porte, *& le Royaume & la République de* Pologne ; *en sorte que le Roi passe comme ami sous notre protection.*

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à Sa Majesté de la part des Polonais, *ce dont nous ont fait assûrer les Ambassadeurs du Roi Auguste, & de la République, en s'offrant même à cette condition aussi-bien que quelques autres nobles* Polonais, *si nous le réquérons, pour ôtages & sûreté de son passage.*

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves Soldats, entre lesquels seront les Tartares, ayant à leur tête le Ham, & vous conduirez le Roi de Suéde avec ses gens.

Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-puissant de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Aulos restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de Spahis, & un autre de Janissaires ; & en suivant nos ordres & nos intentions Impériales en tous ces points & articles, vous vous rendrez dignes de la continuation de notre faveur Impériale, aussi-bien que des louanges & des récompenses dûes à tous ceux qui les observent.

Fait à notre Residence Impériale de Constantinople le 2 de la Lune de Cheval 1124 de l'Egire.

Pendant

Pendant qu'on attendait cette réponse du grand-seigneur, le roi écrivit à la porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnait le kam des Tartares, mais les passages étaient bien gardés: de plus le ministère lui était contraire, les lettres ne parvinrent point au sultan ; le visir empêcha même Mr. Desalleurs de venir à Andrinople où était la porte, de peur que ce ministre qui agissait pour le roi de Suéde, ne voulût déranger le dessein qu'on avait de le faire partir.

Il brave l'empire turc étant presque captif.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du grand-seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer noire, pour se rendre à Marseille par la méditerranée ; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cens bourses furent arrivées, son tresorier Grothusen qui avait apris la langue turque dans ce long séjour, alla voir le pacha sans interprête, dans le dessein de tirer de lui les douze cens bourses, & de former ensuite à la porte quelqu'intrigue nouvelle, toujours sur cette fausse supposition, que le parti suédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothusen dit au pacha que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent ; mais, dit le pacha, c'est nous qui ferons tous les fraix de votre départ ; votre maître n'a rien à dépenser tant qu'il sera sous la protection du mien.

Grothusen repliqua qu'il y avait tant de différence entre les equipages turcs, & ceux des Francs, qu'il fallait avoir recours aux artisans suédois & polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assûra que son maître était disposé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait son départ. Le pacha trop confiant donna les douze cens bourses ; il vint quelques jours après demander au roi d'une maniére très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt de partir, & qu'il lui fallait encore mille bourses. Le pacha confondu à cette réponse, fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au roi, il m'en coûtera la tête, dit-il, pour avoir obligé ta majesté : j'ai donné les douze cens bourses malgré l'ordre exprès de mon souverain ; ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuserait auprès du sultan. Ah ! repartit le Turc en s'en allant, mon maître ne sait point excuser les fautes, il ne sait que les punir.

Ismaël pacha alla aprendre cette nouvelle au kam des Tartares, lequel ayant reçû le même ordre que le pacha de ne point souffrir que les douze cens bourses fussent données avant le départ du roi, & ayant consenti qu'on délivrât cet argent, aprehendait aussi-bien que le pacha l'indignation du grand-seigneur. Ils écrivirent tous deux à la porte pour se justifier ; ils protestérent qu'ils n'avaient donné les douze cens bourses que sur les promesses positives d'un ministre du roi de partir sans délai ; & ils supliérent sa hautesse, que le refus du roi ne fût point atribué à leur desobéissance.

Charles

Charles persistant toujours dans l'idée que le kam & le pacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à Mr. Funk, alors son envoyé auprès du grand-seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encore mille bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'était être réduit à d'étranges extrêmités que d'avoir besoin de pareils artifices. Savari, son interprête, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-visir faisait garder les passages.

Cependant il demande toujours de l'argent au grand-seigneur.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le sultan indigné fit assembler un divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

„Je n'ai presque connu le roi de Suéde que par „sa défaite de Pultava, & par la priére qu'il m'a „faite de lui accorder un azyle dans mon empire: „je n'ai, je crois, nul besoin de lui, & n'ai sujet „ni de l'aimer, ni de le craindre; cependant sans „consulter d'autres motifs que l'hospitalité d'un „musulman, & ma générosité qui répand la rosée „de ses faveurs sur les grands comme sur les pe„tits, sur les étrangers comme sur mes sujets, je „l'ai reçû & secouru de tout, lui, ses ministres, „ses officiers, ses soldats, & n'ai cessé pendant „trois ans & demi de l'accabler de présens.

„Je lui ai accordé une escorte considérable „pour le conduire dans ses états. Il a demandé „mille bourses pour payer quelques fraix, quoique „je les fasse tous : au lieu de mille, j'en ai ac„cordé douze cens ; après les avoir tirées de la „main du seraskier de Bender, il en demande en„core mille autres, & ne veut point partir sous pré„texte que l'escorte est trop petite, au lieu qu'el„le n'est que trop grande pour passer par un païs ami.

„Je demande donc, si c'est violer les loix „de l'hospitalité, que de renvoyer ce prince, & si „les puissances étrangéres doivent m'accuser de vio„lence & d'injustice, en cas qu'on soit réduit à le „faire partir par force.„ Tout le divan répondit que le grand-seigneur agissait avec justice.

Le mouphti déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux musulmans envers les infidèles, encore moins envers les ingrats ; & il donna son Fetfa, espèce de mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du grand-seigneur ; ces Fetfa sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du sultan comme les autres.

L'ordre & le fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand-maître des écuries, & un chiaou pacha premier huissier. Le pacha de Bender reçut l'ordre chez le kam des Tartares ; aussi-tôt il alla à Varnitza demander, si le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du sultan.

Sa colére. Charles XII menacé n'était pas maître de sa colére. Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il, & sors de ma présence. Le pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs :

Turcs : en s'en retournant il rencontra Fabrice & lui cria toujours en courant : le roi ne veut point écouter la raison ; tu vas voir des choses bien étranges. Le jour même il retrancha les vivres au roi, & lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonais & aux Cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suéde, & venir se mettre dans la ville de Bender, sous la protection de la porte. Tous obéïrent, & laissérent le roi réduit aux officiers de sa maison, & à trois cens soldats suédois, contre vingt mille Tartares & six mille Turcs.

Ses emportemens.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand-seigneur lui avait envoyés, en disant : je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs chevaux. Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Il veut combattre une armée avec quelques domestiques.

Ce prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cens suédois : il y travailla lui-même ; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derriére les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde ; heureusement Fa-

brice, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait aussi Mr. Jeffreys envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suéde. Ces deux ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs & le roi. Le kam & sur-tout le pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres : ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assistérent cet huissier du sérail & le grand-maître des écuries, qui avaient aporté l'ordre du sultan & le fetfa du mouphti.

Monsieur Fabrice *) leur avoua que sa majesté suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le kam, le pacha & les autres jurérent sur leurs têtes, prirent Dieu à témoin, qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plûtôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne ; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeurs russes & polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suéde. Enfin, ils se plaignirent amérement des soupçons outrageans que le roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçû & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, Fabrice se laissa persuader : il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secréte correspondance entre le kam tartare & le roi Auguste ; mais il de-

*) Tout ce recit est raporté par Mr. Fabrice dans ses lettres.

il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire sortir Charles XII des terres du grand-seigneur. Soit que Fabrice se trompât ou non, il les assûra qu'il représenterait au roi l'injustice de ces défiances. Mais prétendez-vous le forcer à partir? ajouta-t'il. Oui, dit le pacha, tel est l'ordre de notre maître. Alors il les pria encore une fois de bien considérer, si cet ordre était de verser le sang d'une tête couronnée? Oui, repliqua le kam en colére, si cette tête couronnée desobéit au grand-seigneur dans son empire.

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de Charles XII paraissant inévitable, & l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le pacha engagea le kam à souffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand-seigneur, pour avoir les derniers ordres de sa hautesse.

Monsieur Jeffreys, & Mr. Fabrice ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empressement de gens qui aportaient une nouvelle heureuse, mais ils furent très-fraidement reçus; il les apella médiateurs volontaires, & persista à soutenir que l'ordre du sultan & le fefta du mouphti étaient forgés, puisqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la porte.

Le ministre anglais se retira bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un prince si inflexible; Mr. Fabrice aimé du roi, & plus accoutumé à son humeur que le ministre anglais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres ; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople. Le kam même avait défendu à ses Tartares impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. De sorte que Charles XII sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, & courait au milieu des troupes Tartares qui lui laissaient respectueusement le passage libre ; il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plûtôt que de résister.

Enfin, l'ordre du grand-seigneur étant venu, de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du roi : le pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Mr. Fabrice, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussi-tôt ce triste raport. Avez-vous vû l'ordre dont vous parlez ? dit le roi. Oui, répondit Fabrice. Eh bien dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, & que je ne veux point partir. Fabrice se jetta à ses pieds, se mit en colére, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant, s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre.

Son obstination.

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, & sur-tout sa personne sacrée ; l'assûrant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers, qui l'avaient si long-tems

& si

& si généreusement secouru. Le roi qui ne s'était point fâché contre Fabrice, se mit en colére contre ses prêtres, & leur dit qu'il les avait pris pour faire les priéres, & non pour lui dire leurs avis.

Le général Hord & le général Dardoff, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat, dont la suite ne pouvait être que funeste, montrérent au roi leurs estomacs couverts de blessures reçûes à son service ; & l'assûrant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le suppliérent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. Je sai par vos blessurés & par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble ; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, faites-le encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéïr ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut se flattait en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir avec trois cens Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier Mullern, le secrétaire Empreüs & les clercs, devaient défendre la maison de la chancellerie : le baron Fief à la tête des officiers de la bouche était à un autre poste : les palfreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était soldat ; il courait à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, & assûrant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-tems sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla*, *Alla*, se

faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, & qu'ils l'appellaient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens ; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçû de l'argent de lui. „Eh, quoi! mes amis, leur „dit-il en propres mots, venez-vous massacrer trois „cens Suédois sans défense ? Vous, braves janis„saires, qui avez pardonné à cent mille Russes, „quand ils vous ont crié *Amman*, pardon, avez„vous oublié les bienfaits que vous avez reçûs de „nous ? & voulez-vous assassiner ce grand roi de „Suéde que vous aimez tant, & qui vous a fait „tant des libéralités ? Mes amis, il ne demande „que trois jours, & les ordres du sultan ne sont „pas si sevères qu'on vous le fait croire. „

Les janissaires ont pitié de lui.

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurérent sur leurs barbes, qu'ils n'attaqueraient point le roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut : les janissaires loin d'obéïr, menacérent de se jetter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suéde : ils vinrent en tumulte à la tente du pacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés ; à cette sédition inopinée le pacha n'eut à oposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, & leur ordonna de se retirer à Bender. Le kam des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes, mais le pacha, qui ne prétendait

dait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la desobéïssance de ses janissaires, persuada au kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le pacha de retour à Bender assembla tous les officiers des janissaires & les plus vieux soldats: il leur lut & leur fit voir l'ordre positif du sultan & le fetfa du mouphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçû mille présens des mains du roi, proposérent d'aller eux-mêmes le suplier de se remettre entre leurs mains, & de souffrir qu'ils lui serviſſent de gardes.

Le pacha le permit, il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plûtôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allérent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en tems de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs égliſes.

Ils s'adreſſérent au baron de Grothuſen & au chancelier Mullern, ils leur dirent qu'ils venaient dans le deſſein de servir de fidèles gardes au roi; & que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourait parler lui-même au grand-seigneur. Dans le tems qu'ils faiſaient cette propoſition, le roi liſait des lettres, qui arrivaient de Conſtantinople, & que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir ſecrétement par un janiſſaire. Elles étaient du comte Poniatovsky, qui ne pouvait le ſervir à Bender, ni à Andrinople,

étant retenu à Constantinople par ordre de la porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels : qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi : qu'il fallait céder au tems & plier sous la nécessité : qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voye des négociations : de ne point mettre de l'inflexibilité, où il ne fallait que de la douceur ; & d'attendre de la politique & du tems, le remede à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatovsky, ne purent donner seulement au roi l'idée, qu'il pouvait fléchir sans deshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui est dans l'orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournérent en criant : Ah ! la tête de fer, puisqu'il veut périr qu'il périsse. Ils vinrent rendre compte au pacha de leur commission, & aprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurérent alors d'obéir aux ordres du pacha sans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre

L'ordre eſt donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déja & les canons commençaient à tirer. Les janiſſaires d'un côté & les Tartares de l'autre forcent en un inſtant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirérent l'épée, les trois cens ſoldats furent enveloppés & faits priſonniers ſans réſiſtance. Le roi était alors à cheval entre ſa maiſon & ſon camp, avec les généraux Hord, Dardoff & Sparre : voyant que tous ſes ſoldats s'étaient laiſſés prendre en ſa préſence, il dit de ſang fraid à ces trois officiers : allons défendre la maiſon ; nous combattrons, ajouta-t'il en ſouriant, *pro aris & focis.*

Il ſe défend avec ſes palfreniers contre dix mille hommes.

Auſſi-tôt il galope avec eux vers cette maiſon, où il avait mis environ quarante domeſtiques en ſentinelle, & qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pû.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient ſe laſſer d'admirer qu'il voulût de ſang fraid, & en plaiſantant, ſe défendre contre dix canons & toute une armée ; ils le ſuivent avec quelques gardes, & quelques domeſtiques, qui faiſaient en tout vingt perſonnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvérent aſſiégée de janiſſaires ; déja même près de deux cens Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, & s'étaient rendus maîtres de tous les apartemens, à la réſerve d'une grande ſalle, où les domeſtiques du roi, s'étaient retirés. Cette ſalle était heureuſement près de la porte par où le roi voulait entrer avec ſa petite troupe de vingt perſonnes ; il s'était jetté en bas de ſon cheval le

pistolet & l'épée à la main, & sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, & il tuait tous ceux qui s'aprochaient de sa personne. Un janissaire, qu'il avait blessé, lui apuya son mousqueton sur le visage : si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle gliſſa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire ; en même tems ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires & les Tartares pillaient le reste de la maison, & rempliſſaient les apartemens. Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il, & se mettant à la tête de son monde ; il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son apartement à coucher ; il entre & fait feu sur ceux qui pillaient.

Les

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la subite aparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusques dans les caves ; le roi profitant de leur désordre, & les siens animés par le succès, poursuivent les Turc de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuyent point ; & en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut dans la chaleur du combat deux janissaires, qui se cachaient sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition, que tu iras faire au pacha un fidèle recit de ce que tu as vû. Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, & on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermérent & barricadérent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse pleine de mousquets & de poudre avait échapé à la recherche tumultueuse de janissaires : on s'en servit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres presque à bout portant sur cette multitude de Turcs, dont ils tuérent deux cens en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous & ne renversait rien.

Le kam des Tartares & le pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du

monde, & d'occuper une armée entiére contre soixante personnes, jugérent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des fléches entortillées de mêches allumées ; la maison fut en flâmes en un moment. Le toit tout embrasé était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur : il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'apartement du roi était consumé, la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des apartemens voisins ; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flâmes.

Un garde, nommé Walberg, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire, que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas avait un toit de pierre, & était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, & s'y défendre. Voilà un vrai Suédois, s'écria le roi : il embrassa ce garde ; le créa colonel sur le champ. Allons mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre & de

& de plomb que vous pourez, & gagnons la chancellerie l'épée à la main.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le roi & les siens fondre sur eux en desespéres. Charles & ses principaux officiers étaient armées d'épées & de pistolets; chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit; & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le roi qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons & tomba: vingt-un janissaires se jettent aussi-tôt sur lui, il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre; les Turcs l'emmenent au quartier du pacha, les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder. *Les Turcs ne veulent pas le tuer & le prennent.*

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament & la fureur, où un combat si long & si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colére. Il regardait les janissaires en souriant, & ceux-ci le portaient en criant: *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même tems & dépouillés par les Turcs & par

les Tartares ; ce fut le 12 Février de l'an 1713, qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singuliéres *).

*) Mr. Norberg, qui n'était pas présent à cet événement n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de Mr. de Voltaire ; mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes & n'a pû justifier la temérité de Charles XII. Tout ce qu'il a pû dire contre Mr. de Voltaire au sujet de cette affaire de Bender se reduit à l'avanture du sieur Frederic, valet de chambre du roi de Suéde que quelques uns prétendaient avoir été brulé dans la maison du roi & que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares ? La Mottraye prétend aussi que le roi de Suéede ne dit point ces paroles : *Nous combattrons, pro aris & focis,* mais Mr. Fabrice qui était présent assûre que le roi prononça ces mots, que la Mottraye n'était pas plus à portée d'écouter, qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de latin.

Fin du sixiéme Livre.

HISTOI-

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transférent Charles à Démirtash : le roi Stanislas est pris dans le même tems : action hardie de Mr. de Villelongue : révolutions dans le sérail : bataille donnée en Poméranie : Altona brûlé par les Suédois : Charles part enfin pour retourner dans ses états : sa manière étrange de voyager : son arrivée à Stralsund : disgraces de Charles : succès de Pierre le Grand : son triomphe dans Petersbourg.

Le pacha de Bender attendait Charles gravement dans sa tente, ayant près de lui Marco un interprête. Il reçut ce prince avec un profond respect, & le suplia de se reposer sur un sopha; mais le roi ne prenant pas seulement garde aux civilités du Turc, se tint debout dans la tente.

Le Tout-puissant soit beni, dit le pacha, de ce que ta majesté est en vie : mon desespoir est amer d'avoir été réduit par ta majesté à exécuter les ordres de sa hautesse. Le roi fâché seulement de ce que ses 300 soldats s'étaient laissé

laissé prendre dans leurs retranchemens, dit au pacha : ah ! s'ils s'étaient défendus comme ils devaient, on ne nous aurait pas forcés en dix jours. Hélas ! dit le Turc, voilà du courage bien mal employé. Il fit reconduire le roi à Bender sur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étaient ou tués ou pris : tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brûlées ; on voyait sur les chemins, les officiers suédois presque nuds, enchaînés deux à deux, & suivant à pied des Tartares ou des janissaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre sort ; ils étaient esclaves des soldats à qui ils étaient échus en partage.

Ismaël pacha ayant conduit Charles XII dans son sérail de Bender, lui céda son apartement & le fit servir en roi, non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ; mais il se jetta tout botté sur un sopha, & dormit profondement. Un officier qui se tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet que le roi jetta en se réveillant de son premier sommeil : & le Turc voyait avec étonnement un souverain, qui couchait en bottes & nuë tête. Le lendemain matin, Ismaël introduisit Fabrice dans la chambre du roi. Fabrice trouva ce prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains, & toute sa personne couverte de sang & de poudre, les sourcils brûlés ; mais l'air serain dans cet état affreux. Il se jetta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole : rassûré bien-tôt par la maniére libre & douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. On prétend, dit le Fabrice, que votre

tre majesté a tué vingt janissaires de sa main. Bon, bon, dit le roi, on augmente toujours les choses de la moitié. Au-milieu de cette conversation, le pacha présenta au roi son favori Grothusen, & le colonel Ribbins, qu'il avait eu la générosité de rachéter à ses dépens. Fabrice se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un Français, que la curiosité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on raporte, donna aussi ce qu'il avait: ces étrangers assistés des soins, & même de l'argent du pacha rachetérent non seulement les officiers; mais encore leurs habits des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople: son tresorier Grothusen était avec lui: le chancelier Mullern, & quelques officiers suivaient dans un autre char: plusieurs étaient à cheval; & lorsqu'ils jettaient les yeux sur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le pacha était à la tête de l'escorte; Fabrice lui présenta qu'il était honteux de laisser le roi sans épée, & le pria de lui en donner une. Dieu m'en préserve, dit le pacha, il voudrait nous en couper la barbe; cependant il la lui rendit quelques heures après.

Charles prisonnier; tous ses gens captifs.

Comme on conduisait ainsi prisonnier & desarmé ce roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'états, & qui s'était vû l'arbitre du nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le

Le roi Stanislas prisonnier aussi chez les Turcs.

Le roi Stanislas avait été arrêté sur les terres des Turcs, & on l'amenait prisonnier à Bender dans le tems même qu'on transferait Charles XII.

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avait fait roi, se trouvant sans argent & par conséquent sans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie ; & ne pouvant plus conserver son royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pû, les états de son bienfaicteur. Il avait même passé en Suéde pour précipiter les secours dont on avait besoin dans la Poméranie & dans la Livonie ; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de Charles XII. En ce tems, le premier roi de Prusse, prince très-sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec Auguste & la république de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leurs païs, & de faire entrer Charles XII. lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du nord, le retour de Charles dans ses états, & une barriére opposée aux Russes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de Stanislas. Non seulement Stanislas l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne ; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice, & l'intérêt de Charles, à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminérent. Il écrivit à Bender : il exposa au roi de Suéde l'état des affaires, les malheurs & le remede : il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenuë nécessaire par les conjonctures, & honorable par les motifs ; il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suéde à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public sans répugnance.

Char-

Charles XII. reçut ces lettres à Varnitza : il dit en colére au courier en préſence de pluſieurs témoins : Si mon ami ne veut pas être roi, je ſaurai bien en faire un autre.

Stanislas s'obſtina au ſacrifice que Charles refuſait. Ces tems étaient deſtinés à des ſentimens & à des actions extraordinaires. Stanislas voulut aller lui-même fléchir Charles, & il hazarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il ſe déroba un jour à dix heures du ſoir de l'armée ſuédoiſe, qu'il commandait en Poméranie, & partit avec le baron Sparr, qui a été depuis ambaſſadeur en Angleterre & en France, & avec un autre colonel. Il prend le nom d'un Français nommé Haran, alors major au ſervice de Suéde, & qui eſt mort depuis peu commandant de Dantzik. Il cotoye toute l'armée des ennemis, arrêté pluſieurs fois & relâché ſur un paſſeport obtenu au nom de Haran ; il arrive enfin après bien des périls aux frontiéres de Turquie.

Quand il eſt arrivé en Moldavie, il renvoye à ſon armée le baron Sparr, entre dans Yaſſy, capitale de la Moldavie ; ſe croyant en ſûreté dans un païs où le roi de Suéde avait été ſi reſpecté, il était bien loin de ſoupçonner ce qui ſe paſſait alors.

On lui demande qui il eſt : il ſe dit major d'un régiment au ſervice de Charles XII ; on l'arrête à ce ſeul nom, il eſt mené devant le hoſpodar de Moldavie, qui ſachant déja par les gazettes, que Stanislas s'était éclipſé de ſon armée, concevait quelques ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi très-aiſé à reconnaître à un viſage plein & aimable, & à un air de douceur aſſez rare.

Le

Le hospodar l'interrogea, lui fit beaucoup de questions captieuses, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée suédoise. Stanislas & le hospodar parlaient latin. *Major sum*, lui dit Stanislas. *Imo Maximus es*, lui repondit le Moldave : & aussi-tôt lui présentant un fauteuil, il le traita en roi ; mais aussi il le traita en roi prisonnier, & on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de rester, jusqu'à ce qu'on eût des ordres du sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faisait partir Charles.

Charles inébranlable & croïant toujours pouvoir faire des rois.

La nouvelle en vint au pacha, dans le tems qu'il accompagnait le chariot du roi de Suéde. Le pacha le dit à Fabrice : celui-ci s'aprochant du chariot de Charles XII, lui aprit qu'il n'était pas le seul roi prisonnier entre les mains des Turcs ; & que Stanislas était à quelques milles de lui, conduit par des soldats. Courez à lui, mon cher Fabrice, lui dit Charles, sans se déconcerter d'un tel accident : dites-lui bien qu'il ne fasse jamais de paix avec le roi Auguste ; & assûrez-le que dans peu nos affaires changeront. Telle était l'infléxibilité de Charles dans ses opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout poursuivi dans ses propres états, tout captif dans une litiére turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le menait, il comptait encore sur sa fortune, & espérait toujours un secours de cent mille hommes de la porte ottomane. Fabrice courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un janissaire, avec la permission du pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisait Stanislas : il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la française & assez mal monté, & lui demanda en allemand où était le roi de Pologne?

logne ? Celui à qui il parlait était Stanislas lui-même qu'il n'avait pas reconnu sous ce déguisement. Eh quoi ! dit le roi, ne vous souvenez-vous donc plus de moi ? Alors Fabrice lui aprit le triste état, où était le roi de Suéde, & la fermeté inébranlable, mais inutile de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le pacha qui revenait, après avoir accompagné Charles XII. quelques milles, envoya au roi polonais un cheval arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçû dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit *). Cependant on conduisait Charles sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déja remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnaient & l'admiraient ; mais le divan irrité menaçait déja de le réléguer dans une isle de l'Archipel.

Le roi de Pologne Stanislas qui m'a fait l'honneur de m'aprendre la plûpart de ces particularités, m'a confirmé aussi, qu'il fut proposé dans le divan de le confiner lui-même dans une isle de la Grece ; mais quelques mois après le grand-seigneur adouci le laisla partir.

Monsieur Desalleurs qui aurait pû prendre son parti, & empêcher qu'on ne fit cet affront aux rois chrétiens, était à Constantinople, aussi-bien que Mr. de Poniatovsky, dont on craignait toujours le génie fécond en ressources. La plûpart des Suédois restés dans Andrinople étaient en prison ; le trône

*) Le bon chapelain Norberg prétend qu'on se contredit ici en disant, que le roi Stanislas fut retenu en prisonnier & servi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas, qu'on peut être à la fois honoré & prisonnier ?

trône du sultan paraissait inaccessible de tous côtés aux plaintes du roi de Suéde.

Le marquis de Fierville envoyé secrétement de la part de la France auprès de Charles à Bender, était pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce prince dans le tems que tout l'abandonnait ou l'oprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé de Villelongue, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suéde, était venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce prince.

Un Français présente un placet au sultan pour le roi de Suéde.

Mr. de Fierville, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suéde, dans lequel ce monarque demandait vengeance au sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, & de la trahison, vraye ou fausse, du kam & du pacha de Bender.

On y accusait le visir & les autres ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites : d'avoir trompé le grand-seigneur : d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir jusqu'à sa hauteſſe ; & d'avoir, par ses artifices, arraché du sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité musulmane, par lequel on avait violé le droit des nations, d'une maniére si indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour se défendre que ses domestiques, & qui comptait sur la parole sacrée du sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc & l'écrire d'une écriture particuliére sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au sultan.

On

On s'adressa à quelques interprêtes français, qui étaient dans la ville ; mais les affaires du roi de Suéde étaient si desespérées, & le visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprête n'osa seulement traduire l'écrit de Mr. de Fierville. On trouva enfin un autre étranger dont la main n'était point connuë à la porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assûrance d'un secret profond, traduisit le mémoire en turc, & l'écrivit sur le papier convenable : le baron d'Arvidson, officier des troupes de Suéde, contrefit la signature du roi : Fierville, qui avait le sceau royal, l'apposa à l'écrit ; & on cacheta le tout avec les armes de Suéde. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-seigneur, lorsqu'il irait à la mosquée selon la coutume. On s'était déja servi d'une pareille voye pour présenter au sultan des mémoires contre ses ministres ; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le visir qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son maître, & qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissât aprocher personne du grand-seigneur ; & avait ordonné surtout qu'on arrêtât tous ceux qui se présenteraient auprès de la mosquée avec des placets.

Villelongue savait cet ordre, & n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il quitta son habit franc, prit un vêtement à la grecque ; & ayant caché dans son sein la lettre qu'il voulait présenter, il se promena de bonne heure près de la mosquée où le grand-seigneur devait aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux hayes de janissaires, entre lesquelles le grand-seigneur allait passer ; il laissait tomber exprès

quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le sultan aprocha, on voulut faire retirer Villelongue : il se jetta à genoux & se debattit entre les mains des janissaires : son bonnet tomba, de grands cheveux qu'il portait, le firent reconnaître pour un Franc ; il reçut plusieurs coups, & fut très-mal traité. Le grand-seigneur, qui était déja proche, entendit ce tumulte & en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces, *Amman ! Amman ! misericorde !* en tirant la lettre de son sein. Le sultan commanda qu'on le laissât aprocher ; Villelongue court à lui dans le moment, embrasse son étrier & lui présente l'écrit, en lui disant *Sued Crall dan*, c'est le roi de Suéde qui te le donne. Le sultan mit la lettre dans son sein & continua son chemin vers la mosquée. Cependant on s'assûre de Villelongue, & on le conduit en prison dans les bâtimens extérieurs du sérail.

Ce François parle au sultan. La chose est rare mais vraye.

Le sultan au sortir de la mosquée après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable ; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de Mr. de Villelongue lui-même ; quand un si brave officier assûre un fait sur son honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc assûré, que le sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, & se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrivait assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'isle de Malthe qui lui servit d'interprête. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouït d'un honneur qu'aucun ambassadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua

qua pas d'expliquer les griefs du roi de Suéde, d'accuſer les miniſtres, & de demander vengeance avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au ſultan même, il était cenſé ne parler qu'à ſon égal. Il avait reconnu aiſément le grand-ſeigneur malgré l'obſcurité de la priſon, & il n'en fut que plus hardi dans la converſation. Le prétendu officier des janiſſaires dit à Villelongue ces propres paroles : „Chrétien, aſſûre-toi que le ſultan mon „maître a l'ame d'un empereur; & que ſi ton roi „de Suéde a raiſon, il lui fera juſtice.„ Villelongue fut bien-tôt élargi : on vit quelques ſemaines après un changement ſubit dans le ſérail, dont les Suédois attribuérent la cauſe à cette unique conférence. Le mouphti fut dépoſé; le kam des Tartares éxilé à Rhodes, & le ſeraſquier pacha de Bender rélégué dans une isle de l'Archipel.

La porte ottomane eſt ſi ſujéte à de pareils orages, qu'il eſt bien difficile de décider ſi en effet le ſultan voulait apaiſer le roi de Suéde par ces ſacrifices. La maniére dont ce prince fut traité ne prouve pas que la porte s'empreſſât beaucoup à lui plaire.

Le favori Ali Coumourgi fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes intérêts particuliers. On dit qu'il fit éxiler le kam de Tartarie & le ſeraſquier de Bender, ſous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cens bourſes malgré l'ordre du grand-ſeigneur. Il mit ſur le trône des Tartares le frere du kam dépoſé, jeune homme de ſon âge, qui aimait peu ſon frere, & ſur lequel Ali Coumourgi comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-viſir Juſſuf, il ne fut dépoſé que quel-

ques semaines après ; & Soliman pacha eut le titre de premier visir.

Je suis obligé de dire que Mr. de Villelongue & plusieurs Suédois m'ont assûré que la simple lettre présentée au sultan au nom du roi, avait causé tous ces grands changemens à la porte ; mais Mr. de Fierville m'a, de son côté, assûré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrarietés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas tout ce que doit faire un historien, c'est de conter ingenûment le fait, sans vouloir pénétrer les motifs ; & de se borner à dire precisément ce qu'il sait, au-lieu de deviner ce qu'il ne sait pas.

Cependant on avait conduit Charles XII. dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'était renduë en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le transporta de son chariot au château sur un sopha ; mais Charles, pour n'être point vû de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieuës d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui apellé Merizza. Coumourgi dit au grand-visir Soliman : „Va, fais avertir le roi de „Suéde, qu'il peut rester à Démotica toute sa vie : „je te réponds qu'avant un an il demandera à s'en „aller de lui-même ; mais sur-tout ne lui fais „point tenir d'argent.„

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui & pour sa suite : on lui accorda seulement vint-cinq écus par jour en argent, pour achéter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas ;

pas; mais la bourse de cinq cens écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand-visir Soliman; sa place fut donnée à Ibrahim Molla, fier, brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particuliérement tous ces vicerois de l'empire ottoman, dont la fortune de Charles a si long-tems dépendu.

Il avait été simple matelot à l'avénement du sultan Achmet III: cet empereur se déguisait souvent en homme privé, en iman, ou en dervis; il se glissait le soir dans les caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour de ce que les vaisseaux turcs ne revenaient jamais avec des prises, & qui jurait que s'il était capitaine de vaisseau, il ne rentrerait jamais dans le port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le grand-seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, & qu'on l'envoyât en course. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque maltoise, & une galiote de Gênes. Au bout de deux ans on le fit capitaine-général de la mer, & enfin grand-visir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du favoir: & pour se rendre nécessaire, il projetta de faire la guerre aux Moscovites; dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suéde.

Matelot grand-visir.

Il invita ce prince à l'y venir trouver avec le nouveau kam des Tartares & l'ambassadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était mal.

Ce matelot envoye ordre an

roi de Suéde de lui venir parler. malheureux, regardait comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à son chancelier Mullern d'y aller à sa place ; & de peur que les Turcs ne lui manquassent de respect, & ne le forçassent à commettre sa dignité, ce prince, extrême en tout, se mit au lit, & résolut de n'en pas sortir tant qu'il serait à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade : le chancelier Mullern, Grothusen & le colonel Dubens étaient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs se servent : tout avait été pillé à l'affaire de Bender ; de sorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe & de la délicatesse. Ils se servaient eux-mêmes ; & ce fut le chancelier Mullern qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuisinier.

Charles se portant bien se met au lit pour dix mois.

Tandis que Charles XII. passait sa vie dans son lit il aprit la désolation de toutes ses provinces situées hors de la Suéde.

Cependant il perd toutes les conquêtes de ses prédécesseurs. Le général Steinbock illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des païsans, soutint encore quelque tems la réputation des armes suédoises. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême, & ce que le roi possédait encore en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réünis d'assiéger Stade, ville forte & considérable, située près de l'Elbe dans le duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres ; & la garnison obligée de se rendre à discretion avant que Steinbock pût s'avancer pour la secourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, poursuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, & les atteignit

atteignit enfin dans le duché de Meckelnbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite riviére qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. il était séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derriére ce marais étaient apuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre & du terrain ; & on ne pouvait aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglans & des plus acharnés qui se fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mélée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittérent le champ de bataille.

Un fils du roi Auguste & de la comtesse de Konigsmark, connu sous le nom du comte de Saxe, fit dans cette bataille son aprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même comte de Saxe, qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouïr du droit le plus inconteſtable qu'un homme puisse jamais avoir sur une souveraineté ; je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est acquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquerant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebush, & y eut un cheval tué sous lui: je lui ai entendu dire que les Suédois gardérent toujours leurs rangs : & que même après que la victoire fut décidée, les premiéres lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant

que la priére eût été faite sur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la discipline sévére à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire se souvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en vanger sur Altena, qui apartient au roi de Dannemark. Altena est au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut aporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le roi de Dannemark favorisait cette ville de beaucoup de privilèges : son dessein était d'y établir un commerce florissant : déja même l'industrie des Altenais, encouragée par les sages vûës du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jalousie, & ne souhaitait rien tant que sa destruction. Dès que Steinbock fut à la vûë d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pouraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Un de ses généraux brule Altena ; mais les affaires de Charles sont désesperées par tout.

Les magistrats vinrent se jetter à ses pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. Steinbock en demanda deux cens mille. Les Altenais supliérent, qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correspondances, & assûrérent que le lendemain ils aporteraient cette somme ; le général Suédois répondit qu'il fallait la donner sur l'heure, ou qu'on allait embraser Altena sans délai.

Ses troupes étaient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une faible porte de bois & un fossé déja comblé, étaient les seules défenses des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9. Janvier 1713 ; il faisait un fraid rigoureux, augmenté par un vent de nord violent,

violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus insuportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se refugiérent, en pleurant & en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étaient couvert de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emportérent leurs enfans & moururent de fraid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flâmes qui consumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encore sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étaient de bois: tout fut consumé; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maisons étaient en feu, se traînérent aux portes de Hambourg, & supliérent qu'on leur ouvrît & qu'on leur sauvât la vie; mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuses; & les Hamburgeois n'aimaient pas assez les Altenais pour s'exposer en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plûpart de ces misérables expirérent sous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence: les ministres & les généraux de Pologne & de Dannemark écrivirent au comte de Steinbock, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans

néceſſité & demeurant ſans excuſe, ſoulevait contre lui le ciel & la terre.

Steinbock répondit, „qu'il ne s'était porté à ces „extrémités, que pour aprendre aux ennemis du „roi ſon maître à ne plus faire une guerre de bar„bares, & à reſpecter le droit des gens : qu'ils „avaient rempli la Poméranie de leurs cruautés, „dévaſté cette belle province, & vendu près de „cent mille habitans aux Turcs : que les flam„beaux qui avaient mis Altena en cendres, étaient „les repreſſailles des boulets rouges par qui Stade „avait été conſumée : „

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis ſe faiſaient la guerre ; ſi Charles XII. avait paru alors dans la Poméranie, il eſt à croire qu'il eût pû retrouver ſa premiére fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de ſa préſence, étaient encore animées de ſon eſprit ; mais l'abſence du chef eſt toujours dangereuſe aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. Steinbock perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions ſignalées, qui en un autre tems auraient été déciſives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moſcovites, les Saxons, & les Danois de ſe réünir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans pluſieurs eſcarmouches : deux mille hommes de ſes troupes ſe noyérent en paſſant l'Eider, pour aller hyverner dans le Holſtein ; toutes ces pertes étaient ſans reſſource dans un païs où il était entouré de tous côtés d'ennemis puiſſans.

Il voulut défendre le païs du Holſtein contre le Dannemark, mais malgré ſes ruſes & ſes efforts le païs fut perdu, toute l'armée fut détruite & Steinbock fut priſonnier.

La

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proye des alliés: elle fut sequestrée entre les mains du roi de Prusse. Les états de Brême furent remplis de garnisons danoises. Au même tems les Russes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorite de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suéde, son roi s'obstinait à rester à Démotica, & se repaissait encore de l'espérance de ce secours turc, sur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce visir si fier, qui s'obstinait à la guerre contre les Moscovites, malgré les vûës du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de visir était devenuë si dangereuse que personne n'osait l'occuper: elle demeura vacante pendant six mois. Enfin, le favori Ali Coumourgi prit le titre de grand-visir. Alors toutes les espérances du roi de Suéde tombérent. Il connaissait Coumourgi d'autant mieux qu'il en avait été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les siens.

Enfin il se résout à partir de Turquie.

Il avait été onze mois à Démotica enséveli dans l'inaction & dans l'oubli; cette oisiveté extrême succédant tout-à-coup aux plus violens exercices lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conseil de régence qu'il avait établi à Stockolm, quand il partit de sa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le sénat vint en corps suplier la princesse Ulrike Eléonore, sœur du roi, de se charger de la régence, pendant cette longue absence de son frere: elle l'accepta; mais quand

elle vit que le sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar & le roi de Dannemark, qui attaquaient la Suéde de tous côtés, cette princesse jugeant bien que son frere ne ratifierait jamais la paix, se démit de la régence & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçût le paquet de sa sœur à Démotica. Le despotisme qu'il avait succé en naissant lui faisait oublier qu'autrefois la Suéde avait été libre, & que le sénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domestiques, qui voulaient commander dans la maison en l'absence du maître ; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur envoyerait une de ses bottes, & que ce serait d'elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Plus despotique que jamais en manquant de tout.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suéde, contre son autorité, & pour défendre enfin son païs, n'espérant plus rien de la porte ottomane & ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au grand-visir qu'il souhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

Mr. Desalleurs, ambassadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suéde, fit la demande de sa part. „He bien, dit le visir au comte Desalleurs, n'avais-je pas bien dit, que l'année ne se passerait pas sans que le roi de Suéde demandât à partir ? Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller ou de demeurer ; mais qu'il se détermine bien, & qu'il fixe le jour de son départ, afin qu'il ne nous jette pas une seconde fois dans l'embarras de Bender.„

Le comte Desalleurs adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi ; mais Charles, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la

la pompe d'un grand roi, quoique dans la misére d'un fugitif. Il donna à Grothusen le titre d'ambassadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingt personnes toutes superbement vétuës.

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humilians que l'ambassade n'était pompeuse.

Il se résout pour envoyer une ambassade à la porte.

Mr. Desalleurs prêta au roi quarante mille écus, Grothusen avait des agens à Constantinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cens pistoles d'un marchand anglais, mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouër en présence du divan la brillante comédie de l'ambassade suédoise. Grothusen reçût à Constantinople tous les honneurs que la porte fait aux ambassadeurs extraordinaires des rois le jour de leur audience: le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-visir; mais ce ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la porte. Le visir repliqua séchement que son maître savait donner quand il voulait, & qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter: qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une maniére digne de celui qui le renvoyait: que peut-être même la porte lui ferait quelque présent en or non monnoyé; mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier Octobre 1714. le roi de Suéde se mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi pacha avec six chiaoux le vinrent prendre au château de Demirtash, où ce prince demeurait

depuis quelques jours : il lui présenta de la part du grand-seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des selles superbes dont les étriers étaient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait soin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie; c'est un usage établi depuis long-tems chez ces peuples, qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable, puisque chez les animaux les races dont on a soin & qui sont sans mélange ne dégénérent jamais.

Les Turcs le reconduisent magnifiquement.

Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions, & trois cens chevaux, formaient le convoi. Le capigi pacha sachant que plusieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la suite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'usure étant contraire à la loi mahométane, il supliait sa majesté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au résident, qu'il laisserait à Constantinople, de ne payer que le capital. „Non, dit le roi, „si mes domestiques ont donné des billets de cent „écus, je veux les payer, quand ils n'en auraient „reçû que dix. „

Il fit proposer aux créanciers de le suivre, avec l'assûrance d'être payés de leurs fraix & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suéde, & Grothusen eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faisaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur respectueuse gênât l'impatience du roi. Il se levait dans la route, à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi

capigi & les chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire : la gravité turque était dérangée par cette maniére nouvelle de voyager ; mais le roi prenait plaisir à leur embarras, & disait qu'il se vangeait un peu de l'affaire de Bender.

Il donne au roi Stanislas le duché des deux-ponts.

Tandis qu'il gâgnait les frontiéres des Turcs, Stanislas en sortait par un autre chemin, & allait se retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin & à l'Alsace, & qui apartenait aux rois de Suéde depuis que Charles X, successeur de Christine, avait joint cet héritage à la couronne. Charles assigna à Stanislas le revenu de ce duché, estimé alors environ soixante & dix mille écus ; ce fut-là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'espérances. Stanislas voulait & aurait pû faire un traité avantageux avec le roi Auguste ; mais l'indomptable opiniâtreté de Charles XII. lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de roi.

Ce prince resta dans le duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de Charles ; alors cette province retournant à un prince de la maison palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace française. Mr. Sum, envoyé du roi Auguste, en porta ses plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à Mr. Sum ces paroles remarquables : „Monsieur, mandez au roi „votre maître que la *France* a toujours été l'azyle „des rois malheureux.„

Le roi de Suéde étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, aprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, faisaient des

préparatifs pour le recevoir ; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même, avait fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais Charles n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockolm qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Manière de voyager aussi étrange que son séjour.

Quand il fut à Targowits sur les frontiéres de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte turque, il assembla sa suite dans une grange ; il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, & de se trouver le plûtôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la mer baltique, environ à trois cens lieuës de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que deux officiers, Rosen & During, & quitta toute sa suite gayement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux : mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu : prit le nom d'un officier allemand ; & courut la poste à cheval avec ces deux compagnons de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés & secrets : prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Baviére, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie, & le Meckelbourg ; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la premiére journée, après avoir couru sans relâche, le jeune During, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives, comme

le

le roi de Suéde, s'évanouït en descendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? During ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : „Donne m'en la moitié, dit le roi; „je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre, „j'acheverai la route tout seul.„ During le suplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assûrant qu'au bout de ce tems il serait en état de remonter à cheval & de suivre sa majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le roi inéxorable se fit donner les cinq cens écus, & demanda des chariots. Alors During, effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagême innocent : il tira à part le maître de la poste, & lui montrant le roi de Suéde : Cet homme, lui dit-il, est mon cousin; nous voyageons ensemble pour la même affaire, il voit que je suis malade & ne veut pas seulement m'attendre trois heures; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant cheval de votre écurie, & cherchez-moi quelque chaise ou quelque chariot de poste.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna au roi un cheval rétif & boiteux: ce monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire avec le vent, la neige & la pluye. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suéde, qui ne pouvant plus faire marcher sa monture; s'en allait de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de During ; il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuérent leur route, courant à cheval le jour, & dormant sur une charette la nuit sans s'arrêter en aucun lieu.

Il arrive enfin à Stralsund.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivérent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit.

Le roi cria à la sentinelle qu'il était un courier dépêché de Turquie par le roi de Suéde, qu'il fallait qu'on le fit parler dans le moment au général Ducker gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, & qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils seraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur : Ducker s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suéde : on fit ouvrir les portes ; on introduisit ce courier dans sa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suéde : le roi le prenant par le bras ; Eh quoi ! dit-il, Ducker, mes plus fidéles sujets m'ont-ils oublié ? Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ses yeux ; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joye. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les ruës se remplirent des habitans, qui se demandaient les uns aux autres : Est-il vrai que le roi est ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le

vin

vin coula dans les ruës à la lumiére de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait seize jours qu'il ne s'était couché : il fallut couper ses bottes sur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revûë de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste toutes ces particularités si conformes au caractére extraordinaire de Charles XII m'ont été confirmées par le comte de Croissy, ambassadeur auprès de ce prince, après m'avoir été aprises par Mr. Fabrice.

A peine arrivé il veut faire la guerre.

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand Charles la quitta en mille sept cens neuf.

Etat de l'Europe.

La guerre qui avait si long-tems déchiré toute la partie méridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particuliéres arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'Oxford ministre habile, & le lord Bolingbrooke, un des plus brillans génies & l'homme le plus éloquent de son siécle, prévalurent contre le fameux duc de Marlborough, & engagérent la reine Anne à faire la paix avec Louïs XIV. La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bien-tôt les autres Puissances à s'accommoder.

Philippe V, petit fils de Louïs XIV, commençait à régner paisiblement sur les débris de la monarchie espa-

espagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'affermissait dans ses vastes états ; Louïs XIV n'aspirait plus qu'à achever en paix sa longue carriére.

Anne, reine d'Angleterre, était morte le 10 Août 1714 haïe de la moitié de sa nation, pour avoir donné la paix à tant d'états. Son frere Jacques Stuard, prince malheureux, exclu du trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles loix lui auraient donnée, si son parti eut prévalu, George I, électeur de Hannover fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône apartenait à cet électeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendît d'une fille de Jacques; mais en vertu d'acte du parlement de la nation.

George, apellé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'électeur de Hannover plûtôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses états d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste, il se plaisait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau pésant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettait à sa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages, & le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, & telle la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, & se réünissaient contre le roi de Suéde.

Auguste

Auguſte était depuis long-tems remonté ſur le trône de Pologne avec l'aide du czar, & du conſentement de l'empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre, & des états-généraux, qui tous garans du traité d'Altranſtad, quand Charles XII impoſait les loix, ſe deſiſtérent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguſte ne jouïſſait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne en reprenant ſon roi, reprit bien-tôt ſes craintes du pouvoir arbitraire : elle était en armes pour l'obliger à ſe conformer aux *Pacta Conventa*, contrat ſacré entre les peuples & les rois ; & ſemblait n'avoir rapellé ſon maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de Stanislas, ſon parti ſemblait anéanti ; & on ne ſe reſſouvenait en Pologne du roi de Suéde, que comme d'un torrent qui avait changé le cours de toutes choſes pour un tems dans ſon paſſage.

Pultava & l'abſence de Charles XII en faiſant tomber Stanislas, avaient auſſi entraîné la chûte du duc de Holſtein, neveu de Charles, qui venait d'être dépouillé de ſes états par le roi de Dannemark. Le roi de Suéde avait aimé tendrement le pere : il était pénétré & humilié des malheurs du fils ; de plus, n'ayant rien fait en ſa vie que pour la gloire, la chûte des ſouverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui auſſi ſenſible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ſes pertes : Fréderic Guillaume, depuis peu roi de Pruſſe, qui paraiſſait avoir autant d'inclination à la guerre que ſon pere avait été pacifique, commença par ſe faire livrer Stetin & une partie de la Poméranie, ſur laquelle

quelle il avait des droits pour quatre cens mille écus payés au roi de Dannemark & au czar.

George, électeur de Hannover devenu roi d'Angleterre, avait aussi sequestré entre ses mains le duché de Brême & de Verden, que le roi de Dannemark lui avait mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposait des dépouilles de Charles XII, & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs interêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avaient prises.

Conquêtes, grandeur, triomphe de Pierre le grand.

Quant au czar, il était sans doute le plus à craindre: ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes mêmes, sa persévérance à s'instruire & à montrer à ses sujets ce qu'il avait apris, ses travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déja Riga était pris; la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquises les rois ancêtres de Charles, étaient sous le joug moscovite.

Pierre Alexiowits, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la mer baltique, se voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flote de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avait été construit de ses propres mains; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du nord. Il n'y avait point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même depuis le fond du golfe de Bothnie jusqu'à l'océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe & aux desseins d'un empereur; & étant devenu amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat sur terre.

Tandis que le prince Gallitsin, général formé par lui, & l'un de ceux qui secondérent le mieux ses entre-

entrepriſes, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vaſa, & battait les Suédois, cet empereur ſe mit en mer pour aller conquérir l'île d'Alan, ſituée dans la mer baltique, à douze lieuës de Stockolm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714 pendant que ſon rival Charles XII ſe tenait dans ſon lit à Démotica. Ils s'embarqua au port de Cronslot qu'il avait bâti depuis quelques années, à quatre milles de Petersbourg. Ce nouveau port, la flote qu'il contenait, les officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était ſon ouvrage ; & de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque ſorte.

La flote ruſſienne ſe trouva le quinze Juillet à la hauteur d'Alan ; elle était compoſée de trente vaiſſeaux de ligne, de quatre-vingt galéres, & de cent demi-galéres. Elle portait vingt mille ſoldats : l'amiral Apraxin la commandait ; l'empereur ruſſe y ſervait en qualité de contre-âmiral. La flote ſuédoiſe vint le ſeize à ſa rencontre, commandée par le vice-amiral Erinchild ; elle était moins forte des deux tiers, cependant elle ſe battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaiſſeau d'Erinchild, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua ſeize mille hommes dans Alan ; & ayant pris pluſieurs ſoldats ſuédois, qui n'avaient pû encore s'embarquer ſur la flote d'Erinchild, il les amena priſonniers ſur ſes vaiſſeaux. Il rentra dans ſon port de Cronslot avec le grand vaiſſeau d'Erinchild, trois autres de moindre grandeur, une frégate & ſix galéres, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Petersbourg, suivi de toute sa flote victorieuse & des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale qui le flata encore davantage que celle de Moscov, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre mille cinq cens maisons; enfin, parce qu'il se trouvait non seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la premiére flote russienne qu'on eût jamais vûë dans la mer baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flote n'était pas même connu avant lui.

On observa à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscov. Le vice-amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiowits y parut en qualité de contre-amiral. Un boyard russien, nommé Romanodowsky, lequel représentait le czar dans des occasions solemnelles, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-amiral lui présenta la relation de sa victoire, & on le déclara vice-amiral en considération de ses services ; cérémonie bizare, mais utile dans un païs où la subordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur moscovite enfin victorieux des Suédois sur mer & sur terre, & ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il s'était rendu médiateur entre la république & Auguste; gloire aussi flateuse peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat & toute fortune de Charles avaient passé au czar : il en jouïssait même plus utilement que n'avait fait son rival; car il faisait servir tous ses succès à l'avantage de son païs. S'il prenait une

ville,

ville, les principaux artisans allaient porter à Petersbourg leur industrie : il transportait en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des provinces conquises sur la Suéde : ses états s'enrichissaient par ses victoires ; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excusable.

La Suéde au contraire, privée de presque toutes ses provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avaient péri dans les batailles ou de misére. Plus de cent mille Suédois étaient esclaves dans les vastes états du czar, & presque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'espéce d'hommes manquait sensiblement ; mais l'espérance renaquit dès qu'on sût le roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admiration pour lui étaient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

Fin du septiéme Livre.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse : il est assiégé dans Stralsund & se sauve en Suéde : entreprises du baron de Görtz son premier ministre : projets d'une réconciliation avec le czar, & d'une descente en Angleterre : Charles assiége Fridevichshal en Norwege : il est tué : son caractére : Görtz est décapité.

Le roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restait, Ulrique Eléonore, en mariage au prince Fréderic de Hesse-Cassel. La reine douairiére, grand-mere de Charles XII & de la princesse, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4 Avril 1715 dans le palais de Stockolm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi ; il resta dans Stralsund occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Dannemark & de Prusse. Il déclara cependant son beaufrere généralissime de ses ar-

armées en Suéde. Ce prince avait servi les états-généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général ; qualité, qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivaient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715 les troupes allemandes du roi d'Angleterre, & celles de Dannemark investirent la forte ville de Wismar : les Danois & les Saxons, réünis au nombre de trente-six mille, marchérent en même tems vers Stralsund pour en former le siége. Les rois de Dannemark & de Prusse coulérent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux suédois. Le czar était alors sur la mer baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent cinquante de transport, sur lesquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suéde d'une descente ; tantôt il avançait jusqu'à la côte de Helsimbourg, tantôt il se présentait à la hauteur de Stockolm. Toute la Suéde était en armes sur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invasion. Dans ce même tems ses troupes de terre chassaient de poste en poste les Suedois des places qu'ils possédaient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie ; mais le czar ne poussa pas plus loin ses entreprises. *Charles malheureux partout.*

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la mer baltique, est la petite isle d'Usedom : cette place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le roi de Prusse avait délogé les Suédois de cette isle, & s'en était saisi aussi-bien que de Stetin qu'il gardait en seque-

ſtre ; le tout, diſait-il, *pour l'amour de la paix.* Les Suédois avaient repris l'isle d'Uſedom au mois de Mai 1715, ils y avaient deux forts ; l'un était le fort de la *Suine* ſur la branche de l'Oder qui porte ce nom, l'autre, de plus de conſéquence, était Pennamonder ſur l'autre cours de la riviére. Le roi de Suéde n'avait pour garder ces deux forts & toute l'isle, que deux cens cinquante ſoldats poméraniens, commandés par un viel officier ſuédois, nommé Kuze Slerp, dont le nom mérite d'être conſervé.

Le roi de Pruſſe envoye le 4 Août quinze cens hommes de pied, & huit cens dragons pour débarquer dans l'isle : ils arrivent & mettent pied à terre, ſans opoſition, du côté du fort de la Suine. Le commandant ſuédois leur abandonna ce fort comme le moins important ; & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il ſe retira dans le château de Pennamonder avec ſa petite troupe, réſolu de ſe défendre juſqu'à la derniére extrémité.

Il fallut donc l'aſſiéger dans les formes : on embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes pruſſiennes de mille fantaſſins, & de quatre cens cavaliers. Le dix-huit Août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place eſt vivement battuë par le canon & par les mortiers. Pendant le ſiége, un ſoldat ſuédois, chargé en ſecret d'une lettre de Charles XII, trouva le moyen d'aborder dans l'isle & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant, elle était conçûë en ces termes : „Ne faites aucun feu que quand les enne„mis ſeront au bord du foſſé : défendez-vous juſ„qu'à la derniére goute de votre ſang ; je vous re„commande à votre bonne fortune. CHARLES.„

Slerp

Slerp ayant lu ce billet réſolut d'obéïr ; & de mourir comme il lui était ordonné pour le ſervice de ſon maître. Le vingt-deux, au point du jour, les ennemis donnérent l'aſſaut : les aſſiégés n'ayant tiré que quand ils virent les aſſiégeans au bord du foſſé en tuérent un grand nombre : mais le foſſé était comblé, la brêche large, le nombre des aſſiégeans trop ſupérieur : on entra dans le château par deux endroits à la fois ; le commandant ne ſongea alors qu'à vendre chérement ſa vie, & à obéïr à la lettre. Il abandonne les brêches par où les ennemis entraient : il retranche près d'un baſtion ſa petite troupe qui a l'audace & la fidélité de le ſuivre ; il la place de façon, qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il ſe bat pendant une heure entiére, & après avoir perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt tué enfin avec ſon lieutenant & ſon major. Alors cent ſoldats, qui reſtaient avec un ſeul officier, démandérent la vie, & furent faits priſonniers ; on trouva dans la poche du commandant la lettre de ſon maître, qui fut portée au roi de Pruſſe.

Pendant que Charles perdait l'isle d'Uſedom, & les isles voiſines qui furent bien-tôt priſes : que Wiſmar était prêt de ſe rendre, qu'il n'avait plus de flote, que la Suéde était menacée, il était dans la ville de Stralſund ; & cette place était déja aſſiégée par trente-ſix mille hommes.

Stralſund, ville devenuë fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le roi de Suéde, eſt la plus forte place de la Poméranie. Elle eſt bâtie entre la mer baltique & le lac de Franken, ſur le détroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que ſur une chauſſée

sée étroite, défenduë par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croyait inaccessibles. Elle avait une garnison de près de neuf mille hommes, & de plus le roi de Suéde lui-même. Les rois de Dannemark & de Prusse entreprirent ce siége avec une armée de trente-six mille hommes, composée de Prussiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'assiéger Charles XII était un motif si pressant qu'on passa par-dessus tous les obstacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715. Le roi de Suéde, dans le commencement du siége disait, qu'il ne comprenait pas, comment une place bien fortifiée, & munie d'une garnison suffisante, pouvait être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siége régulier : la terreur de ses armes avait alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même, & n'estimait pas assez ses ennemis. Les assiégeans pressérent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent secondés par un hazard très-singulier.

Il est sur le point de perir ou d'être pris.

On sait que la mer baltique n'a ni flux ni reflux : le retranchement qui couvrait la ville, & qui était apuyé, du côté de l'occident, à un marais impraticable, &, du côté de l'orient, à la mer, semblait hors de toute insulte. Personne n'avait fait attention que lorsque les vents d'occident soufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer baltique vers l'orient, & ne leur laissaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un soldat s'étant laissé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette

cette découverte pourait faire sa fortune ; il deserta & alla au quartier du comte de Wakerbarth, général des troupes saxonnes, donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué & pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'occident soufflant encore, le lieutenant-colonel Koppen entra dans l'eau, suivi de dix-huit cens hommes : deux mille s'avançaient en même tems sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, & les Prussiens & les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en aparence sur la chaussée ; mais tout-à-coup Koppen avec ses dix-huit cens hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville, les assiégeans les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuïards : deux officiers & quatre soldats saxons étaient déja sur le pont-levis, mais on eut le tems de le lever ; ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer baltique est l'isle de Rugen, qui sert de rempart à cette place, & où

la garnison & les bourgeois auraient pû se retirer, s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette isle était d'une conséquence extrême pour Charles : il voyait bien que, si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre & par mer ; & que selon toutes les apparences, il serait réduit ou à s'ensevelir sous les ruïnes de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait si long-tems mépriſés, & auxquels il avait imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Il attaque douze mille hommes avec deux mille.

Ses ennemis faisaient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette isle, dont l'abord est très-difficile ; enfin, ayant fait construire des barques, le prince d'Anhalt, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rügen le 15. Novembre avec douze mille hommes. Le roi présent par-tout était dans cette isle, il avait joint ses deux mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieuës de l'endroit, où l'ennemi avait abordé ; il se met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le prince d'Anhalt avait déja retranché ses troupes par une précaution, qui semblait inutile. Les officiers, qui commandaient sous lui, ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient Charles XII à Stralsund ; mais le prince d'Anhalt, qui savait de quoi Charles était capable, avait fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise, & prenait toutes ses sûretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux

A deux heures du matin Charles arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de frise.* Ces paroles furent entenduës des sentinelles : l'alarme est donnée aussi-tôt dans le camp : les ennemis se mettent sous les armes : le roi ayant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé ; *Ah*, dit-il, *est-il possible, je ne m'y attendais pas.* Cette surprise ne le découragea point : il ne savait pas combien de troupes étaient débarquées : ses ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient affaire. L'obscurité de la nuit semblait favorable à Charles : il prend son parti sur le champ : il se jette dans le fossé accompagné des plus hardis, & suivi en un instant de tout le reste ; les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tués par les coups de mousquet tirés au hazard servirent de fascines. Le roi, les généraux, qu'il avait avec lui, les officiers & les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule les uns des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuosité suédoise mit d'abord le desordre parmi les Danois & les Prussiens, mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repoussés après un quart d'heure de combat ; & repassérent le fossé. Le prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine ; il ne savait pas que dans ce moment c'était Charles XII lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. Grothusen le favori du roi, & le général Dardof, tombérent morts auprès de lui. Charles en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respi-

rait encore. During, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pû savoir le nom, reconnut Charles, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux, rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je vous tuë. Charles avait à sa ceinture un pistolet : il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi Charles, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçût un coup de fusil au-dessous de la mammelle gauche. Le coup, qu'il apellait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, & prêt d'être tué ou pris. Le comte Poniatovski combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen & le remit à cheval.

Les Suédois se retirérent vers un endroit de l'isle nommé *Alteferre*, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De-là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise; elles furent faites prisonniéres de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment français, composé des débris de la bataille d'Hochsted, qui avait passé au service du roi Auguste, & delà à celui du roi de Suéde : la plûpart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'Anhalt, qui fut leur quatriéme maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de Ville-

Villelongue, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. Il fut pris avec sa troupe, & ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues, & de malheurs.

Le roi après tous ses prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund & près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vû à Bender. Il ne s'étonnait de rien : le jour il faisait faire des coupures & des retranchemens derriére les murailles : la nuit il faisait des sorties sur l'ennemi : cependant Stralsund était battu en brêche : les bombes pleuvaient sur les maisons : la moitié de la ville était en cendres ; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la sobrieté & le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties ; ils étaient pour lui une seconde garnison. *Excès d'intrepidité.*

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suéde à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en piéces : le cabinet, où le roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un bonheur étonnant nul des éclats qui sautaient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échapa des mains du secrétaire. Qu'y a-t'il donc ? lui dit le roi d'un air tranquille ; pourquoi n'écrivez-vous pas ? Celui-ci ne put répondre que ces mots : Eh ! Sire, la bombe ! Eh bien ! reprit le roi, qu'à de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? continuez.

Particularités curieuses.

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suéde. C'était un Colbert, comte de Croissy, lieutenant-général des armées de France, frere du marquis de Torcy, célèbre ministre d'état, & parent de ce fameux Colbert dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en ambassade auprès de Charles XII c'était presque la même chose. Le roi entretenait Croissy des heures entiéres dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derriére eux, sans que le roi s'aperçût du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suéde & de Prusse ; mais celui-ci demandait trop, & Charles XII ne voulait rien céder. Le comte de Croissy n'eut donc dans son ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouïr de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui sur le même manteau : il avait, en partageant ses dangers & ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait : il disait quelquefois au comte de Croissy : *Veni, maledicamus de rege*, Allons, disons un peu de mal de Charles XII. C'est ce que cet ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13 Novembre dans la ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suéde qu'il laissa au milieu des ruïnes de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparérent deux fois & en furent deux fois chaſſés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les aſſiégeans en demeurérent les maîtres. Charles reſta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un aſſaut général. Il s'arrêta le 21 juſqu'à minuit ſur un petit ravelin tout ruïné par les bombes & par le canon : le jour d'après les officiers principaux le conjurérent de ne plus reſter dans une place qu'il n'était plus queſtion de défendre ; mais la retraite était devenuë auſſi dangereuſe que la place même. La mer baltique était couverte de vaiſſeaux moſcovites & danois. On n'avait dans le port de Stralſund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuſe, y déterminérent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20 Décembre 1715 avec dix perſonnes ſeulement. Il fallut caſſer la glace dont la mer était couverte dans le port ; ce travail pénible dura pluſieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laiſſer ſortir Charles de Stralſund, & de le prendre mort ou vif. Heureuſement ils étaient ſous le vent & ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en paſſant à la vûë de l'isle de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirérent ſur le roi : les matelots faiſaient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles, un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſaient dans la mer baltique : dès les lende-

Il revoit la Suède.

main Stralsund se rendit ; la garnison fut faite prisonniére de guerre & Charles aborda à Isted en Scanie, & delà se rendit à Carelskroon dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant sur un vaisseau de cent vingt canons pour aller donner les loix au nord.

Si près de sa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue absence ; mais son dessein n'était d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'oprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Weter en Ostrogothie ; il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carelscroon, où il séjourna l'hyver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son royaume. Il croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, & il les avait accoutumés à le croire aussi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Déplorable état de son pays.

Il était encore plus difficile d'avoir une flote : pour y suppléer on donna des commissions à des armateurs, qui moyennant des priviléges excessifs & ruïneux pour le païs, équipérent quelques vaisseaux ; ces efforts étaient les derniéres ressources de le Suéde. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du roi ; on achéta pour

pour son compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soye, qui avaient des perruques, & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fut révolté sous tout autre roi, mais le païsan le plus malheureux de la Suéde savait que son maître menait une vie encore plus dure & plus frugale que lui ; ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les miséres particuliéres : on s'attendait à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suéde; cette crainte était si bien fondée & si forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouissaient dans la terre.

En effet, une flote anglaise avait déja paru dans la mer baltique, sans qu'on sût quels étaient ses ordres ; & le roi de Dannemark avait la parole du czar, que les Moscovites joints aux Danois fondraient en Suéde au printems de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de Charles XII, quand au-lieu de défendre son païs menacé par tant de princes, il passa en Norvege au mois de Mars 1716 avec vingt mille hommes. *Ne pouvant faire la guerre au czar il va la faire en Norvège.*

Depuis Hannibal, on n'avait point encore vû de général, qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guere au cœur de leurs états. Le prince de Hesse son beaufrere l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suéde en Norvege que par des défilés assez dangereux : & quand on les a pas-

sés, on rencontre, de distance en distance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers; il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pû arrêter l'armée suédoise; mais on n'avait pas prévû cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée, que le czar demeurât tranquile au milieu de ces événemens, & ne fît pas une descente en Suéde, comme il en était convenu avec ses alliés.

La raison de cette inaction était un dessein des plus grands; mais en même tems des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Ministère du baron de Görtz qu'on prononce Geurts.

Le baron Henri de Görtz, né en Franconie, & baron immédiat de l'empire, ayant rendu des services importans au roi de Suéde pendant le séjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu son favori & son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches: nul projet ne l'effrayait; nul moyen ne lui coûtait; il prodiguait les dons, les promesses, les sermens, la vérité & le mensonge.

Il allait de Suéde en France, en Angleterre, en Hollande essayer lui-même les ressorts qu'il voulait faire jouër. Il cût été capable d'ébranler l'Europe; & il en avait conçû l'idée. Ce que son maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet; aussi prit-il sur Charles XII un ascendant qu'aucun ministre n'avait eu avant lui.

Ce roi, qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte Piper, recevait alors des leçons du baron de Görtz: d'autant plus soumis à ce ministre, que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils; & que Görtz ne lui

en

en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de princes réünis contre la Suéde, George electeur de Hannover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel Charles était le plus piqué, parce que c'était le seul que Charles n'eût point offensé ; que George etait entré dans la querelle sous prétexte de l'apaiser, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Dannemark, à qui ils n'apartenaient pas.

Il s'imagine qu'il rétablira le roi Stanislas en Pologne, & le prétendant en Angleterre.

Il entrevit aussi de bonne heure que le czar était secrétement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied. Wismar, la seule ville qui restât encore aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venait enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois le 14 Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes moscovites, qui étaient dans le Mekelbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances réitérées depuis deux ans avaient aliéné l'esprit du czar, & avaient peut-être empêché la ruïne de la Suéde. Il y a beaucoup d'exemples d'états alliés conquis par une seule puissance : & il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plusieurs alliés. Si leurs forces réünies l'abattent, leurs divisions le relevent bien-tôt.

Dès l'année 1714 le czar eut pû faire une descente en Suéde ; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemark & de Prusse, alliés justement jaloux, soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont

dont les seuls païsans avaient vaincu l'élite des troupes danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encore était le besoin d'argent. Le czar était un des plus puissans monarques du monde, mais un des moins riches : ses revenuës ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres : il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre ; mais le profit en était encore incertain, & le travail ruïneux. Il établissait un grand commerce ; mais les commencemens ne lui aportaient que des espérances ; ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance & sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il fallait du tems pour fermer les playes de la Livonie, païs abondant, mais desolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans, & qui était alors à charge à son vainqueur. Les flotes qu'il entretenait, les nouvelles entrepriſes qu'il faisait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnoyes, remede qui ne guérit jamais les maux d'un état, & qui est sur-tout préjudiciable à un païs qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels Görtz bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suéde d'achéter la paix de l'empereur moscovite à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le czar irrité contre les rois de Pologne & d'Angleterre ; & lui donnant à entendre que Pierre Alexiewits & Charles XII réünis, pouraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, sans céder une grande partie des provinces qui sont à l'orient & au nord de la mer baltique ;

mais

mais il lui fit considérer, qu'en cédant ces provinces que le czar possédait déja, & qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourait avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le trône de Pologne, de replacer le fils de Jaques II. sur celui d'Angleterre, & de rétablir le duc de Holstein dans ses états.

Charles flaté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son ministre : Görtz partit de Suéde muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout sans restriction, & le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscov par le moyen d'un Ecossois nommé Areskins, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainsi que l'étaient presque tous les Ecossois qui ne subsistaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince Menzikoff l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le prince Menzikoff goûta ses ouvertures, le czar les aprouva. Au-lieu de descendre en Suéde comme il en était convenu avec les alliés, il fit hyverner ses troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg, & la noblesse de ce païs; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une principauté en Allemagne, & comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre sa souveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche; ils ne voulaient point d'un voisin si terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourait

un

un jour s'en faire élire empereur, & en oprimer les souverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de Görtz s'avançait vers le succès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secrétes. Le czar les amusait tous aussi par des espérances. Charles XII. cependant était en Norwege avec son beaufrere le prince de Hesse; à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille Danois divisés en plusieurs corps, que le roi & le prince de Hesse passérent au fil de l'épée.

Charles avance cependant en Norvège.

Charles avança jusqu'à Christiania, capitale de ce royaume: la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée & une flote danoise aprochaient pour défendre la Norwege; Charles qui manquait de vivres se retira en Suéde, attendant l'issuë des vastes entrepriſes de son ministre.

Il fait alliance avec des pirates.

Cet ouvrage demandait un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. Görtz fit chercher jusque dans les mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût aporté en Suéde de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avait long-tems que des pirates de toutes nations, & particuliérement des Anglais, ayant fait entr'eux une association, infestaient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Poursuivis partout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande isle à l'orient de l'Afri-

l'Afrique. C'étaient des hommes desespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les loix des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils furent que Charles XII. était retourné en Suéde, ils espérérent que ce prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flote & de soldats, leur ferait une bonne composition; ils lui envoyérent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau hollandais, & qui alla proposer au baron de Görtz de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux gentilshommes Suédois, l'un nommée Kromstrom & l'autre Mendal, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar. On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le cardinal Alberoni, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez long-tems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet état.

Il a le projet de bouleverser l'Europe.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de Jaques II. sur le trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venait que de mettre le pied dans le ministère, & qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à

atta-

attaquer l'empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, & la couronne de la Grande-Bretagne au roi George ; tant un seul homme est dangereux, quand il est absolu dans un puissant état, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

Görtz ayant ainsi dispersé à la cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premiéres étincelles de l'embrasement qu'il méditait, alla secrétement en France, & de-là en Hollande où il vit les adhérans du prétendant.

Il s'informa plus particuliérement de leurs forces, du nombre & de la disposition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre sur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un secours de dix mille hommes, & faisaient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Les projets de son ministre & du cardinal Alberoni sont découverts.

Le comte de Gillembourg, ambassadeur de Suéde en Angleterre, instruit par le baron de Görtz, eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens : il les encouragea & leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables que Görtz toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux, & en acheta six en Bretagne avec des armes de toute espèce.

Il envoya alors secrétement en France plusieurs officiers, entr'autres le chevalier de Folard, qui ayant fait trente campagnes dans les armées françaises, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ses services au roi de Suéde, moins par des vûës intéressées que par le désir de servir sous un roi qui avait une réputation si étonnante. Le chevalier de Folard espérait d'ailleurs faire

faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait sur la guerre ; il avait étudié toute sa vie cet art en philosophe, & il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses commentaires sur Polybe. Ses vûës furent goûtées de Charles XII, qui lui-même avait fait la guerre d'une maniére nouvelle, & qui ne se laissait conduire en rien par la coutume ; il destina le chevalier de Folard à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projettée en Ecosse. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du baron de Görtz. Beaucoup d'officiers français, un plus grand nombre d'irlandais entrérent dans cette conjuration d'une espéce nouvelle, qui se tramait en même tems en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendaient secrétement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encore peu de chose pour le baron de Görtz ; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important & sans lequel rien ne pouvait réüssir, était d'achever la paix entre le czar & Charles ; il restait beaucoup de difficultés à aplanir. Le baron Osterman, ministre d'état en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vûës de Görtz ; il était aussi circonspect que le ministre de Charles était entreprenant. Sa politique lente & mesurée voulait laisser tout meurir, le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entrepriſe, n'accordât à la Suéde une paix trop avantageuse ; il retardait par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le baron de Görtz, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. *Le czar voyage en France.*

1717. Son dessein était de passer ensuite en France: il lui manquait d'avoir vû cette nation celèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée, & imitée par tous ses voisins; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'aprendre, & exercer en même tems sa politique.

Görtz vit deux fois à la Haye cet empereur, il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable: ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable; il se flatait que l'Europe ne les aprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix: il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du nord; il pressait même en aparence la tenuë d'un congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suéde & de ses ennemis devoient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le duc d'Orléans régent de France; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies, s'étaient tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation était devenuë l'espion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui.

Les ministres de Charles arrêtés. Dans le même tems les Hollandais qui prenaient des ombrages de la conduite de Görtz, communiquérent leurs soupçons au ministre anglais. Görtz & Gillembourg poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous

tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme Gillembourg, ambaſſadeur de Suéde, avait violé le droit des gens, en conſpirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola ſans ſcrupule le même droit en ſa perſonne. Mais on s'étonna que les états-généraux, par une complaiſance inouïe pour le roi d'Angleterre, miſſent en priſon le baron de Görtz. Ils chargérent même le comte de Welderen de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confuſion. Görtz demanda au comte de Welderen, s'il était connu de lui? Oui, monſieur, répondit le Hollandais. „Hé bien, *dit le baron de Görtz*, ſi „vous me connaiſſez, vous devez ſavoir que je ne „dis que ce que je veux.„ L'interrogatoire ne fut guére pouſſé plus loin; tous les ambaſſadeurs, mais particuliérement le marquis de Monteléon miniſtre d'Eſpagne en Angleterre, proteſtérent contre l'attentat commis envers la perſonne de Görtz & de Gillembourg. Les Hollandais étaient ſans excuſe: ils avaient non ſeulement violé un droit ſacré en arrêtant le premier miniſtre du roi de Suéde, qui n'avait rien machiné contre eux; mais ils agiſſaient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du baron de Görtz & du comte de Gillembourg, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suéde était alors dans la province de Scanie; on lui

aporta ces lettres imprimées avec la nouvelle de l'enlévement de ses deux ministres. Il demanda en souriant si on n'avait pas aussi imprimé les siennes ? Il ordonna aussi-tôt qu'on arrêtât à Stockolm le résident anglais avec toute sa famille & ses domestiques : il défendit sa cour au résident hollandais qu'il fit garder à vûë. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le baron de Görtz ; trop fier pour nier une entreprise qu'il avait aprouvée, & trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance ; il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obscurement impliqué dans les lettres de Gillembourg & de Görtz ; il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens sur la conspiration, & d'assûrance d'une amitié sincère ; le roi George reçut ses protestations sans les croire, & feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie ; mais une conspiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717 ; il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à visiter les académies, les bibliothéques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales ; il proposa au duc d'Orléans, régent de France, un traité, dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur moscovite. Son dessein était de se réünir avec le roi de Suéde qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entiérement aux Danois l'empire de la mer baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi Stanislas aux

Il devient l'allié de ce même czar qu'il avait voulu détrôner.

aux prises avec le roi Auguste, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ce vûës, il proposa au régent de France la médiation entre la Suéde & la Moscovie, & de plus une alliance offensive & défensive avec ces couronnes & celle d'Espagne. Ce traité qui paraissait si naturel, si utile à ces nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait précisément dans ce tems des engagemens tout contraires ; il se liguait avec l'empereur d'Allemagne & George roi d'Angleterre. La raison d'état changeait alors dans l'esprit de tous les princes au point, que le czar était prêt de se déclarer contre son ancien allié le roi Auguste, & d'embrasser les querelles de Charles son mortel ennemi ; pendant que la France allait en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au petit-fils de Louis XIV, après l'avoir soutenu si long-tems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de tresors & de sang. Tout ce que le czar obtint par des voyes indirectes, fut que le régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du baron de Görtz & du comte de Gillembourg. Il s'en retourna dans ses états à la fin de Juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un empereur, qui voyageait pour s'instruire ; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avait laissés ; & le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme, leur échapa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bien-tot dans le cardinal Alberoni, devenu tout-puissant en Espagne. Alberoni ne souhaitait rien tant que le rétablissement du prétendant, &

comme ministre de l'Espagne que l'Angleterre avait si maltraitée, & comme ennemi personnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, & enfin comme prêtre d'une église pour laquelle le pere du prétendant avait si mal-à-propos perdu sa couronne.

Le duc d'Ormond aussi aimé en Angleterre que le duc de Marlborough y était admiré, avait quitté son païs à l'avénement du roi George, & s'était alors retiré à Madrid ; il alla muni de pleins-pouvoirs du roi d'Espagne & du prétendant trouver le czar sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'Irnegan autre Anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la princesse Anne Petrona, fille du czar, en mariage pour le fils de Jacques II. *), espérant que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un tems au lieu de les avancer. Le baron de Görtz avait dans ses projets destiné depuis long-tems cette princesse au duc de Holstein, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sut cette proposition du duc d'Ormond, il en fut jaloux & s'apliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'Août, aussi-bien que le comte de Gillembourg, sans que le roi de Suéde eût daigné faire la moindre excuse au roi d'Angleterre, ni montrer le plus leger mécontentement de la conduite de son ministre.

En même tems on élargit à Stockolm le résident anglais & toute sa famille, qui avait été traitée avec

*) Le cardinal Alberoni lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remerciment à l'auteur. Au reste Mr. Norberg, aussi mal instruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain prétend que

avec beaucoup plus de sévérité que Gillembourg ne l'avait été à Londres.

Görtz en liberté fut un ennemi dechaîné, qui outre les puissans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du czar ; & ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'assûra qu'en moins de trois mois il leverait avec un seul plénipotentiaire de Moscovie tous les obstacles qui retardaient la conclusion de la paix avec la Suéde : il prit entre ses mains une carte géographique que le czar avait dessinée lui-même : & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer glaciale, en passant par le lac Ladoga, il se fit fort de porter son maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, aussi-bien que la Carelie, l'Ingrie & la Livonie : ensuite il jetta des propositions de mariage entre la fille de sa majesté czarienne & le duc de Holstein, le flatant que ce duc lui pourait céder ses états moyennant un équivalent ; que par-là il serait membre de l'empire, lui montrant de loin la couronne impériale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flatait ainsi les vûës ambitieuses du monarque moscovite, ôtait au prétendant la princesse czarienne, en même tems qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; & il remplissait toutes ses vûës à la fois.

Le czar nomma l'isle d'Alan pour les conférences que son ministre d'état Osterman devait avoir avec le baron de Görtz. On pria le duc d'Ormond

que le duc d'Ormond ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi George I, mais immédiatement après la mort de la reine Anne. Comme si George I. n'avait pas été le successeur immédiat de cette reine.

mond de s'en retourner pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne voulait rompre, que sur le point de l'invasion : on retint seulement à Petersbourg Irnegan, le confident du duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne sortait que de nuit, & ne voyait jamais les ministres du czar, que déguisé tantôt en païsan, tantôt en Tartare.

Dès que le duc d'Ormond fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand partisan du prétendant; & le baron de Görtz plein d'espérance retourna en Suéde.

La valeur numéraire des espéces augmentée en Suéde d'un à quatre vingt & par conséquent les Suédois quatre vingt fois plus malheureux.

Il retrouva son maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent : le crédit était épuisé en dedans & en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques subsides dans les derniéres années de Louis XIV, n'en donnait plus sous la régence du duc d'Orléans, qui se conduisait par des vûës toutes contraires. L'Espagne en promettait; mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de Görtz donna alors une libre étenduë à un projet qu'il avait déja essayé avant d'aller en France & en Hollande. C'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent, de sorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinséque est un demi sol, passait pour quarante sols, avec la marque du prince ; à peu près comme dans une ville assiégée les gouverneurs ont souvent payé les soldats & les bourgeois avec de la monnoye de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espéces réelles. Ces monnoyes fictrices, inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne foi seule

seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un état.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un païs libre: elles ont quelquefois sauvé une république; mais elles ruïnent presque sûrement une monarchie. Car les peuples manquant bien-tôt de confiance, le ministre est réduit à manquer de bonne foi; les monnoyes idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au royaume de Suéde.

Le baron de Görtz ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espéces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espéces de cuivre. Plus elles se multipliérent, plus elles furent décréditées; la Suéde inondée de cette fausse monnoye ne forma qu'un cri contre le baron de Görtz. Les peuples toujours pleins de vénération pour Charles XII. n'osaient presque le haïr, & faisaient tomber le poids de leur aversion sur un ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement assûré de la haine publique.

Un impôt, qu'il voulut mettre sur le clergé acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'apellérent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espéces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occasion

d'apeller ces pièces de monnoye, les dieux du baron de Görtz.

Le premier-ministre de Charles detesté.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des ministres, implacable à mesure qu'elle était alors impuissante. La sœur du roi & le prince son mari le craignaient comme un homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, & capable de lui mettre un jour la couronne de Suéde sur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à Charles XII ; mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les sentimens s'affermissaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission : il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du royaume, & s'en remit à lui sans réserve sur tout ce qui regardait les négociations avec le czar ; il lui recommanda sur-tout de presser les conférences de l'isle d'Alan.

En effet, dès que Görtz eut achevé à Stockolm les arrangemens des finances qui demandaient sa présence, il partit pour aller consommer avec le ministre du czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Görtz après sa mort.

Traité avec le czar.

Le czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carelie, rendait à la Suéde tout le reste ; il s'unissait avec Charles XII. dans le dessein de rétablir le roi Stanislas sur le trône de Pologne, & s'engageait à rentrer dans ce païs avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même roi Auguste, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au roi

roi de Suéde les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne: les forces réünies de Pierre & de Charles devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ses états de Hannover, & sur-tout dans Brême & Verden; les mêmes troupes auraient servi à rétablir le duc de Holstein, & forcé le roi de Prusse à accepter un traité, par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. Charles en usa dès lors comme si ses armées victorieuses, renforcées de celles du czar, avaient déja exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranstad. A peine la cour de Vienne daigna-t'elle répondre à la proposition d'un prince, dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Troubles en Pologne.

Le roi de Pologne eut moins de securité; il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La noblesse polonaise était confédérée contre lui; & depuis son rétablissement, il lui fallait toujours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galéres auprès de Dantzik, & quatre-vingt mille hommes sur les frontiéres de Pologne. Tout le nord était en jalousies & en alarmes. Flemming, le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les puissances voisines devaient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du czar, & ceux du roi de Suéde en faveur de Stanislas. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi Jacques Sobiesky en Silésie. Saissan, un de ces Français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les païs étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, Français comme lui, au service du roi de Pologne. Il communiqua au ministre Flemming un projet, par le-

quel il répondait d'aller avec trente officiers Français déterminés enlever Stanislas dans son palais, & l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut aprouvé. Ces entreprises étaient alors assez communes. Quelques-uns de ceux, qu'en Italie on apelle Braves, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la derniére guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, plusieurs Français réfugiés en Hollande avaient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, & s'étaient saisis de la personne du premier écuyer, presque sous les fenêtres du château de Louis XIV.

Attentat contre Stanislas; sa générosité. Saissan disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever Stanislas. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvérent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. Stanislas au-lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire, & montra par cette bonté généreuse, qu'en effet Auguste son rival avait raison de le craindre *).

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norwége au mois d'Octobre 1718: il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître en six mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hyver, qui tuë les animaux en Suéde même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles pro-

*) Voilà ce que Norberg apelle manquer de respect aux têtes couronnées, comme si ce récit véritable contenait une injure & comme si on devait aux rois qui sont morts

provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis. C'eſt qu'il eſpérait que ſa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bien-tôt en état de reſſaiſir toutes ces provinces; bien plus, ſa gloire était flaté d'enlever un royaume à ſon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la Manche de Dannemark, entre les villes de Bahus & d'Anslo, eſt ſituée Frederickshall, place forte & importante qu'on regardait comme la clef du royaume. Charles en forma le ſiége au mois de Décembre. Le ſoldat tranſi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie ſous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une eſpéce de roc; mais les Suédois ne pouvaient ſe rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais Charles n'en eſſuya de plus grandes. Sa conſtitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norwége au cœur de l'hyver ſur de la paille, ou ſur une planche, envelopé ſeulement d'un manteau, ſans que ſa ſanté en fût altérée. Pluſieurs de ſes ſoldats tombaient morts de froid dans leurs poſtes; & les autres preſque gelés, voyant leur roi qui ſouffrait comme eux, n'oſaient proférer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée Johns Dotter, qui avait vêcu pluſieurs mois ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute ſa vie à ſuporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut ſoutenir, voulut eſſayer encore combien de tems il pourait ſuporter la faim ſans en

Charles XII. tué.

morts autre choſe que la vérité. Penſe-t'il que l'hiſtoire doive reſſembler aux ſermons préchés devant les rois, dans leſquels on leur fait des compliments?

être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixiéme au matin il courut deux lieuës à cheval, & descendit chez le prince de Hesse son beaufrere, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât *).

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût rédoutable.

Le 11. Décembre, jour de Saint André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la paralléle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. Mr. Megret, ingénieur français, qui conduisait le siége, l'assûra que la place serait prise dans huit jours; nous verrons, dit le roi, & continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la paralléle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, & apuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont raportée entre le roi & l'ingénieur Megret, est absolument fausse. Voici ce que je sai de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était; il n'y avait alors auprès de sa personne que deux

*) Norberg prétend que ce fut pour se guerir d'un mal de poirrine que Charles XII. essaya cette étrange abstinence. Le confesseur Norberg est assûrément un mauvais médecin.

deux Français ; l'un était Mr. Siquier, son aide de camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, & qui était particuliérement attaché au prince de Hesse ; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche ; mais le roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A quelques pas derriére était le comte Swerin, qui commandait la tranchée. Le comte Posse capitaine aux gardes, & un aide de camp, nommé Kulbert, recevaient des ordres de lui. Siquier & Megret virent dans ce moment le roi de Suéde qui tombait sur le parapet en faisant un grand soupir ; ils s'aprochérent, il était déja mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la temple droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts ; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, & le droit entiérement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort ; cependant il avait eu la force en expirant d'une maniére si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée, & était encore dans cette attitude. A ce spectacle Megret, homme singulier & indifférent, ne dit autre chose sinon : *Voilà la pièce finie, allons souper.* Siquier court sur le champ avertir le comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On envelopa le corps d'un manteau gris : Siquier mit sa peruque & son chapeau sur la tête du roi ; en cet état on transporta Charles sous le nom du capitaine Carlsberg, au travers des troupes qui voyaient passer leur roi mort, sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, & fit garder tous les chemins de la Suéde, afin d'avoir le tems de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, & pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Son caractère. Ainsi périt à l'âge de trente-six ans & demi Charles XII roi de Suéde, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, & ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, & jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenuë opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie : sa libéralité dégénerant en profusion a ruïné la Suéde : son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; & dans les derniéres années le maintien de son autorité aprochait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pû immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son païs. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vangeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses états ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vangeance l'empécha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vû de conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avait que de la modestie, après la défaite que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la

peine

peine & la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne; homme unique plûtôt que grand homme, admirable plûtôt qu'à imiter. Sa vie doit aprendre aux rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuse & noble, il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du visage desagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres, presque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, & ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé dans l'infléxibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la societé. Il n'avait lu jusqu'à son loisir chez les Turcs que les commentaires de César & l'histoire d'Aléxandre; mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre & sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de Folard, & lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce prince pour un bon mathématicien, il avait sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit; mais la preuve que l'on donne de ses connaissances en mathématique n'est pas bien concluante, il voulait changer la maniere de compter par dixaine, & il proposait à la place le nombre 64 parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un carré, & qu'étant divisé par deux il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait seulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de sa religion, quoique les sentimens d'un prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, & que l'opinion d'un monarque, aussi peu instruit que Charles, ne soit d'aucun poids dans ces matiéres, cependant il faut satisfaire sur ce point comme sur le reste la curiosité des hommes, qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui régarde ce prince. Je sai de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire, que Charles XII fut luthérien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipsik le fameux philosophe Mr. Leibnitz, qui pensait & parlait librement, & qui avait déja inspiré ses sentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que Charles XII puisa comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéranisme dans la conversation de ce philosophe qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart d'heure, mais Mr. Fabrice qui aprocha de lui familiérement sept années de suite, m'a dit que dans son loisir chez les Turcs ayant vû plus de diverses réligions il étendit plus loin son indifférence. La Mottraye même dans ses voyages confirme cette idée. Le comte de Croissy pense de même, & m'a dit plusieurs fois que ce prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absoluë, dogme qui favorisait son courage, & qui justifiait ses témérités. Le czar avait les mêmes sentimens que lui sur la religion & sur la destinée, mais il en parlait plus souvent; car il s'entretenait familiérement de tout avec ses favoris, & avait par-dessus Charles l'étude de la philosophie, & le don de l'éloquence.

Anecdote remarquable.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvellée trop souvent à la mort des princes, que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne, que c'était Mr. Siquier

quier lui-même qui avait tué le roi de Suéde. Ce brave officier fut long-tems desespéré de cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurais pû tuer le roi de Suéde ; mais tel était mon respect pour ce héros, que si je l'avais voulu, je n'aurais pas osé.*

Je sais bien que Siquier lui-même avait donné lieu à cette fatale accusation qu'une partie de la Suéde croit encore ; il m'avoua lui-même qu'à Stockolm dans une fiévre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suéde, que même il avait dans son accès ouvert sa fenêtre & demandé publiquement pardon de ce paricide. Lorsque dans sa guerison il eut apris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu revéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque tems avant sa mort, & je peux assûrer que loin d'avoir tué Charles XII il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime ce ne pouvait être que pour servir quelque puissance qui l'en aurait sans doute bien recompensé, il est mort très-pauvre en France ; & même il y a eu besoin de mes secours ; si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considere que la balle qui frapa Charles XII ne pouvait entrer dans un pistolet, & que Siquier n'aurait pû faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit.

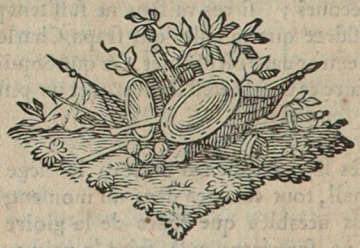
Après la mort du roi on leva le siége de Frederickshall, tout changea dans un moment, les Suédois plus accablés que flatés de la gloire de leur prince, ne songérent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puissance absoluë dont le baron de Görtz leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur

reine

reine la princeſſe ſœur de Charles XII & l'obligérent ſolemnellement de renoncer à tout droit héréditaire ſur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des ſuffrages de la nation. Elle promit par des ſermens réïtérés qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire : elle ſacrifia depuis la jalouſie de la royauté à la tendreſſe conjugale, en cédant la couronne à ſon mari ; & elle engagea les états à élire ce prince qui monta ſur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de Görtz arrêté immédiatement après la mort de Charles, fut condamné par le ſénat de Stockolm à avoir la téte tranchée au pied de la potence de la ville ; exemple de vangeance, peut-être encore plus que de juſtice, & affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suéde admire encore.

Fin du huitiéme & dernier Livre de l'hiſtoire de Charles XII.



TABLE

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

A.

Achmet III, *fait empereur de Turquie à la place de Mustapha* 181. *sa maniere de gouverner ibid. sq. sa lettre à Charles XII*, 223. *il déclare la guerre au czar* 227. *il établit sa cour à Andrinople pour ce sujet ibid. sa lettre au pacha de Bender* 231. *son discours au divan concernant le départ de Charles* 235

Alan, *l'isle, nommée pour les conférences entre la Suéde & la Moscovie* 311

Alberoni, *le cardinal, ses entreprises* 303. *il entre dans les vûës du czar & du baron de Görtz* 309

Alexandre *Sobieski, refuse de monter sur le trône de Pologne* 105

Ali *Coumourgi, voyez* Coumourgi.

Allemagne, *(la) prend ombrage de la guerre suédoise, qui doit être transferée en Allemagne* 195 *sq.*

Altona, *brûlée par les Suédois* 266 *sq.*

Altranstad, *Charles XII. choisit son camp en cet endroit-là* 124. *la paix d'Altranstad* 127 *sqq.*

Ambassade *de la république polonaise au roi de Suéde, sa reception & audience* 90. *celle du roi & de la république de Pologne aux Turcs est arrêtée* 227

Andrinople, *ses plaines sont*

ſont le rendez-vous pour des armées turques 205
Anglais, *(les) leur amitié nouvelle avec le czar* 223
Areskins, *un médecin écoſſois, travaille à la cour de Moſcou pour Charles XII. & le prétendant* 301
Auguſte, *roi de Pologne, ſon élection* 41. *ſon caractére & ſa cour ibid. il attaque le roi de Suéde en Livonie* 41. 42. *il aſſiége Riga* 63. *leve le ſiége* 64. *ſe ligue avec le czar à Birzen* 73 *ſq. le commencement de ſon regne fait les Polonais mécontens* 83. *il convoque la diéte malgré lui-même* 84. *ſe détermine à demander la paix au roi de Suéde* 88. *ſes propoſitions refuſées par le ſenat* 89. *un de ſes chambellans envoyé au roi de Suéde eſt fait priſonnier* 90. *preſque tous les ſénateurs l'abandonnent* 91. *ſes occupations après cela* 92. *il cherche le roi de Suéde pour le combattre* 94. *perd la bataille à Cliſſau* 95. *convoque une diéte à Mariembourg & à Lublin* 96 *ſq. il ſe retire dans Thorn & de-là dans les Palatinats* 98 *ſq. eſt en danger d'être pris* 103. *il chaſſe Stanislas de Varſovie & prend la ville* 111. *ſon premier avantage contre les Suédois* 112. *il ſe rétire en Saxe* 115. *renouvelle l'ordre de l'Aigle-Blanc* 120. *il arrête Patkul* 121. *ſon malheur après la bataille de Frawenſtad* 123 *ſqq. il écrit une lettre à Charles XII. & envoyé Imhof & Fingſten vers lui en Saxe* 126. *remporte la victoire des Suédois dans la bataille à Calish* 126 *ſq. cette victoire lui eſt malheureuſe* 128. *il ſigne la paix qui lui ôte la couronne ibid. part en Saxe ibid. ſa converſation premiére avec Charles XII, ibid. ſq. ſa lettre de félicitation à Stanislas* 130. *il quitte le titre du roi de Pologne* 131. *élargit les Sobiesky*

biesky ibid. est contraint de livrer Patkul à Charles XII, ibid. il fait rassembler les membres de Patkul coupés en quartiers 133. il remonte sur son trône 193. il est troublé par ses sujets 279 sq. 315. sa crainte de part du czar & du roi de Suéde 315

B.

Balta, *ce qui signifie ce mot* 202

Baltagi *Mehemet, fait grand-visir pour la seconde fois* 202. *ses fatalités & changemens de fortune ibid. il est commandé de combattre les Moscovites ibid. sq. il assemble l'armée près d'Andrinople* 205. *son expédition contre le czar* 208 *sqq. il traite avec les Russes de paix* 214 *sq. elle est concluë* 215. *il demande à Vienne un passage par les terres autriches pour Charles XII.* 219. *signifie à Charles XII. de quitter les terres turques ibid. qu'il craint & pour cela lui retranche son Thaïm* 220. *il est relegué* 221. *se conforme aux intentions de Coumourgi* 228

Baltagis, *ce qu'ils sont* 202

Bender, *Charles XII. est conduit à cette ville-là* 184, 252 *sq. comme aussi Stanislas* 257

Birzen, *la conférence du czar & du roi Auguste dans cette ville* 73 *sq. Charles XII. y conçoit le dessein de détrôner Auguste* 76

Brême, *ces états sont remplis de garnisons danoises* 269

C.

Calish, *la bataille à Calish gagné par Auguste* 126 *sq.*

Calmoucks (*les*) & *leur païs* 153

Cantemir, *prince de Moldavie* 207. *prend le parti du czar contre les Turcs ibid. sq.*

Catherine, *païsanne devenuë imperatrice, son histoire* 211 *sq. sa prudence pour sauver le czar avec*

avec son armée au Pruth 213 sq.
Charles XI, roi de Suede, son caractére 33. son épouse ibid. sa mort 36. sa dissimulation envers Patkul, lequel il condamne après à la mort 42
Charles XII, roi de Suéde, sa naissance & ses qualités 33. son enfance, ses premieres études & exercices, ibid. sqq. son caractére ibid. & 320 sqq. mis en comparaison au czar 167, 194. perd sa mere & la cause de sa mort 35 sq. son avénement au trône 36. ôte la régence à sa grand-mere & tutrice 37 sq. il fait son entrée dans Stockolm 38. se couronne lui-même, ibid. ses occupations en premiers tems de son gouvernement 39. ses ennemis, ibid. sq. il change son caractére & se résout d'humilier ses ennemis 55 sq. il prête secours au duc de Holstein 57. sa chasse des ours extraordinaire 58. il part pour sa premiére campagne, ib. fait une descente pour assiéger Coppenhague 59 sq. force les rétranchemens des Danois 61. assiége Coppenhague, ibid. qui rachete par des députés le bombardement, ibid. sa discipline militaire 62. finit la guerre danoise en moins de six semaines par la paix de Travendal 63. il marche contre le czar 64, 66 sq. attaque avec huit mille hommes, quatre vingt mille Russes dans ses rétranchemens 67 sq. qui sont forcés 68. remit les prisonniers dans son païs 69 sq. vend les épées & d'argent aux généraux & autres officiers 70. la rélation de cette victoire à Stockolm & une monnoye frappée sur elle, ibid. sa reflexion sur le captif Czarasis Artschelou 71. il passe la riviere de Duna par stratagême 74 sq. obtient la victoire contre le maréchal de Stenau 75 sq. la Courlande se rend

rend à lui 76. il passe en Lithuanie, ibid. son manifeste à la république de Pologne 91. il entre Varsovie, & sa conduite envers les habitans 93. gagne la bataille à Clissau & poursuit le roi Auguste 95. prend Cracovie, ibid. sq. il fracasse la cuisse 96 fait convoquer une diète à Varsovie contre celle de Lublin 97. fait fuir l'armée saxonne sous le général Stenau 98. met toute l'Europe dans consternation 100. assiége Thorn 101. refuse la proposition de Piper de se faire roi de Pologne 104. fait élire Stanislas roi de Pologne 108. prend Léopold par assaut 109. ses avantages continus dans Pologne 112, 115. contre les Moscovites 121 sq. il entre en Saxe 124. choisit son camp à Altranstad, ibid. il regle les contributions & établit une nouvelle police pour les soldats suedois, ib. sq. il les contient sur une discipline sevére 125. il propose les conditions de la paix aux plénipotentiaires d'Auguste 127. fait exécuter le plus cruel supplice à Patkul 132 sq. reçoit des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens 138. sa conversation avec le duc de Marlborough 139. ses étranges demandes à l'empereur d'Allemagne 141 sq. il force l'empereur à accorder des libertés & à rendre les eglises ravies aux protestans silesiens 142 sq. sa jalousie contre l'empereur & le pape 143. ses occupations quotidiens en Saxe 144. il se prépare de partir hors de la Saxe ibid. sq. va seul à Dresde voir Auguste avant de partir 145 sq. il quitte la Saxe 147. reçoit un ambassadeur turc en marchant contre le czar 148. il laisse Stanislas en Pologne 149. poursuit le czar, ibid. sqq. il passe la riviére de Berezine 151. il s'enfonce dans l'Ukranie 154 sq.

ses pertes 159 sqq. 161 sq. il assiége Pultava 164. il est blessé 165. perd la bataille à Pultava 170. est sauvé par Poniatouski 171. les fatalités pendant sa fuite, ibid. sq. comment il ait passé le fleuve Boristhène 174. il est reduit de fuir en Turquie 178 sq. il cherche un azyle chez l'empereur des Turcs 182. conçoit le dessein d'armer l'empire ottoman contre le czar, ibid. sq. il est conduit à Bender 184. son séjour & ses occupations auprès de Bender ibid sq. l'opinion respectueuse des Turcs de lui 186. il prend du goût pour la lecture, ibid. il refuse de parler français ibid. ses intrigues à la porte ottomanne & ses desseins 187 sqq. beaucoup de princes se remissent contre lui 194 sq. ses partisans à la cour de Constantinople 203. il part de Bender au Pruth 210. où il vit le czar échapé de la perte moyennant la paix 216 sq. sa conversation avec le grand-visir, ibid. sq. il s'établit à Varnitza 218. sa conversation avec trois pachas & le seraskier de Bender envoyés à lui par le grand-visir 219. perd son Thaïm par les intrigues du grand-visir 220. il emprunte d'argent, ib. presse la porte ottomanne de le renvoyer par la Pologne 223, 225. la resolution de la porte pour le faire partir 228 sq. il demande une armée qui le convoye 229. ses conferences sur la correspondance de Flemming avec le kam de Tartarie & le seraskier de Bender ibid. sq. il demande une grande somme, pour gagner du tems, qui lui est accordée 231 sqq. se détermine à ne point partir 233. il s'obstine contre l'ordre de partir 236, 239 sq. ordonne de tuer vingt de beaux chevaux, present du sultan 237. il se retranche contre un assaut des Turcs & des Tartares, ibid. ses préparatifs à la défense 241.

il

il est appellé des Turcs tête de fer 242. il emeut les Janissaires de ne point l'attaquer, ibid. il n'écoute ni les Janissaires, ni Fabrice, ni conseil de Poniatovski 243 sq. il se defend avec quarante domestiques contre l'armée des Turcs & des Tartares 245 sqq. il est pris & traité en prisonnier 249 sq. son opiniâtreté ne cesse point 256. sa conversation avec le pacha de Bender 251. ses officiers rachetés par Fabrice, Jeffreys & un Français 253. il est transferé à Demirtash 262. & après à Demotica, ib. son Thaïm nouveau, ibid. sa conduite à Demotica 264. il s'obstine à rester à Demotica 269. son mandement fier aux sénateurs de la Suéde 270. il souhaite partir de la Turquie, ibid. sq. ses preparatifs au depart 271. il part, ibid. sq. sa marche par la Transilvanie & l'Allemagne 274 sq. son arrivée à Stralsund 276. ses disgraces 279. il marie sa sœur au prince de Hesse 284. il est assiege dans Stralsund 287. son combat malheureux contre les Prussiens à l'isle de Rugen 290 sqq. son danger d'être pris ou tue dans ce combat 292. il repasse de l'isle de Rugen à Stralsund, ibid. il se sauve de Stralsund & arrive en Scanie 295. voit sa sœur en Ostrogothie 296. il sejourne l'hyver à Carelscroon, ibid. il passe en Norwege pour faire la guerre 297. d'où il se retire en Suéde 302. sa conduite au sujet de la prison de Gœrtz & Gillembourg 308. il demande à l'empereur l'exécution du traité d'Altranstad 315. il part une seconde fois pour la conquête de la Norwege 316 sq. assiége Fredericks-hall 317. son abstinence miraculeuse 318. est tué d'une balle de canon 319. raisonnement de sa religion 322

Charles-Gustave, roi de Suéde après l'abdication de

de Christine 33. *ses entreprises & conquêtes* ibid.
Chevaux, *les Turcs conservent leur genealogie* 272
Chourlouli, *Ali Pacha, grand-visir promet d'aider Charles XII.* 187. *mais corrompu d'argent il prend le parti du czar* ibid. *est deposé & exilé* 191. *il perd la vie* 221
Christiern II, *tyrannise la Suéde* 30
Christine, *reine de Suéde, renonce à l'empire & se fait catholique* 32 *sq. son caractére* ibid.
Clement XI, *pape, se déclare contre Stanislas* 115
Clissau, *la bataille à cette ville* 95
Conférence (*la*) *entre le czar & roi Auguste à Birzen* 73. *à Grodno* 120
Constantin Sobiesky, *enlevé & conduit à Leipsik* 103. *élargi* 131
Constantinople, *le centre des negociations pendant le séjour de Charles XII à Bender* 222
Coppenhague, *la situation de cette capitale* 59
Coumour, *Coumourgi, ce qui signifient ces mots* 190
Coumourgi, *Ali-Pacha, favori du sultan, après grand-visir* 190. *sert Charles XII contre son gré* 191. *il eleve Jussuf au poste de grand-visir* 222. *ses intrigues concernant la guerre contre les Moscovites & pour se faire grand visir* 227 *sq. il prend le titre du grand-visir* 269
Couprougly, *voyez* Numan Couprougly.
Courlande (*la*) *se rend à Charles XII.* 76
Croissy, *son ambassade dangereuse auprès de Charles XII.* 294. *il sort de Stralsund* ibid.
Czar, *Czarasis, ce que signifient ces mots* 71
Czarasis Artschelou, *fait prisonnier & envoye en la Suéde* 71

D.

Dalecarlie (*la*) *les païsans de cette province s'offrent à delivrer leur roi des ennemis* 201
Dannemark, (*la*) *source des*

des querelles entre les rois de Dannemark & les ducs de Holstein 40 sq. se reünit à la Pologne contre la Suede 53. le roi fait une descente en Suéde 198

Danois, *battus par Steinbock se retirent de la Suéde* 200

Dantzick, *la description & les fatalités de cette ville 101. elle paye cher son imprudence envers le roi de Suede* ib.

Dardof, *degage Charles du peril dans la bataille à Smolensko 154. est tué au combat dans l'isle de Rugen* 291

Deux-Ponts, *la description de ce duché 273. le revenu de cette province assigné à Stanislas ibid. où il reste jusqu'à la mort de Charles XII.* ib.

Divan, *concluë de faire partir Charles par force* 236

During, *compagnon du voyage au roi de Suéde, sa ruse 275. tué au combat dans l'isle de Rugen* 292

E.

Edwig-Eleonore, *grand-mere & tutrice de Charles XII. 37. son ambition, ibid. perd le gouvernement 38. sa mort* 284

Elbing, *balance à donner passage aux Suedois, & elle en est punie* 102

Enlevement *des hommes de qualité fort connu dans quelque tems* 315 sq.

Europe *(la) changement de l'état de cette partie du monde pendant que Charles XII l'avait quitté* 277 sq.

F.

Fabrice *(le baron) engage Charles XII. à la lecture 186. il se rend médiateur entre les Turcs & le roi de Suéde 238 sq. procure des provisions à Charles 240. sa conversation avec Charles fait prisonnier* 252

Fetfa, *ce qu'il signifie ce mot* 236

Fierville, *le grand service, qu'il a rendu au roi de Suéde à Andrinople 258*

Fingsten, *envoyé à Charles XII. pour faire la paix* 126. *Son audience, ibid. Ses conférences avec le comte Piper* 127
Finlande *(la) inondée des Moscovites* 269
Flemming, *premier-ministre du roi Auguste, ramene la noblesse polonaise à son maître* 193. *Sa correspondance avec le kam de Tartarie & Seraskier de Bender* 229. *Son dessein de faire enlever Stanislas* 315 *sq.*
Folard, *chevalier de, entre les services du roi de Suéde* 304. *Sa negociation en France pour le servir ibid. sq.*
Fonseca, *juif portugais, sert Charles XII. à la porte ottomanne* 183
Fort *(le) excite le czar à raffiner son empire de la barbarie* 46
Français, *les fatalités d'un regiment de Français* 123, 292
Frawenstad, *la bataille près de cette ville* 122
Fréderic, *prince de Hesse-Cassel, épouse Ulrike Eléonore, la sœur de Charles XII.* 284. *est déclaré généralissime des armées en Suede ibid. Son ordonnance après la mort de Charles* 320. *il monte sur le trône suedois* 324
Fréderickshall, *assiégée par Charles XII,* 317. *qui est tué ici* 319. *& le siége levé après sa mort* 323
Fréderic-Auguste, *roi de Pologne, & electeur de Saxe, ennemi de Charles XII,* 41. *voyez* Auguste, roi de Pologne.
Fréderic IV, *roi de Dannemarck, ennemi de Charles XII,* 40. *fait la guerre au duc de Holstein* 41
Funk, *envoyé de Charles auprès du sultan, mis en prison* 235

G.

George I, *son avénement au trône de Grande-Bretagne* 280
Gillembourg, *ambassadeur de Suéde en Angleterre, traite avec les mécontens* 304.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0350
DFG

304. il eſt arrêté 306. il ſort de priſon 310
Görtz, le baron de, ſon caractére 298. ſes entrepriſes 299 ſqq. ſon traité avec les Corſares de Madagaſcar 302 ſq. ſes négociations à la cour moſcovite 301 ſq. avec le cardinal Alberoni 303. en France & en Hollande 304 ſqq. ſes conférences avec le czar en Hollande 306. il eſt arrêté 306 ſq. ne répond pas à l'interrogatoire 307. il ſort de priſon 310. ſa jalouſie contre le duc d'Ormond, ibid. ſes négociations avec le czar reüſſiſſent 311. il retourne en Suéde 312. ſes remedes dangereuſes pour ſecourir au diſette de Charles, ibid. ſq. il eſt haï de toute la Suéde excepté le roi 313 ſq. ſes propoſitions au miniſtre du czar pour faire la paix & l'alliance 314 ſq. il eſt décapité 324
Grand-Viſir, il eſt d'ordinaire de baſſe naiſſance 187
Grodno 90. conférence entre le czar & le roi Auguſte dans cette ville 120. les Ruſſes y ſont vaincus par Charles 149 ſq.
Grothuſen, tréſorier de Charles XII. à Bender 185. ſon adreſſe pour tirer de l'argent du pacha de Bender 233. envoyé en ambaſſadeur à Conſtantinople 271. il eſt tué dans le combat à l'iſle de Rugen 291
Guſtave Adolphe, roi de Suéde, ſes entrepriſes & conquêtes 32. eſt tué avant la bataille de Lutzen, ibid. emporte le nom de Grand ibid.
Guſtave Vaſa, ſon caractére & ſes fatalités 30. il ſauve la Suede de la tirannie des Danois & devient roi 31. vend la Suéde luthérienne, ibid.

H.

Han, voyez Kam.
Hiſtoire (la) contient beaucoup de choſes incredules 13. celle de Charles XII mérite la creance 17. les

les sources de celle de Mr. Voltaire ibid. & 23
Hollandais, *(les) leur amitié nouvelle avec le czar 223*
Holloſin, *la bataille glorieuſe pour Charles XII, près de cette ville 151 ſq. une medaille ſur cette victoire 152*
Holſtein, *la ſource des querelles entre les rois de Dannemark & les ducs de Holſtein 40 ſq. eſt attaqué par le roi de Dannemark 57. ravi par le roi de Dannemark 268*
Holſtein, *(le duc) eſt tué dans la bataille à Cliſſau 95. ſon fils eſt dépouillé de ſes états 279*
Hoorn, *(le comte de) ſe rend priſonnier à Varſovie 112*

I.

Jacques Sobiesky *eſt enlevé & conduit à Leipſik 103. élargi 131*
Janiſſaires *(les) refuſent d'attaquer Charles 242. leur propoſition à Charles, qui la rejette 243 ſq. ils vont à l'aſſaut avec les Turcs 244 ſq.*
Ibrahim Molla, *fait grand-viſir 263. ſon hiſtoire ibid. il eſt étranglé 269*
Jeffreys, *envoyé d'Angleterre, auprès de Charles ſe rend mediateur entre les Turcs & le roi de Suede 238 ſq. il ſe retire de Charles 239*
Imhof *(le baron) eſt envoyé à Charles XII. pour faire la paix 126. ſon audience, ibid. ſes conferences avec le comte Piper 127*
Joſeph, *(l'empereur) eſt contraint à conſentir aux demandes etranges de Charles XII, 141 ſqq. à accorder des libertés & à rendre les egliſes ravies aux proteſtans ſiléſiens 142 ſq.*
Irnegan, *(le confident du duc d'Ormond,) ſa maniere d'agir dans l'abſence de celui avec la cour de Moſcovie 312*
Iſmaël Pacha, *(ſeraskier de Bender,) ſa converſation avec le roi de Suéde 219. il veut forcer Charles de partir 234, 236 ſq.*

comme il traita Charles fait prisonnier 251 sq. il est relegué 261
Jussuf, *est élevé au poste du grand-visir 222. déposé 261 sq.*

K.

Kam, (*le prince des Tartares de Crimée*) *est commandé par le Turc de se tenir prêt à la guerre contre les Russes 204. sa condition, ibid. sq. il s'oppose en vain au traité entre les Turcs & les Russes 215. il veut forcer Charles de partir 236. il est exilé 261. nouveau, le frere de l'exilé, ibid.*
Königsmark, (*la comtesse*) *son caractére & esprit 88 sq. est envoyée par Auguste pour demander la paix au roi de Suéde, ibid. ses efforts inutiles dans cette affaire 89*
Kuze du Slerp, *sa bravoure & mort glorieuse 286 sq.*

L.

Léopold, *capitale du Palatinat de Russie, prise par Charles XII, 109. l'assemblée convoquée du czar à cette ville 136. peu s'en fallut qu'on n'y élût le troisiéme roi de Pologne, ibid. est empêchée de prendre la résolution 137*
Levenhaupt, *perd ses troupes & les provisions, qu'il doit apporter au roi de Suéde, dans cinq combats 159 sqq. il se sauve avec les debris de l'armée suédoise & arrive au roi 173. est fait prisonnier avec les debris de l'armée suédoise par le prince Menzikoff 174*
Lieven, (*général*) *tué d'un coup de canon 99 sq.*
Lithuanie, (*la*) *divisée en deux partis 84. l'état de l'armée lithuanienne ib.*
Livonie (*la*), *comme elle est cédée à la Suéde 42. les païsans de cette province n'apprennent ni à lire ni à écrire 212 sq. **
Livoniens (*les*), *leur traitement par Charles XI, 42*
Lublin, *l'assemblée de Léopold transferée à cette ville 137*

M.

Marguerite de Valdemar *conquiert la Suéde 30*
Marlborough, (*le duc de*) *ambassadeur au camp du roi de Suéde 138. son addresse dans des affaires différentes, ibid. sq. sa conversation avec le*

roi de Suéde 139 sq. de quelle façon il pénétra les desseins de Charles XII, 140. il n'a pas donné d'argent au comte Piper 141
Mazeppa, sa fatalité dans la jeunesse 156. il est fait prince de l'Ukraine, ibid. il irrite le czar contre lui, ibid. il se ligue avec le roi de Suéde, ibid. sq. les Moscovites préviennent ses desseins 158. dans quel état il parait au roi de Suéde, ibid. il fait seul subsister le reste de l'armée suédoise 163
Menzikoff, (le prince) son manœuvre dans la bataille à Pultava 169. il poursuit les débris de l'armée suédoise, & les fait prisonniers avec Levenhaupt 174 sq. ses vicissitudes de la fortune 212
Moldaves (les) favorisent les Turcs contre les Moscovites 208
Moscov, l'épouvante de cette ville après la défaite des Russes près Narva 72 sq. elle ordonne à ce sujet des priéres publiques au St. Nicolas ibid. sq.
Moscovie, voyez Russie.
Moscovites, voyez Russes.
Mouphti (le), esclave des volontés du favori Coumourgi 228. il est deposé 261
Moustapha (le sultan) déposé 181

N.

Narva, assiégée par le czar 64. defenduë par le baron de Hoorn 65. quelle victoire le roi de Suéde a remporté auprès de lui 68 sqq. elle est prise par le czar 118
Nonce du pape demande l'évêque de Posnanie comme justiciable à la cour de Rome 111
Norberg, raisonnement de son histoire de Charles XII. 18 sq. lettre à lui 6
Numan Couprougly, est élu grand-visir 154. son caractére, ib. ce qu'il conseille de la part du czar & du roi de Suéde, ibid. sq. il est deposé 163

O.

Oczakov, la reception de Charles XII. dans cette ville 178 sqq.
Oginsky, son parti est presque anéanti 84
l'Ordre de l'Aigle-Blanc renouvellé par le roi Auguste 120
Orléans, (le duc régent de France) découvre au roi d'An-

d'Angleterre les menées qui se trament contre lui 306. il n'entre pas dans les interêts du czar 309. ses alliances & vûës, ibid.
Ormond, (le duc d') s'en va au czar 310. demande la princesse Anne Petrowna en mariage pour le prétendant, ibid. ce que le baron de Görtz empêche ib. il s'en retourne 311 sq.
Osman Aga, gagné par un présent considérable, fait que le czar est sauvé de perte au Pruth 214 sq. ce qu'il lui coute la vie 221
Osterman, ministre d'état en Moscovie, sa maniére de traiter avec le baron Görtz 305
Ostiaques (les), sauvages 45
Ottomane Porte, voyez Porte Ottomane.

P.

Pacha, ce que signifie ce mot 180
Paikel, condamné à perdre la tête, ne peut pas obtenir grace de Charles XII par son art secret de faire de l'or 133 sq.
Pape (le), il a augmenté son pouvoir temporel de sa cour en Pologne 111
Patkul, député des Livoniens, fait ses plaintes à Charles XI, 42. est condamné à la mort & s'enfuit, ibid. il s'attache au roi Auguste, ibid. ambassadeur du czar près du roi Auguste 120. il est arrêté par Auguste 121. livré au roi de Suéde 131 sq. condamné au supplice cruel 132. exécution de ce suplice, ibid. sq. les raisonnemens de ce supplice 133. ses membres coupés en quartiers sont rassemblés par ordre d'Auguste ibid.
Petersbourg, ville fondée & peuplée par le czar Pierre Alexiowits 118 sq.
Pierre Alexiowits, (czar de Russie,) son caractére 43. son éducation 46. il est excité par le Fort à corriger les mœurs barbares de ses sujets, ibid. son voyage en Hollande & Angleterre, ibid. il reforme à son retour la Moscovie 47 sqq. & l'état de milice 48 sq. il excelle dans beaucoup d'arts en particulier dans celui de la navigation & des bâtimens de vaisseaux 50. ses finances, ibid. sq. il établit le commerce 51 sq. ses voyages utiles par ses

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0355
DFG

états 52. ſes bâtimens ib. il érige une académie des ſciences 53. force la jeune nobleſſe à voyager, ibid. il manque de l'humanité, ibid. ſe réünit à la Pologne & au Dannemark contre le roi de Suéde, ib. ſq. fait la guerre au roi de Suéde en l'Ingrie 64. ſon manifeſte, ibid. aſſiége Narva dans l'hyver, ib. il n'oſe pas attaquer un petit corps des Suédois avec quarante mille Ruſſes 72. mais pourſuit le deſſein à diſcipliner ſes troupes, ib. il ſe ligue avec Auguſte à Birzen 73 ſq. il ſe fait grand homme de guerre 118. prend Narva par aſſaut, ibid. il fonde la ville de Petersbourg, ib. ſq. il fait éclater ſes plaintes dans toutes les cours d'Europe pour l'affaire de Patkul, mais ſans ſuccès 134 ſq. il rentre en Pologne & ſe ſaiſit de ce royaume 135. fait convoquer une aſſemblée à Léopold 136. il obtient des officiers allemands ib. il ſe retire en Lithuanie & établit des magazins 137. ſes entrepriſes en Pologne pendant le ſejour de Charles en Saxe 149. il fait quelques propoſitions pour la paix à Charles 152. il combat le corps de Lewenhaupt heureuſement 159 ſq. ſon ſtratagême pour défaire l'armée ſuédoiſe dans l'Ukraine 163. il gagne la bataille deciſive près de Pultava 166 ſqq. mis en comparaiſon à Charles XII, 167, 194. il invite les généraux ſuédois, priſonniers, à ſa table 177. ſa converſation avec Renchild à la table, ibid. il rend les épées aux généraux ib. ſq. ſon expedition dans la Carelie & la Finlande 194. il triomphe à la mode des anciens Romains 197 ſq. il aſſiége Riga & s'empare du reſte de la Livonie & d'une partie de la Finlande 198. ſes ambaſſadeurs à la cour de Conſtantinople mis au château des ſept tours 203, 227. ſa faute commiſe à la guerre turque 207, 208 ſq. ſes inquiétudes & ſa reſolution au Pruth 210. il échappe de la perte moyennant la paix faite 215. il ne remplit pas les articles de la paix 221, 225 ſq.

sq. *est tiré de nouvelle guerre des Turcs 228. ses succès sur les Suédois 280 sqq. son triomphe dans Petersbourg 282. il jouït avantageusement de ses conquêtes, ibid. sq. ses entreprises dissimulées dans la mer baltique 285, 297 sq. la jalousie avec ses alliés 299, 301 sq. ses revenus sont de nulle importance 300, il veut engager le duc de Mecklenbourg à lui vendre son duché 301. ses protestations au roi d'Angleterre de ne s'avoir mêlé de la conspiration contre lui 308 sq. 312 sq. il arrive à Paris & sa conférence avec le duc régent 308*

Piper, *déclaré premier-ministre & comte par Charles XII, 39. propose à son maître de se faire roi de Pologne 104. ses conférences avec les députés saxons 127. soutient la dignité de son maître dans les dehors magnifiques 148. est fait prisonnier à Pultava 171. son traitement dans la prison 176. étant mort, Charles XII. fait transferer son corps à Stokolm & lui ordonne des obséques magnifiques* 141

Pologne *(la) se réünit à la Russie & au Dannemark contre la Suéde 54. la description de ce royaume, & de son gouvernement 77 sqq. la qualité de son roi 78. ses diétes & leurs ordres 79. ses confederations 80. elle ne permet pas de bâtir des forteresses 81. son état militaire, ibid. sqq. 84 sq. divisée en deux factions sur le roi Auguste 104. a deux rois & deux primats 136. toute devastée par les Moscovites & les partis de Sapieha & d'Oginski ibid. sq.*

Polonais *(les), mécontens de la guerre livonienne 83 sq. leur diéte assemblée a. 1701, 84 sq. les intrigues de cette diéte 87. elle se sépare* 88

Poméranie *(la) faite théatre de guerre 195. devient la proye des alliées* 269

Poniatovski *sauve le roi de Suéde à Pultava 171. il s'en va à Constantinople pour servir le roi de Suéde 183. il présente un memoire au sultan 187 sq. ses intrigues entamées*

contre le grand-visir 188 sq. peu s'en fallut qu'il n'eût été empoisonné 192. son conseil au grand-visir contre les Moscovites 209. il s'oppose en vain au traité entre les Turcs & les Moscovites 215. sa relation de la campagne du Pruth 221. il s'en va à Constantinople pour former des intrigues contre le grand-visir, ibid. sq. il sauve Charles du danger d'être pris ou tué dans l'isle de Rugen 292

Porte Ottomane (la), son état 181 sq. sa maniere de commencer la guerre 203. les intrigues à la porte au tems du grand-visir Baltagi Mehemet 221 sqq. sa mauvaise politique concernant les ambassadeurs 225 sq.

Posnanie (l'évêque de), préside à la diéte pour l'élection de Stanislas à la place du primat 108. sa punition par Auguste 111

Pospolite, ce qu'elle est 80. quand elle est à cheval 81

Princes, diversité de leurs histoires. Disc. 20

Pruth, l'affaire du czar avec les Turcs sur ce fleuve 209 sq.

Pultava, assiégée par Charles XII, 163 sq. Menzikoff jette du secours dans la ville 165. la bataille décisive près de cette ville 166 sqq. l'idée de cette bataille 167. les suites d'icelle 171 sqq.

R.

Radjuski, cardinal & primat du royaume de Pologne, son caractére & ses intrigues 85 sq. son arrivement à Auguste à Cracovie 93. sa conference avec Charles XII, ibid. il déclare Auguste inhabile à porter la couronne de Pologne 102 sq. il s'oppose en vain à l'élection de Stanislas 107 sq. est contraint à lui rendre homage 109. refuse de sacrer Stanislas 116 sq. il meurt 117

Renchild, grand-maréchal des Suédois, gagne la bataille de Frawenstad 122. est fait prisonnier dans la bataille à Pultava 171

Riga, assiégée par le roi de Pologne 63. delivrée du siége, ibid. sq. assiégée par le czar 194

Robel, gouverneur de Thorn, est forcé de la rendre à discretion 102. l'honneur,

neur, que lui a fait le roi de Suéde ibid.
Rugen, les actions entre les Suédois & les Prussiens dans cette isle 290 sq.
Russes (les), leur caractére grossier 43 sq. leur ére 43. leur ignorance, ibid. leur réligion & superstition 44 sq. l'autorité de son patriarche, ibid. leurs disputes pour la réligion 45. ils n'étaient pas aguerris autre fois 65 sq. sont forcés dans leurs retranchemens par huit mille Suédois 68. leurs généraux se rendent au roi de Suéde 69 & 70. devastent la Pologne & la Lithuanie au-lieu de l'aider 87. leur cruauté envers les partisans de Stanislas 121. sont battus & chassés par les Suédois, ib. prisonniers massacrés par les Suédois à la bataille de Frawenstad 123. sont vaincus par Charles XII, 149 sqq. voyez aussi Czar.
Russie (la), sa description & son étenduë 43. elle n'est pas nombreuse 50

S.

Saissan, gagné par le comte de Flemming pour enlever Stanislas 315 sq. comme Stanislas le traita 316
Samoyedes (les), sauvages 45
Sapieha (les princes) s'attachent au roi de Suéde 84. un d'eux le quite 230
Saxe (la), l'entrée du roi de Suéde dans cet électorat &c. 124 sqq.
Saxe (le comte de) son histoire 265
Schulembourg, (le comte de) commande l'armée saxonne & sa prudence militaire 112 sq. il sauve l'armée de poursuite des Suedois 114 sqq. présente une bataille au général Renchild 122. il la perd ibid. sq.
Selictar-Aga 191
Sequier excusé de la calomnie d'avoir tué Charles XII, 322 sq. l'occasion de cette calomnie 323. il meurt en pauvreté ibid.
Seraskier, ce que signifie ce mot 179
Sibérie (la), description de cette province 175. y sont dispersés les prisonniers Suédois ibid.
Sibériens (les), sauvages 45
Siniavski, grand-général de la couronne, tente en vain, de se faire élire roi 138. il se fait chef de parti contraire à Auguste & à Sta-

à Stanislas, ibid. il rentre dans le parti d'Auguſte 193
Slerp, *(du)* voyez Kuze du Slerp.
Smolensko, *la bataille entre les Suédois & les Ruſſes près de cette ville* 153 *ſq.*
Soliman Pacha, *élu grand-viſir* 262. *deposé* 263
Stade, *priſe & réduite en cendres* 264
Stanislas, *ſon caractére* 106, 107. *il s'inſinuë dans l'amitié de Charles XII, ib. ſon naturel doux* 107. *il eſt élu roi de Pologne* 108 *ſq. le cardinal primat & d'autres qui lui avaient été contraires, lui rendent homage* 109. *il eſt contraint de quitter Varſovie en fuyant* 110 *ſq. ſacré avec ſa femme* 117. *il part d'Altranſtad en Pologne, où il eſt reçu paiſiblement* 137. *il eſt reconnu par tous les princes de l'Europe, excepté le pape* 148. *eſt pris par les Turcs* 255 *ſq. ſes occupations pendant le ſejour de Charles en Beſſarabie* 254 *ſqq. ſa reception à Bender* 257. *il part de la Turquie dans le duché de Deux-Ponts* 273. *il choiſit ſa rétraite à Veiſſembourg après la mort de Charles, ib. il doit être enlevé, ce qui il ne réüſſit point* 315 *ſq. comme il traita les raviſſeurs* 316
Steinbock *fait gouverneur de Cracovie* 95. *général des troupes ſuédoiſes* 199. *défait les Danois* 200. *il gagne la bataille près de Gadebush,* 264 *ſq. brûle Altena,* 266 *ſq. ſa défenſe pour ce ſujet* 268. *ſes malheurs, ib. il eſt obligé de ſe rendre priſonnier au roi de Dannemark ibid.*
Stralheim, *envoyé de Suéde à Vienne, ſa querelle avec le comte de Zobor* 141
Stralſund, *l'arrivée du roi de Suéde dans cette ville* 276. *elle eſt aſſiégée* 287 *ſq. le retranchement du côté de la mer eſt emporté* 288 *ſq.*
Suéde *(la)*, *l'hiſtoire de ce royaume* 27 *ſqq. la forme de l'ancien gouvernement* 29. *les changemens du gouvernement, ibid. les loix ſuédoiſes de la majorité de leurs rois* 37. *la deſcente du roi de Dannemark fait ceſſer les jalouſies entre les ſénateurs & la régence* 198. *elle eſt épuiſée de troupes, ibid. ſq.*

l'état de ce royaume à l'arrivée du roi à Stralsund 283. & après 296, 297, 312 sqq.
Suédois *(les)*, *leur caractére 28. prisonniers dispersés dans les états du czar 175 sq. leurs païsans sont libres 199. ils se joignent aux troupes anciennes, ib. leur courage contre les Danois* 200

T.

Tartares *(les)*, *sujets au czar de la Russie, Mahométans 45. description & le génie de ceux de Crimée* 205
Thaïm, *ce que signifie ce mot* 420
Thorn, *assiegée par le roi de Suéde, prise & condamnée à une très-grande contribution* 102
Traité *singulier au régard de la guerre suédoise qui doit être transferée en Allemagne* 196
Travendal, *la paix de Travendal* 63
Turcs *(les) ne connaissent pas la noblesse 187. la maniére de présenter les mémoires au sultan 189. leur état & discipline militaire d'aujourd'hui 206. leur exactitude sur leurs paroles* 214 *sq.*

V.

Valaques *(les) montrent l'affection pour les Turcs* 208 *sq.*
Valide, *sultane, prend le parti du roi de Suéde à la porte ottomane* 183
Varnitza, *l'établissement de Charles XII près de cette ville* 218
Varsovie, *la diéte des Polonais mécontens convoquée à cette ville 84 sq. elle se sépare* 88
Villelongue, *son adresse pour présenter une lettre à la faveur de Charles XII au sultan 258 sq. il est mis en prison 260. sa conference avec le sultan, ibid. sq. fait prisonnier à l'isle de Rugen* 292 *sq.*
Visir, *voyez* Grand-Visir.
Ukraine *(l')*, *sa situation & son gouvernement 155 sq.*
Ulrike Eléonore, *sœur du roi de Suéde, reçoit la régence du royaume & se demet d'elle 269. elle est mariée au prince de Hesse 284. est éluë reine de Suéde & céde la couronne à son mari* 324
Vosko-Jésuites, *fanatiques, condamnés à être brûlés* 45

Upsal, *l'archevêque tyrannise la Suéde* 30
Usedom, (*l'isle*) *assiégée & emportée par les Prussiens* 285 *sq.*

W.

Wirtemberg (*le prince de*) *est fait prisonnier dans la bataille à Pultava* 171
Wismar, *les troupes du roi d'Angleterre infestent cette ville* 285. *elle se rend* 299

Z.

Zaporaviens, *leur génie & conduite* 163
Zobor (*le comte de*), *la querelle avec le baron de Stralheim lui coûte cher* 141 *sq.*

Fautes à corriger.

P. 3. l. 33. apliqué. p. 7. l. 11. dans le dais. l. 31. Quinte-Curce. p. 16. l. 10. de le paier. p. 19. l. 2. à de nouvelles. p. 21. l. 12. le nom ne mérite. p. 35. l. dern. secourut. p. 41. l. 26. suffrages. l. 31. à attaquer. p. 43. l. 13. vraisemblable. p. 44. l. 1. date. p. 45. l. 18. régne. l. 28. tenté. p. 57. l. 10. envoiés. p. 64. l. 22. passé. p. 67. l. 12. bientôt. p. 74. l. 5. éxécuté. p. 78. l. 16. arrêté. p. 87. l. 6. diéte. p. 92. l. 14. ils lui. p. 105. l. 15. qui ils. p. 115. l. 2. des recompenses. p. 116. l. 24. sous des. p. 134. l. 22. refusé. p. 135. l. 29. des suites. p. 148. l. 3. renoncé. p. 149. l. 21. nouvelle. p. 153. l. 13. punissant. p. 156. l. 4. de. p. 162. l. 16. tout. p. 182. l. 2. de ses. p. 186. l. 21. ne prit. p. 189. l. 17, les lire. p. 190. l. 9. reçois. p. 191. l. 20. relégué. p. 196. l. 16. ce fut. p. 206. l. 1. qu'est. p. 232. l. dern. 1214. p. 247. l. 6. les Turcs. p. 249. l. 10. armés. p. 250. dans la note à droite, l. 6. Suéde. p. 253. l. 24. représenta. p. 263. l. 30. savoir. p. 282. l. 34. toute la fortune. p. 295. l. dern. dès le. p. 296. l. 32. la Suéde. p. 297. l. 33. guerre. p. 317. l. 3. resaisir. l. 4. flatée. p. 323. l. 30. mettez un point après le mot de Frederickshall.

Fin du Tome sixiéme.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0362
DFG

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0364
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0365
DFG

Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1800463758/phys_0366
DFG

e du czar, & pour

auprès de la riviè-
de s'y rendre avec
nitions de guerre,
tréſors qui étaient
marcha donc de ce
s officiers, qui ne
avec les Coſaques.
aupt de lui amener
les proviſions dans
paſſer l'hyver, afin
il pût conquérir la
; & cependant il
qui tombe dans le

trouvés juſqu'alors
en comparaiſon de
ouveau chemin. Il
nquante lieuës plei-
Lagercron qui mar-
ommes & des pion-
ent, à trente lieuës
quatre jours de mar-
le Lagercron : on
emin ; mais preſ-
es chariots reſtérent
marais.
ne marche ſi péni-
bis avaient conſom-
reſtait, cette armée
arrive ſur les bords
Mazeppa avait mar-
lieu d'y trouver ce
le Moſcovites qui
la riviére ; le roi
fut

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.
Patch Reference numbers on UTT
the scale towards document
Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1800463758/phys_0367
DFG